

**Observations sur les maladies vénériennes / Par feu M. Antoine-Nuñez Ribeiro Sanchès. Publiées par M. Andry.**

**Contributors**

Sanches, António Nunes Ribeiro, 1699-1783  
Andry, M.

**Publication/Creation**

Paris : Chez Théophile Barrois le jeune, 1785.

**Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/jb8kktwg>

**License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

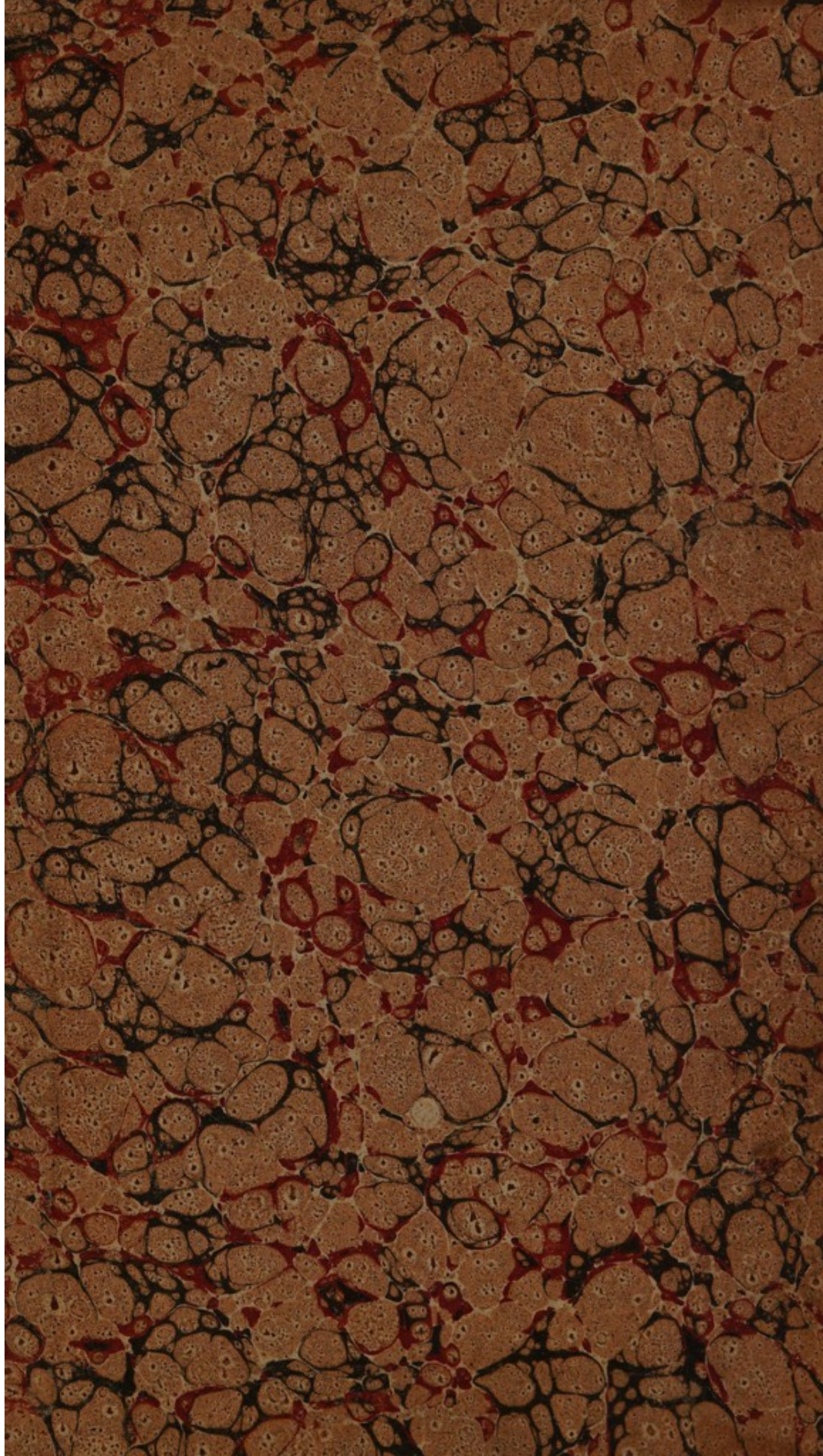
You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



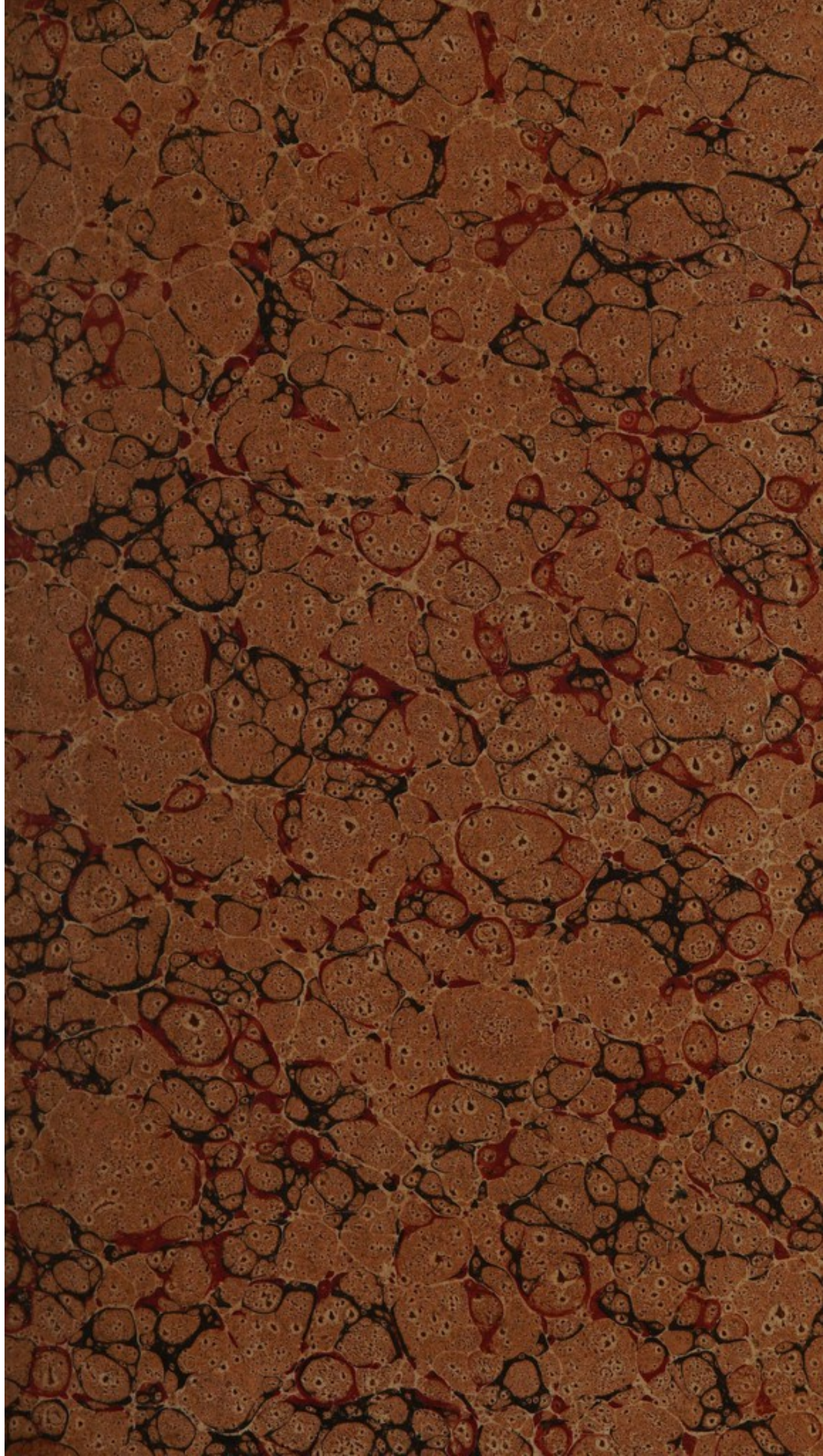
Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>













45908/A

~~m3~~  
ed

cc  
~~83~~

SANCHES

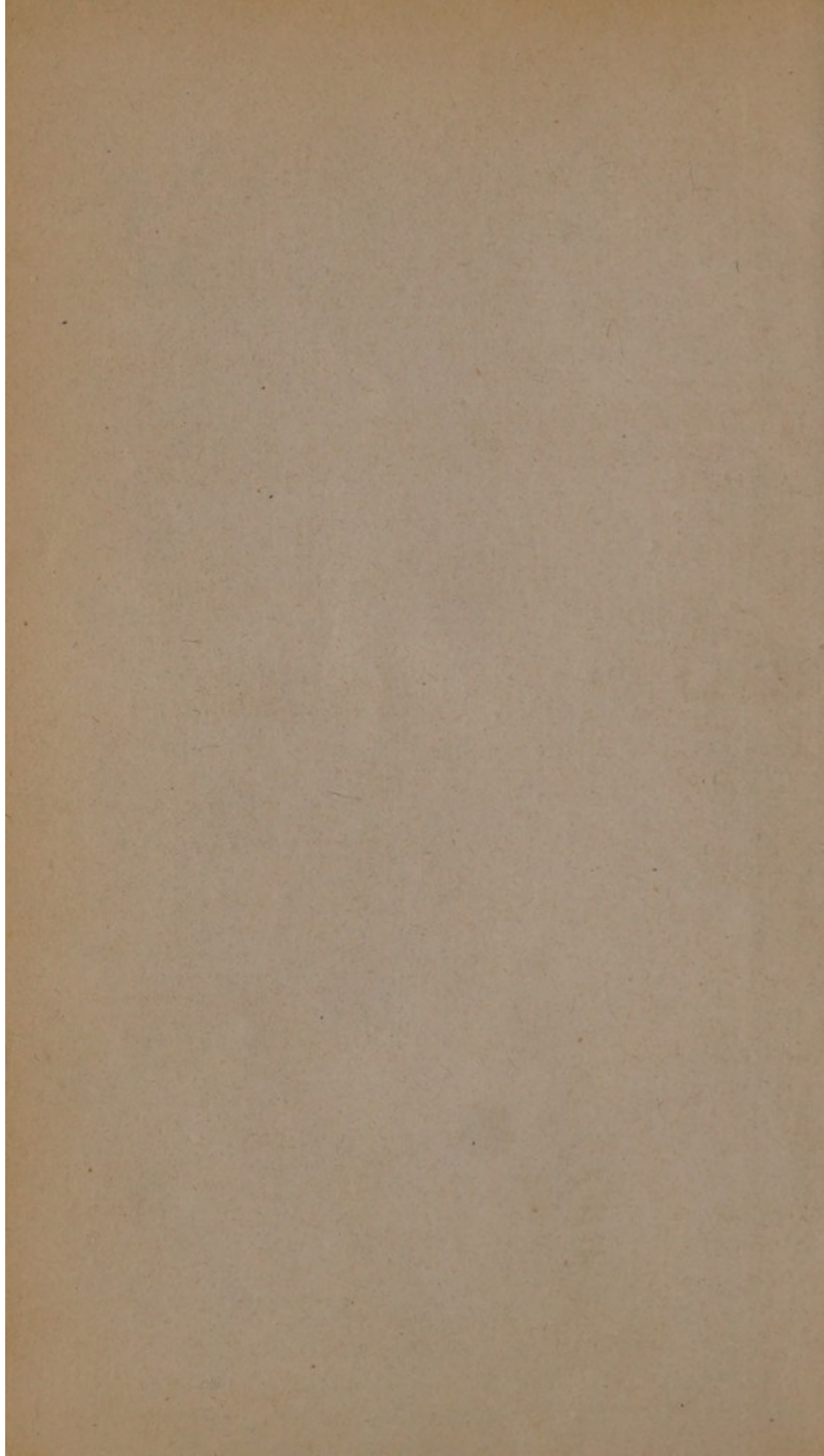
GRP 9/53



OBSERVATIONS

ON

THE NATURE OF THE





OBSERVATIONS

*SUR LES*

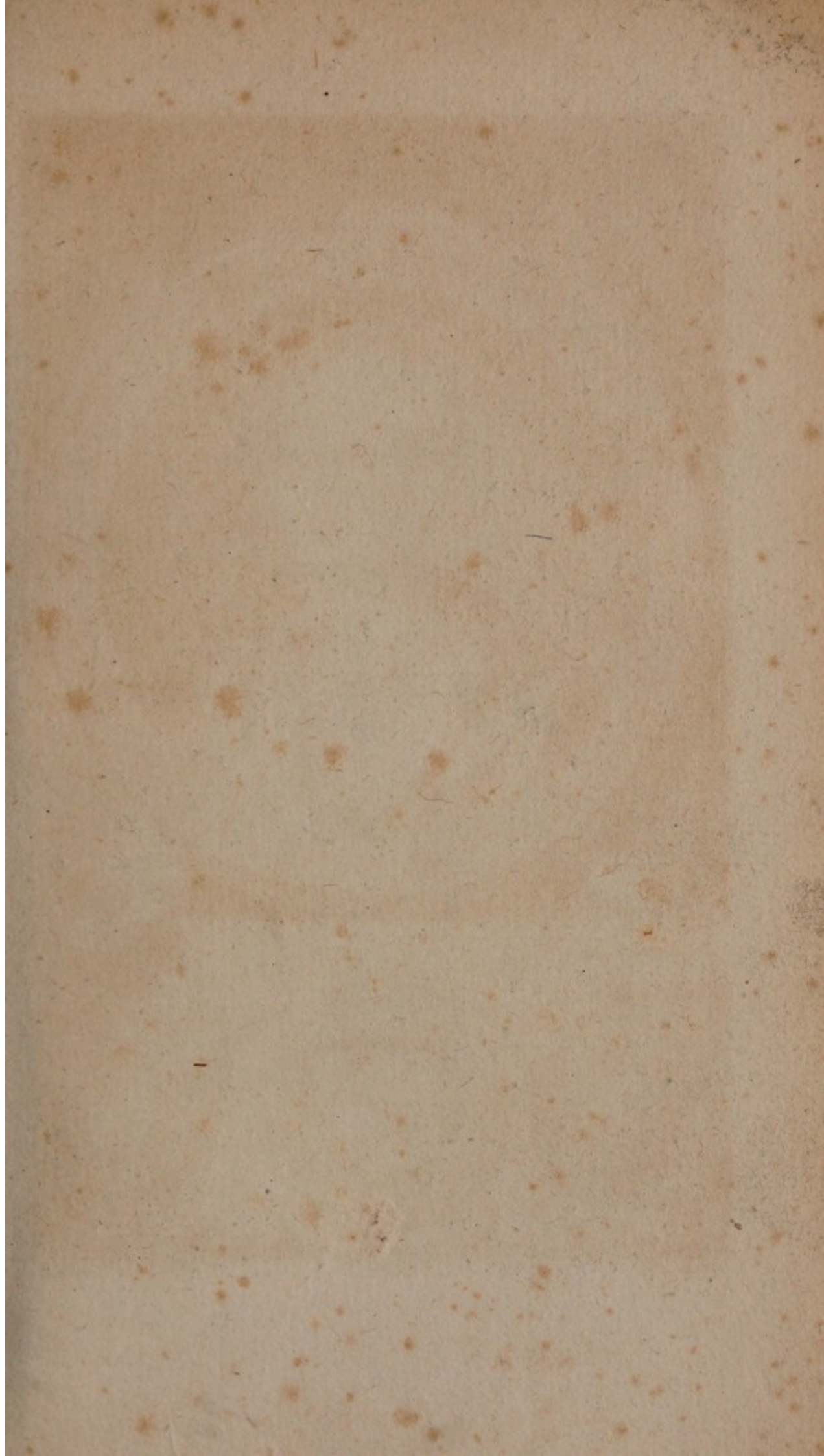
MALADIES VÉNÉRIENNES.



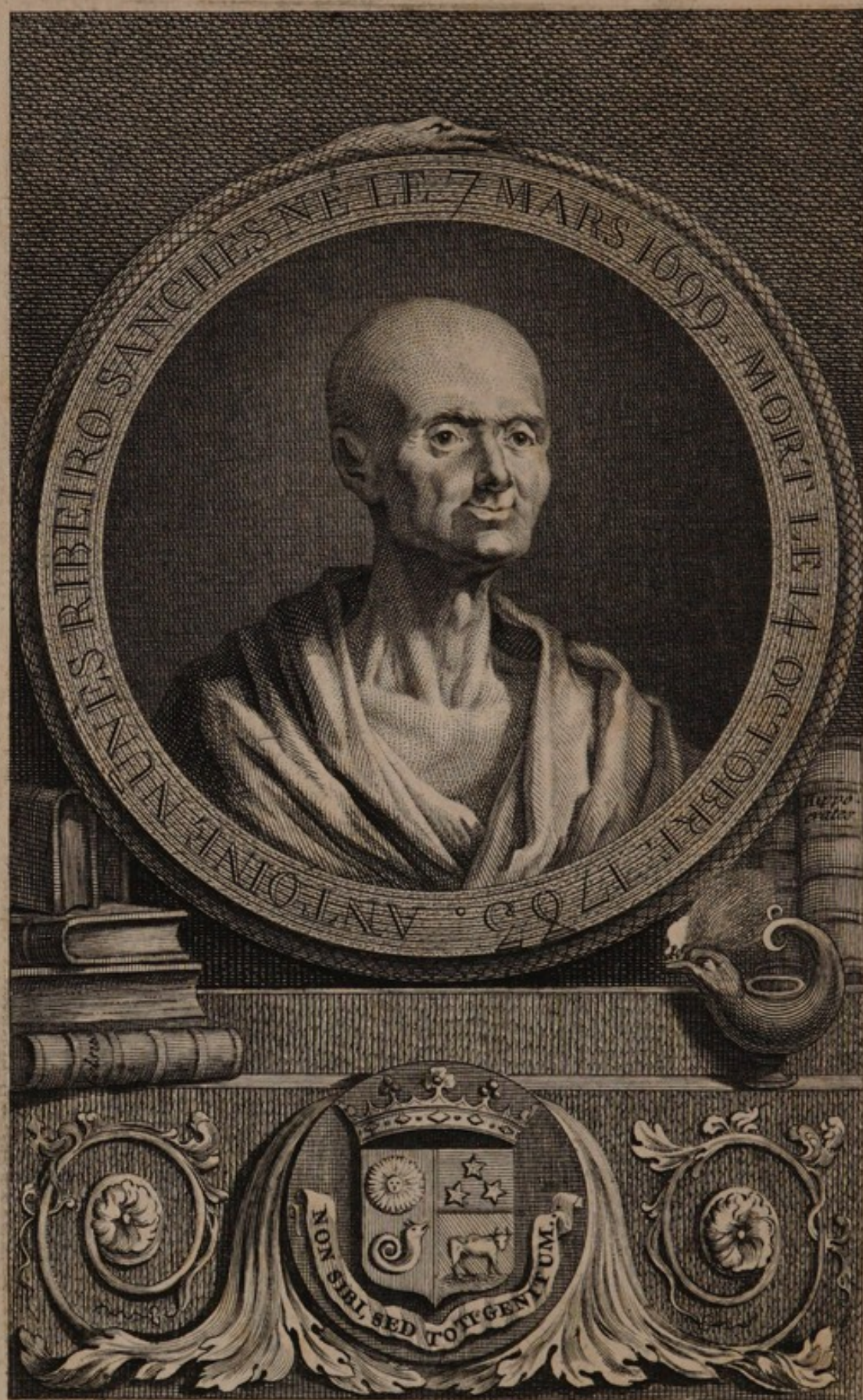
---

On trouve chez THÉOPHILE BARROIS  
le Jeune, un Assortiment considérable de Li-  
vres de Médecine, d'Anatomie, de Chirurgie,  
d'Histoire Naturelle, de Botanique, de Chy-  
mie, &c. &c. François, Latins, Anglois, &c.

---







Morille del.

1785.

Lévillain Sculp.



47175

# OBSERVATIONS

S U R   L E S

MALADIES VÉNÉRIENNES,

Par feu M. ANTOINE - NUNES-  
RIBEIRO SANCHÈS,

PUBLIÉES PAR M. ANDRY.

---

Je voudrois que chacun escrivist ce qu'il sçait . . . . car tel peut avoir quelque particuliere science, ou expérience de la nature d'une riviere, ou d'une fontaine, qui ne sçait au rest, que ce que chacun sçait : Il entreprendra toutesfois, pour faire courir ce petit loppin, d'escrire toute la Physique; de ce vice sourdent plusieurs grandes incommodités.

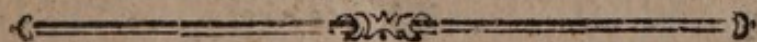
*Essais de MONTAIGNE*, Livre I, Ch. XXX, page 206, édit. de Londres, par M. COSTE.

---



A P A R I S,

Chez THÉOPHILE BARROIS le jeune, Libraire  
Quai des Augustins, N<sup>o</sup>. 18.



M. DCC. LXXXV.

*Avec Approbation & Permission.*





---

---

E P <sup>A</sup>Î T R E  
DÉDICATOIRE  
A SON EXCELLENCE  
MONSIEUR  
DOM VINCENT  
DE SOUSA-COUTINHO,

Du Conseil de SA MAJESTÉ Très-  
Fidelle, son Ambassadeur auprès  
de SA MAJESTÉ Très - Chrétienne,  
Commandeur des Ordres de Christ,  
& de Saint Benoît d'Avis, Seigneur  
d'Alva, &c. &c.

MONSIEUR,

*J'AI l'honneur de présenter à  
VOTRE EXCELLENCE  
l'Ouvrage posthume d'un Auteur  
qu'elle a honoré de ses bontés*



& de son estime. C'est une dette  
 que j'acquitte. Daignez recevoir,  
 MONSIEUR, cette preuve pu-  
 blique de la reconnoissance dont  
 M. Sanchès étoit pénétré pour  
 VOTRE EXCELLENCE, & dont  
 il m'a souvent entretenu. En rem-  
 plissant ainsi le vœu du Savant  
 illustre qui m'a confié ses senti-  
 mens, je crois rendre un nouvel  
 hommage à sa mémoire.

Je suis avec un profond respect,

MONSIEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très-humble & très-  
 obéissant Serviteur,

ANDRY.



---

# J U G E M E N T

D E S S A V A N S

S U R C E T O U V R A G E .

1°. *EXTRAIT d'une Lettre de M. le  
Professeur G A U B I U S à  
M. S A N C H È S.*

**V**OTRE Manuscrit sur le mal vénérien ne m'a été remis par M. de Sormonoff que peu de jours avant son départ pour Spa ; & comme M. Castrioto m'a promis de vous en avertir par le premier Courier, je n'ai pas jugé à propos de vous incommoder pour ce seul objet par une Lettre particulière, d'autant plus que je n'avois pas encore eu l'occasion de le lire & de vous en dire mon avis ; n'étant pas toujours maître de moi-même par plusieurs empêchemens, de maladies, d'affaires de famille, de la



Cour, &c. qui m'ont empêché de satisfaire ma curiosité pour quelque temps. Enfin je l'ai lu, & je puis vous témoigner que je l'ai lu avec plaisir, non-seulement comme la production d'un de mes meilleurs amis, & comme un sacrifice qu'il a bien voulu faire pour l'amour de moi, mais en même-temps comme un témoignage de l'attention hippocratique avec laquelle vous avez pratiqué notre art. J'ai été étonné de vous voir la même vivacité que dans la jeunesse, lorsque nous étions ensemble, malgré votre grand âge & les affections des nerfs dont votre ame a si terriblement souffert pendant tant d'années. N'est-ce pas un argument démonstratif de la différence réelle de l'esprit & du corps ? Du moins la possibilité de douer par la création la matiere de la faculté de penser, ne s'ensuit pas.

*Sed è diverticulo in viam.* Quoique



je ne vous accorde pas tout - à - fait l'universalité du mal vénérien, comme vous le mettez en avant, je goûte beaucoup ce que vous dites du mal vénérien positif, qui se déclare pour tel par ses symptômes propres & essentiels, & ne laisse pas le Médecin en doute sur ce qu'il doit faire, en opposition au même mal déguisé sous le masque d'autres maladies, & par-là très-souvent méconnu & mal traité. Il faut avouer que considérant, d'un côté, les occasions innombrables de l'infection par ce virus, & de l'autre la légèreté & la nonchalance avec laquelle les infectés sont traités dans le temps présent, il doit arriver mille & mille fois que le virus supprimé pour quelque temps, ou seulement dompté en partie, se place d'autant plus profondément dans les parties intérieures; d'où il corrompt les humeurs, en se multipliant peu-à-peu, & produit tôt ou tard, après la pré-



tendue guérison, des maladies internes que l'on rapporte à une autre cause. On vit tranquille & en repos jusqu'à ce que le corps soit troublé par une autre maladie, qui, mettant en mouvement le virus caché, devient irrégulière, résiste aux remèdes ordinaires, & est souvent mortelle, le Médecin ne soupçonnant pas la triste complication du mal vénérien. ....

Je ne vous dissimulerai pas qu'en lisant vos observations je me suis rappelé quelques malades, auxquels, après l'usage inutile d'un grand nombre de remèdes ordinaires, j'ai enfin administré les mercuriels, comme *ultima salutis anchora*, sans avoir aucun soupçon du mal vénérien; j'ai réussi d'une manière surprenante, ayant trouvé par hasard le *durus cuneus produro modo*; aussi vois-je journellement de jeunes personnes languissantes dans la fleur de l'âge, dépérissantes par des maladies réfractaires, au lieu de de-



venir fortes & vigoureuses, comme c'est le propre de la jeunesse; d'autres font tourmentées de maladies chroniques, d'ulceres, de dartres, de vices de la peau, &c. dont je connois les parens qui ont été infectés, soit avant, soit pendant leur mariage, & qui jamais n'ont été parfaitement guéris.

Ce que vous dites du traitement des vénériens par le sublimé corrosif, m'a rappelé un très-triste cas d'une jeune demoiselle âgée de quinze ans, laquelle étant née de parens infectés, & ayant ainsi contracté ce virus par héritage, souffrit beaucoup d'un spina ventosa, dont elle fut attaquée dans son enfance, & dont à l'âge de dix ans elle fut déclarée entièrement guérie, mais qui, vers le temps de la puberté, fut attaquée d'abcès réfractaires au voile du palais & aux amygdales. Le Médecin ayant soupçonné le mal vénérien, lui administra simplement la liqueur mercurielle à la



maniere publiée par M. Van-Swieten, fans y ajouter d'autres remedes, ni aucun régime, pendant une année. Le mal s'étant horriblement empiré, l'on s'adressa à moi ; je fus obligé, après avoir vainement tenté d'exciter le ptyalisme, de la traiter par les décoctions des bois sudorifiques, *movendo sudores ope vaporis spiritûs vini ardentis*. Mais quoique par cette méthode j'aie obtenu la guérison radicale, le virus invétéré s'étoit si profondément enraciné dans le *septum nasi*, qu'il fut détruit & le nez applati ; de sorte que cette pauvre fille auroit manqué un parti, si ses richesses n'avoient pas suppléé à la difformité du visage.

En voilà assez pour vous déclarer mes sentimens sur vos observations..... J'en ai profité, & j'en profiterai par la suite..... Depuis quelque-temps je me fers de la teinture de cantharides, remede auquel je n'avois jamais pensé ; je l'emploie avec succès dans un



cas de paralysie , & j'espérerois l'entiere guérison , si j'osois essayer en même temps l'usage interne du même remede.....

Enfin , pour conclure sur cette matiere , je vous avoue que je suis sincerement persuadé que vos idées déduites de vos observations sont justes , très - intéressantes pour les Médecins & pour toute l'humanité , tant pour le siecle présent que pour l'avenir , & qu'ainsi il seroit de grande utilité qu'elles fussent publiées..... Je finis en vous souhaitant toute sorte de contentement , & en me recommandant à votre amitié. Adieu , mon cher ami.  
*Vale tuis rebus beatus , & me tuum ama Gaubium.*

*Leyde , ce 25 Novembre 1777.*





---

2°. *APPROBATION de MM. MAIGRET,  
LEPREUX & GUENET, Docteurs  
Régens de la Faculté de Médecine de  
Paris.*

Nous soussignés, Docteurs-Régens de la Faculté de Médecine de Paris, avons lu *les Observations sur les Maladies Vénériennes*, Ouvrage posthume de M. le Docteur SANCHÈS, publié par son digne ami M. ANDRY, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris: nous pensons que le Public doit savoir gré à M. ANDRY du travail qu'il a fait pour mettre ce Traité en état de paroître. L'Ouvrage, en honorant la mémoire du Docteur SANCHÈS, rappellera l'idée de deux Médecins, qui, s'étant aimés & estimés toute leur vie, ont trouvé, dans tous ceux qui les connoissoient, les mêmes sentimens qu'ils avoient l'un pour l'autre. *A Paris, ce 3 Juin 1785.*

MAIGRET, LEPREUX, GUENET.



---

### 3°. E X T R A I T

#### *Des Registres de la Société Royale de Médecine.*

LA Société Royale de Médecine nous a chargés , MM. Poissonnier , Geoffroy, Desperrieres, Vicq-d'Azyr , Thouret & moi , d'examiner un Ouvrage que M. Andry, notre Confrere, se propose de publier, & qui a pour titre : *Observations sur les Maladies Vénériennes*, par feu M. ANTOINE-NUNÉS-RIBEIRO SANCHÈS.

Le Docteur Sanchès, dont les grands travaux & le zele pour l'avancement de l'art de guérir , sont connus de tous les Savans , a passé la plus grande partie de sa retraite à recueillir les matériaux qu'une longue pratique lui avoit fournis , & à esquisser plu-



seurs Ouvrages importants, dont ses observations nombreuses faisoient le principal fonds. Mais sa santé très-délicate, son grand amour pour la lecture, & sur-tout son peu de familiarité avec la Langue Françoisse, l'ont empêché de mettre la dernière main à ces Ouvrages. Ils auroient donc été perdus pour la Médecine, s'il n'avoit laissé ses manuscrits à un Confrere qui en connoissoit tout le prix, & s'il ne l'avoit chargé de son vivant de leur donner une forme qui leur manquoit pour les présenter aux Savans. Telle est la tâche que l'amitié & l'estime de M. Andry pour le Docteur Sanchès, l'ont engagé à remplir, en rédigeant l'Ouvrage dont nous allons rendre compte.

Ces Observations sur les Maladies Vénériennes sont divisées en sept Chapitres, & précédées d'une Introduction. Cette dernière est destinée à l'exposition du motif & du plan



de tout l'Ouvrage. L'Auteur ayant observé un grand nombre d'affections chroniques dont le caractère étoit très-difficile à connoître, & ayant vu, dans un grand nombre d'ouvertures de cadavres, des lésions qui n'avoient point été décrites par Bonnet & les autres Observateurs, soupçonna qu'elles avoient une cause cachée, & qu'elles étoient dues à un virus vénérien dégénéré. Des questions multipliées, des recherches scrupuleuses, confirmèrent bientôt ce soupçon. Le Docteur Sanchès s'est attaché en conséquence à suivre la marche de la maladie vénérienne, à reconnoître ses effets sur les personnes qui en étoient attaquées depuis longtemps. Il a remarqué qu'elle laissoit des traces qui restoient cachées & comme ensevelies pendant plusieurs années, & que les enfans portoient ainsi la peine des fautes de leurs parens, ou que la vieillesse commençante n'étoit acca-



blée d'infirmités plus ou moins grandes, que par les suites de ce virus contracté dans la jeunesse. Ces remarques ont conduit l'Auteur à adopter un sentiment très-oppoſé à celui des Médecins qui pensent que la maladie vénérienne perd tous les jours de sa force, & qu'elle s'anéantira peu à peu comme la lepre des Anciens; il croit, au contraire, qu'elle est plus dangereuse que jamais, parce qu'elle attaque l'intérieur des viscères sans se manifester au dehors, & qu'elle influe sur toutes les générations; il en reconnoît l'existence dans celle des scrophules, du rachitis des enfans, de la foiblesse générale & de la constitution délicate des individus actuels, & dans la fréquence des rhumatismes, de la goutte, de la phthisie, des ulcères, des obstructions, maladies plus répandues qu'elles ne l'ont jamais été. Il distingue deux especes de maladies vénériennes; celle qui



est aiguë , & qui a seule été bien traitée par les auteurs , & l'affection vénérienne chronique , à laquelle ils n'ont point fait l'attention convenable ; c'est de celle-ci que le Docteur Sanchès annonce s'être occupé en particulier. Il rapporte aussi , dans cette Introduction , qu'il a appris , en 1742 , d'un Chirurgien Allemand , qui avoit été pendant plusieurs années en Sibérie , qu'on y traitoit la maladie vénérienne avec la dissolution de sublimé corrosif ; qu'il a fait d'après cela des essais dans lesquels il a trouvé que l'on pouvoit donner à des personnes robustes un demi grain de sublimé dans une once d'eau-de-vie de grain , une ou deux fois par jour , en faisant entrer le malade dans le bain de vapeur ; qu'un quart de grain en vingt-quatre heures suffisoit aux personnes délicates ; qu'il a le premier communiqué les effets de ce remède au Baron Van-Swieten, son



ami , & qu'il est surpris que ce Savant n'ait point parlé de l'utilité des bains de vapeur , & y ait substitué simplement une ample boisson adoucissante ; enfin , que cette dissolution ne réussit parfaitement que lorsque les symptômes vénériens se manifestent au dehors par des ulcères , des dartres , des exostoses , des caries , &c. & que l'on emploie en même temps les bains Russes.

Cette Introduction est terminée par six Paragraphes sur les effets , la nature & les remèdes du spasme qui attaque les différentes parties du corps humain , & dont la connoissance est nécessaire pour bien entendre ce que l'Auteur considère dans la suite de sa Dissertation. Dans les trois premiers , il prouve que les fièvres sont produites par le spasme des artères , comme MM. Linning & Chalmers l'ont avancé , que les effets funestes du venin de la vipère & du virus hy-



drophobique, dépendent de la même cause, & qu'elle influe également sur la naissance de la peste, de la petite-vérole & de toutes les maladies aiguës contagieuses. L'Auteur présente un tableau très-bien fait du rapport qui existe entre ces différentes maladies & l'affection vénérienne. Celle-ci a commencé, en effet, par une fièvre pestilentielle, suivant Sébast. Aquilanus & Pierre Pintor; elle se terminoit alors par des sueurs, des éruptions, des bubons, comme cela a lieu dans les maladies déjà énoncées, & elle n'a pris que peu-à-peu les caractères d'une affection chronique. Dans ses commencemens, elle peut être guérie par les sueurs que la nature excite elle-même, comme dans toutes les autres maladies du même genre; il en conclut, dans le quatrième Paragraphe, que les sueurs détruisent le spasme; que les moyens propres à les procurer, sont des anti-spasmo-



diques très-puissans; & dans le cinquieme, que l'eau froide donnée par verrées fréquentes, & suivies du bain de vapeur, ou de l'action de l'eau chaude à l'extérieur, est un des plus puissans sudorifiques anti-spasmodiques que l'on connoisse; dans le sixieme Paragraphe, qui termine l'Introduction, le Docteur Sanchès examine en général les effets du feu & les remèdes ignées dans lesquels on a supposé l'existence de cet élément; & il continue à démontrer que c'est par la sueur qu'ils procurent, que ces remèdes calment le spasme. Il réunit aux observations générales qu'il présente sur les effets du mercure, une remarque importante sur la cause de la salivation qui survient pendant l'administration de ce remède; il démontre qu'elle n'est due qu'à l'air froid qui frappe les parties de la bouche échauffées, comme toutes les autres, par l'action des mercuriaux;



& qu'en tenant ces parties exposées à une chaleur constamment pareille à celle dans laquelle tout le reste du corps est plongé, il ne s'établit aucune évacuation de la salive, quelque forte que soit la dose du mercure administré; enfin il insiste sur la nécessité de faire sortir, par la peau, ce médicament, à mesure qu'il est introduit dans le corps par les frictions.

Après avoir exposé les principaux articles nouveaux, contenus dans l'Introduction, nous allons faire connoître l'Ouvrage lui-même, qui, comme nous l'avons déjà dit, est divisé en sept Chapitres.

Le premier offre une notice abrégée de ce qui a été dit avant le Docteur Sanchès sur la maladie vénérienne chronique. Peu de Médecins se sont occupés de cet objet. *Baglivi* en a dit quelque chose; *de Vigo* les a connus. *Mercuriali* & *Zacut* le Por-



tugais en ont parlé ; mais trois Auteurs en ont traité plus en détail que les précédens ; favoir , *Levinus Lemnius* , dans son Traité *De occultis naturæ miraculis* ; le Docteur *O-Connel* , à la suite de son Traité sur les Maladies épidémiques ; & *Charles Bisset* , dans ses Observations sur le scorbut de terre. On trouve , dans ce Chapitre , l'extrait de la doctrine de ces Auteurs , exposée avec beaucoup de clarté.

Dans le Chapitre second , le Docteur Sanchès décrit la méthode qu'il a suivie pendant quarante ans dans le traitement de la maladie vénérienne , soit inflammatoire , soit chronique. Elle consiste à ne faire que le traitement anti-phlogistique tant que les symptômes inflammatoires existent , à employer à l'intérieur les mercuriels réunis aux purgatifs après la disparition de ces symptômes , & à éviter , sur-tout avec grand soin , toute application ,



application , toute liqueur & injection mercurielle dans les chancres , les bubons , l'écoulement gonorrhœique ; l'Auteur assure que ces topiques répercutent le virus & donnent la maladie vénérienne interne & générale en guérissant ses symptômes. Il paroît avoir une grande confiance dans les purgatifs unis au mercure doux , administrés pendant long-temps.

Dans le troisième Chapitre , il fait connoître les dangereux effets des préparations mercurielles administrées dans le temps de l'inflammation ; il assure avoir vu des gonorrhées , des chancres & des bubons traités par les mercuriels dans le commencement , dégénérer en squirrhes & en cancers. Il conseille dans ces maladies , & sur-tout dans la gonorrhée , l'usage des mercuriels unis aux drastiques & aux anti-spasmodiques sous forme de pilules , lorsque les signes inflammatoires sont calmés ;



il croit que la gonorrhée n'est pas guérie lorsque l'ardeur d'urines, les douleurs & l'écoulement sont cessés, & qu'il faut alors employer les remèdes combinés, comme il a déjà été dit. Il pense que c'est à l'abus des préparations mercurielles données trop tôt, que sont dues un grand nombre de maladies chroniques, produites par le virus concentré. Enfin, il assure que la destruction du virus vénérien ne peut avoir lieu par la cessation du spasme des artères & par la sueur qui doit accompagner l'usage des remèdes; aussi remarque-t-il que les sudorifiques & le bain de vapeur unis aux mercuriaux & aux anti-spasmodiques sont les seuls médicamens vraiment curatifs. Comme, suivant lui, le virus ne peut être détruit que par les sueurs universelles produites par la cessation du spasme général des artères, il s'élève contre l'usage dangereux de traiter le malade aussi lége-



rement qu'on le fait communément, de le laisser sortir, vivre à la manière accoutumée, &c. Telle est, suivant M. Sanchès, la cause de toutes les maladies chroniques rebelles, & ce qui lui fait dire que le mal vénérien, dans cet état, est une peste lente & contagieuse.

Le quatrieme Chapitre traite des effets produits par le virus vénérien dans les solides & les fluides du corps humain. L'Auteur les attribue tous au spasme des arteres, à l'irritation des nerfs, aux évacuations diminuées & à l'altération des humeurs qui en est la suite; il cite plusieurs exemples de maladies vénériennes qui ont attaqué les nerfs & le cerveau, jusqu'à produire des convulsions, l'épilepsie, la démence sans symptômes extérieurs.

Dans le cinquieme Chapitre, il indique les maladies chroniques qui sont les suites du virus vénérien. Les enfans nés de parens infects, ont sou-



vent des vices de conformation , tels que l'ouverture de l'uretre mal placée , l'imperforation de l'anus ; la dentition ne commence chez eux qu'à quatorze mois , & leurs dents se noircissent & se carient en peu de temps. Ils sont sujets aux tranchées ; leurs excréments sont verdâtres , & leurs humeurs acides ; depuis deux ans jusqu'à l'âge de puberté , ils ont des vers annoncés par la diarrhée , le vomissement , la démangeaison du nez , la petitesse du pouls , les défaillances , l'épilepsie , &c. Le signe le moins équivoque du virus vénérien , est , suivant l'Auteur , une pustule placée au milieu de la levre supérieure , intérieurement sur le filet. Les maux d'yeux , les glandes engorgées , le ramollissement & la courbure des os , les pustules au visage , l'activité & la vivacité de l'esprit , sont encore des signes certains de cette affection , surtout lorsque ces incidens sont rebelles



aux remedes. Les purgatifs échauffans avec un grain de mercure doux, les bains de vapeur, les frictions avec la teinture de cantharides sur le bas des jambes, sont les remedes qui réussissent dans ces cas.

Dans le sixieme Chapitre, le Docteur Sanchès passe aux maladies produites par le virus vénérien héréditaire qui se manifeste à l'âge de puberté. Chez les personnes robustes, il paroît à l'extérieur sous la forme de rhumatisme, de sciatique, de dardres, d'ophtalmie; dans les corps vifs, délicats & sensibles, il attaque l'estomac, les intestins, les reins, le diaphragme, les poumons; de-là les douleurs, les palpitations, &c. A un âge avancé, ces maladies, traitées par les saignées, les bains, les purgatifs ordinaires, dégènerent en hydropisies de poitrine. C'est dans tous ces cas que l'Auteur a employé, avec un succès constant, des pilules compo-



fées de mercure doux , de camphre , d'extrait cathartique & de jalap de la Pharmacopée de Londres , d'Affa-fœtida , de pilules de Rufus , de baume du Pérou , de sucre & d'elixir de propriétés fans acide. Il joignoit à l'usage de ces pilules des frictions aux jambes avec la teinture de cantharides de la Pharmacopée d'Edimbourg : on trouve, à la fin de ce Chapitre , deux observations de maladies vénériennes invétérées, accompagnées de symptômes très-graves & guéries par ces moyens. L'Auteur le termine en condamnant toutes les opérations chirurgicales que l'on a coutume de faire dans ces maladies anciennes qui attaquent les os , les parties génitales , les articulations , & qui sont presque toujours suivies de gangrene.

Le septieme & dernier Chapitre de l'Ouvrage , est destiné à l'examen de plusieurs questions relatives au traitement des maladies vénériennes.



en général. Il est divisé en quatre Paragraphes : dans le premier, l'Auteur rappelle les effets & l'utilité des sudorifiques ; il fait l'histoire du succès & de la renommée qu'acquît le gaïac apporté de l'Amérique ; il prouve que la dissolution de sublimé, réunie aux bains de vapeur , remplit avec plus de certitude la même indication , & il démontre que la véritable méthode curative de cette maladie , consiste à procurer des sueurs chez les sujets robustes , en imitant la nature , qui porte le virus à la peau , lorsque ses forces sont suffisantes. Dans les second & troisième Paragraphes, l'Auteur traite des frictions ; il les croit utiles , lorsque les symptômes vénériens sont extérieurs & chez les personnes foibles & délicates. En général , il les conseille à une plus forte dose que celle communément mise en pratique ; il blâme l'usage du lait donné à grande dose pendant leur



administration ; celle des purgatifs ; pour arrêter la salivation , lui paroît dangereuse ; il prescrit les décoctions sudorifiques en même temps , & surtout un air chaud , spécialement les bains de vapeur , comme préparatoires. Dans le quatrieme Paragraphe , l'Auteur expose quelle est l'utilité des purgatifs pendant le traitement des maladies vénériennes , soit par les frictions , soit par les remedes internes , & dans quel temps il convient de les donner. Les drastiques sont plus nuisibles qu'utiles ; il préfere les laxatifs unis aux sudorifiques & donnés en lavage ; il les recommande dans les maladies vénériennes internes , ou dont les symptômes extérieurs sont peu violens ; il les croit utiles pour entraîner une partie du virus sur les intestins , sans contrarier son expulsion par les sueurs.

Tels sont les principaux objets traités dans l'Ouvrage que nous avons



été chargés d'examiner. On y reconnoît par-tout un Observateur exact, un Praticien éclairé. Ce qui doit donner la plus grande confiance dans les assertions de l'Auteur, ce sont les quarante années d'observations dont cet Essai est le fruit, & le ton de vérité qui regne dans ce Traité. Nous pensons donc que les Gens de l'Art auront beaucoup d'obligation à M. Andry, qui a rédigé & mis en ordre ces observations, en suivant les intentions du Docteur Sanchès son ami, & que la Société doit accorder son approbation & son privilege à cet Ouvrage.

*Au Louvre, le 24 Décembre 1784.*

*Signés, POISSONNIER, GEOFFROY,  
DESPERRIERES, VICQ-D'AZYR, THOU-  
RET & DEFOURCROY.*



LA Société Royale de Médecine  
ayant entendu, dans sa séance tenue  
au Louvre, le 24 Décembre présent  
mois, la lecture du Rapport ci-dessus,  
en a adopté les conclusions, & a jugé  
l'Ouvrage sur lequel il a été fait, très-  
digne de son approbation, & d'être  
imprimé sous son Privilege.

En foi de quoi j'ai signé,

V I C Q - D' A Z Y R,  
*Secrétaire perpétuel.*

*A Paris, le 28 Décembre 1784.*





---

# A V I S

## *D E L' E D I T E U R.*

**P** A R M I les Ouvrages manuscrits que M. Sanchès m'a fait remettre avant sa mort, j'en ai choisi quelques-uns qui m'ont paru dignes d'être mis au jour, tels qu'ils avoient été rédigés par l'Auteur. Je commence par publier celui-ci; je n'y ai rien ajouté, je n'en ai rien retranché; je me suis seulement permis de changer quelques mots, quelques tours de phrases qui auroient pu arrêter le Lecteur, peu fait au style d'un Etranger qui étoit venu s'établir à Paris dans un âge avancé. Quoique ce Traité soit court, il n'en est pas moins utile; on y trouvera peut-être quelques défauts de liaison dans plusieurs endroits; mais M. Sanchès étoit d'un caractère impatient, & qui ne pouvoit s'affujétir à une méthode. Ses idées se présentoient en foule & pré-



xxxvj *AVIS DE L'ÉDITEUR.*

cipitamment , & il les traçoit comme elles se succédoient sous sa plume ; il étoit le premier à se blâmer de ce défaut , mais il ne pouvoit s'en corriger , & répétoit souvent ce mot de Montaigne : *Mes fantaisies se suivent , mais par fois c'est de loin , & se regardent , mais d'une vue oblique.* Au reste , ajoute - t - il , il faut écrire , comme dit Sénèque , pour passer le temps ; on doit avoir pour but sa propre utilité , & non la gloire : il en coûte bien moins de peine quand on ne travaille que pour le moment présent ; je suis né mortel , & la mort la moins triste est celle qui fait le moins de bruit. Malgré ce léger défaut , j'ai hasardé de publier ces recherches , qui m'ont paru précieuses à bien des égards ; plusieurs amis auxquels j'ai communiqué le manuscrit , ont été du même avis. Je desire que les Médecins qui le liront puissent en retirer quelque utilité.

OBSERVATIONS





# OBSERVATIONS

SUR LES

MALADIES VÉNÉRIENNES.

---

## INTRODUCTION.

CE n'est que dans les Essais de Montagne que je trouve les consolations propres à mon âge :

*Quid minuat curas ? Quid te tibi reddat amicum ?*

*Quid purè tranquillet , honos an dulce lucellum ;*

*An secretum iter , & fallentis semita vitæ.*

HOR. Epist. xviii , lib. I , v. 101.

C'est dans Michel de Montagne que j'ai trouvé le passage que j'ai mis ici pour Epigraphe. Je l'ai trouvé si sensé,

A



que je me suis déterminé à suivre son conseil. Dès l'âge de vingt-quatre ans j'ai commencé à pratiquer la Médecine dans divers pays de l'Europe, & pendant plusieurs années j'ai occupé différens emplois, comme Médecin. Depuis le commencement de ma pratique, jusqu'en 1742, j'ai souvent traité la maladie vénérienne, tant chez des particuliers, que dans les Hôpitaux militaires; alors je ne connoissois que la maladie vénérienne inflammatoire, dont tant d'Auteurs célèbres, & sur-tout le grand Boerhaave, Astruc, & M. Vanswieten ont parlé; j'étois souvent surpris, à l'ouverture des cadavres de personnes mortes de maladies chroniques, de trouver plusieurs dérangemens que je ne trouvois décrits ni dans le *Sepulchretum Anatomicum* de Théophile Bonet, ni dans les autres Observateurs. Ces dérangemens me firent soupçonner quelque autre cause que



celle que j'avois imaginée jusqu'alors.

En 1742, j'avois appris d'un Chirurgien Allemand, qui avoit été pendant plusieurs années en Sibérie, dans le Gouvernement de Tobolsky, qu'on y faisoit usage du sublimé corrosif dans la maladie vénérienne, qui est extrêmement répandue dans cette Province depuis l'année 1709, que Pierre le Grand y envoya treize mille Suédois faits prisonniers à la bataille de Pultava ; ce Chirurgien ne voulut jamais me communiquer la dose de ce remède, il me dit seulement qu'il donnoit le sublimé corrosif dans l'eau-de-vie de grain, & qu'immédiatement après il faisoit entrer les malades dans les bains de vapeurs Russes, où ils suoiént selon leurs forces; qu'il les faisoit mettre au lit après cette opération ; qu'il avoit guéri par cette méthode des exostoses, des caries,



des ulceres de la plus mauvaise qualité , &c.

J'ai travaillé pendant quelque temps à faire des expériences pour m'assurer de la dose de ce remede , & j'ai trouvé qu'on pouvoit donner aux personnes robustes un demi-grain par dose de sublimé corrosif dissous dans une once d'eau-de-vie faite avec le grain fermenté , une ou deux fois par jour , en faisant entrer aussi-tôt le malade dans le bain de vapeurs , & aux personnes affoiblies par la maladie , ou naturellement délicates , la quatrieme partie d'un grain en vingt-quatre heures jusqu'à parfaite guérison de tous les symptômes. Je me suis ensuite convaincu de la sûreté de cette méthode par mes propres expériences , & par celles que mon ami , le savant Docteur Schreiber , Professeur d'Anatomie & de Chirurgie , & alors Médecin de l'Hôpital de



l'armée de terre à Saint-Petersbourg ,  
avoit faites, à ma sollicitation, sur dif-  
férens malades (1).

---

(1) Jean-Frédéric Schreiber a été un des  
Médecins qui aient le mieux mérité de la Russie  
& de la Médecine. Il est Auteur des Ouvrages  
suivans :

*Almagestum Medicum conscriptum à Joanne-  
Frederico Schreiber , &c. Introductio & Physio-  
logiæ Medicæ pars prima. Lipsiæ & Viennæ  
Aust. in-4. 1757. Il avoit fini la Pathologie ,  
mais sa mort prématurée nous a privés de cet  
Ouvrage.*

*Observationes & cogitata de Peste quæ annis  
1738 & 1739 in Ukraina grassata est , auc-  
tore Joanne-Frederico Schreiber Regiomontano ,  
Doctore Medico & Physico Moscuensi. Petropoli,  
in-4.*

*Joannis-Frederici Schreiber Regiomontani Epif-  
tola ad veterem amicum Albertum Haller , &c.  
de Medicamento à Joannâ Stephens contra cal-  
culum renum & vesicæ divulgato , & inefficaci &  
noxio. Gottingæ , 1744 , in-4.*

*Joannes-Fredericus Schreiber , Doctor Medi-  
cus , rationem prælectionum suarum exponit pu-  
blicâ hâc Epistolâ. Lipsiæ , 1729 , in-4.*



J'ai observé que ce remede étoit plus sûr & avoit plus d'efficacité, si le malade entroit d'abord dans le bain Russe, & prenoit le remede lorsqu'il commençoit à suer, laissant aller les sueurs selon ses forces, & se mettant au lit, en sortant du bain, dans une chambre chaude placée à côté. D'après ces observations, j'eus occasion de traiter quelques maladies

---

*Meditationes Philosophico-Medicæ de lacrymis ac fletu repetitæ magisque evolutæ. Lipsiæ, 1729, in-4.*

*Corporis ac motûs consideratio. Petropoli, 1731, in-4.*

*Elementa Medicinæ Physico-Mathematica. Lipsiæ, 1731, in-8.*

Il a de plus traduit de l'Anglois en Latin l'Ostéologie de Clopton Havers, la Myologie de Douglas, qu'il a ornée d'une Préface de sa façon; il a publié en Allemand un traité sur les maladies externes, précédé de principes généraux sur la Chirurgie. *Leipsick, 1756, in-8,* & a donné plusieurs Observations dans les Actes de Pétersbourg.



chroniques accompagnées de plusieurs symptômes vénériens ; j'associai ce remède à d'autres que j'avois prescrits , & j'en observai de bons effets.

Ce fut alors que je communiquai les effets de ce remède à M. le Baron Vanswieten , mon ami , qui m'en témoigna sa reconnoissance dans le temps par lettres , & depuis publiquement dans le cinquieme volume de ses Commentaires sur les Aphorismes de Boerrhaave ; mais je suis surpris qu'il n'ait fait aucune mention de l'utilité du bain de vapeurs pendant l'usage de ce remède , & qu'au lieu de ce bain il ait conseillé la décoction des racines de guimauve & de réglisse dans quelque partie de lait , ou quelquefois seulement la décoction d'orge ou d'avoine mêlée avec la quatrieme partie de lait : je suis encore plus surpris que cet Auteur respectable ait avancé que je



lui avois communiqué que la salivation paroïssoit ordinairement chez les malades qui faisoient usage du sublimé corrosif : il est vrai que je l'ai vu survenir chez les malades , qui , après être sortis du bain , n'avoient pas eu soin de se tenir chaudement , & s'étoient refroidis ; mais jamais je n'ai vu ni observé la moindre salivation chez les personnes qui s'assujétissoient rigoureusement au régime prescrit ci-dessus.

On fait, par des Ouvrages publiés en Angleterre & en France , que ce remede a manqué plusieurs fois ; malgré ces autorités , je ne balancerois pas à faire usage du sublimé corrosif de la maniere ci-dessus décrite , si j'avois à ma disposition des bains de vapeurs construits à la Russe , & que les symptômes vénériens se montrassent à la superficie du corps , comme sont les ulceres , les dartres croûteuses , les exostoses , la carie ,



les condylômes, &c. Car si la maladie vénérienne ne se manifestoit pas de cette manière, & que je n'eusse pas le secours des bains de vapeurs, je n'entreprendrois jamais de guérir cette maladie avec le sublimé corrosif ; quoique ce remède ait été vanté par des Médecins très-renommés.

Depuis 1743 & 1744, j'ai commencé à appercevoir la maladie vénérienne chronique, non-seulement comme suite de la maladie vénérienne inflammatoire, mais comme ayant une autre origine qu'on connoitra par la suite de ces observations : car, avant ce temps, quoique j'eusse traité la maladie vénérienne inflammatoire, tant dans les hôpitaux militaires, que chez des particuliers, je n'avois aucune idée de la chronique, quoique j'eusse lu & relu Baglivi, & que j'eusse entendu souvent dire au grand Boerrhaave, dans ses Le-



çons, que cette maladie étoit la plus opiniâtre, si on l'avoit contracté *per libidines vagas*.

Je commençai à observer des maladies de poitrine chroniques, dont j'avois attribué la cause à des polypes du cœur, & à des aneuvrismes; après la mort, je ne trouvai qu'une eau trouble, plus ou moins épaisse, dans la cavité de la poitrine, & entre le cœur & le péricarde. J'ai traité des maladies chroniques du foie quelquefois avec la jaunisse, accompagnées de douleurs vagues dans le même endroit, de dureté, de tuméfaction dans le ventre, & d'une couleur pâle & verdâtre sur le visage: à l'ouverture des cadavres, j'ai trouvé le foie couvert d'un mucilage de l'épaisseur d'une ligne, de la consistance & de la couleur du suif fondu; une fois seulement je trouvai plusieurs pierres d'un jaune noirâtre dans la vésicule du fiel; & dans une autre



occasion j'ai observé une plaie cancéreuse dans le canal pancréatique. Les intestins grêles , au - dessous de l'ouverture , étoient couverts du même mucilage que le foie , ils adhéroient ensemble par ce mucilage , & si on vouloit les séparer , ils se déchiroient. Je m'étois persuadé que quelques malades que j'avois soignés avoient des pierres. Ils avoient un très-mauvais estomac , des douleurs de colique fréquentes , mais passageres ; ils rendoient du sang avec les urines , resentoient un poids dans l'intérieur des cuisses , & avoient quelquefois la respiration embarrassée. Les douleurs ne se montrèrent chez deux de ces malades que dans l'hypocondre gauche. A l'ouverture des cadavres , je trouvai effectivement des pierres dans les deux reins ; mais celles qui étoient contenues dans le rein gauche étoient plus considérables. Ce que je n'avois pas prévu , c'est qu'il y avoit de la



férosité dans la cavité de la poitrine, & que, dans un de ces malades, le poumon gauche étoit presque réduit à moitié, & rongé par un abcès dont la matiere étoit liquide & purulente; je connoissois les enfans de ces malades, ainsi que les peres & meres de la plupart, & je les avois traités dans différentes maladies qu'ils avoient eues; je connoissois leur maniere de vivre; mais ce ne fut qu'après leur mort que je découvris l'origine & la cause de leur maladie. Je pourrois citer quantité d'autres observations semblables; mais ce que je viens de dire suffit, mon intention n'étant que de faire voir par quelle route je suis arrivé à connoître la maladie vénérienne chronique, & les ravages qu'elle cause dans les grandes Villes, où l'on vit dans le luxe & l'abondance.

Après m'être convaincu que le vice vénérien étoit la cause d'une grande



partie des maladies chroniques, la plus grande difficulté que je trouvai, étoit de savoir comment je pourrois parvenir à m'assurer si le malade qui me consultoit étoit réellement infecté de cette maladie; car il arrive rarement qu'un malade confesse avec franchise la maniere dont il a contracté le mal vénérien, & un Médecin qui oseroit demander à des personnes d'un certain rang, s'ils ont été infectés de ce mal, seroit taxé d'imprudence & de mal-honnêteté: il me fallut donc chercher des moyens sûrs, mais inconnus aux malades pour m'assurer s'ils étoient ou non attaqués de cette maladie. J'ignore de quelle maniere les Médecins qui voient beaucoup de malades ont pu parvenir à cette connoissance sans faire rougir les personnes qui les consultoient; mais voici la méthode que j'ai employée.

On me demande des remèdes pour



un enfant qui a des incommodités plus ou moins apparentes , mais qui le tourmentent depuis son sevrage ; j'examine sa tête, ses yeux, ses oreilles, l'état des glandes du col , & celui des os : si cet enfant est affecté dans quelques - unes des parties que je viens de nommer, j'interroge le pere & la mere ; je m'informe des maladies & des incommodités qu'ils ont éprouvées, ou qu'ils éprouvent encore : je demande si la mere a beaucoup souffert dans ses grossesses , si ses couches ont été heureuses ou laborieuses , si elles ont été suivies de quelque maladie , & j'examine en même temps l'état actuel de sa santé. Je demande aussi si le pere ou le grand-pere ont eu la goutte , la pierre, des rhumatismes , des dartres , des maux de tête , de poitrine , d'estomac , & par ces questions vagues , j'acquiers la connoissance de l'origine de la maladie de l'enfant pour lequel on me consulte.



La chose principale qu'un Médecin, digne de ce titre, doit observer quand un jeune homme, ou une fille qui n'est pas encore nubile, le consulte sur quelques maladies chroniques, est d'examiner son tempérament: s'il ne le trouve pas décidé, c'est-à-dire, sanguin, colérique, flegmatique, ou mélancholique, & qu'il soit dans la classe de ces tempéramens aujourd'hui si communs, qu'il soit délicat, vif, spirituel, sensible, qu'il ait la poitrine & les épaules ou mal conformées, ou avec des os minces & grêles, qu'il soit d'une petite taille, que les traits de son visage soient déliés & sans caractère, alors il peut soupçonner que cette personne provient de peres infectés du virus vénérien: pour éclaircir ces doutes, il s'informera des maladies que les peres & meres ont souffertes ou dont ils sont morts, à quel âge ils ont cessé d'exister: il fera les



mêmes questions relativement aux freres & sœurs de la personne qu'il consulte ; d'après ses réponses , il connoîtra parfaitement la cause de la maladie , s'il n'en étoit pas assuré.

Ordinairement une jeune personne n'est point infectée de maladie honteuse avant l'âge de puberté , & si malheureusement elle en est attaquée , nous devons en rejeter la cause sur les désordres & la conduite des pere & mere ; cependant il se rencontre des cas surprenans & extraordinaires qu'on ne peut attribuer qu'aux malades mêmes. J'ai été appelé pour une fille âgée de sept ans qui avoit une inflammation considérable aux parties naturelles avec ardeur d'urine & écoulement ; le pere & la mere étoient présens , la maladie étoit facile à connoître ; il étoit intéressant de ne rien faire entrevoir de la cause de la maladie ; j'ordonnai les remedes nécessaires ; mais à la fin de l'inflam-



mation, je ne prescrivis point de remèdes mercuriaux pour ne rien faire soupçonner, la maladie parut entièrement guérie : j'ai vu cette même personne à l'âge de seize ans : son front étoit couvert de boutons vénériens qui se montrèrent à l'apparition de ses règles ; elle étoit aussi tourmentée de coliques fréquentes. Je me rappelai la maladie dont je l'avois traitée il y avoit dix ans, & il me fut très-facile de connoître la cause de cet effort de la nature & de le guérir.

J'ai vu de jeunes filles âgées de cinq, de sept & de neuf ans, attaquées de fleurs blanches & d'autres symptômes équivoques qui ne donnent point la moindre idée au Médecin pour en trouver la cause ; mais je laisse ces irrégularités pour suivre le virus vénérien dans les différens âges.

Considérons présentement les deux sexes à l'âge de l'adolescence, suppo-



fons qu'ils soient nés assez heureusement pour n'avoir reçu aucun vice d'infection dans les principes de leur génération , mais qu'ils aient eu le malheur de s'infecter eux-mêmes de cette maladie.

Quand un Médecin , qui a vu & traité cette maladie , est consulté par une fille , il déplore les souffrances , les chagrins , les malheurs , auxquels elle sera sujette toute sa vie , ainsi que toute sa postérité , & plutôt à Dieu qu'elle n'en eût jamais ! une fille dans cet état ne guérit jamais parfaitement ; qu'elle soit traitée ou laissée à l'abandon , tout cela revient au même.

Premièrement , il faut considérer la honte & la timidité de son sexe , qui l'engage à cacher la plus grande partie des maux qu'elle souffre : il faut observer qu'elle vit sous la tutelle & sous les yeux de son pere , de ses parens , ou de ses maîtres ; il faut faire attention que la maladie



vénérienne inflammatoire doit être guérie dans le commencement de l'infection : si l'on ajoute à cela combien il y a peu de gens assez instruits pour guérir radicalement ces maladies , parmi ceux qui se mêlent de les traiter ; on verra que cette fille restera infectée pour la vie , & que tous les enfans qu'elle mettra au jour ne vivront que pour languir & pour traîner des jours malheureux.

Si on considère l'état de la jeunesse dans les grandes Villes , depuis l'âge de seize ans , où elle est occupée dans les Ecoles , les Universités & les Colleges , jusqu'à l'âge de vingt-deux ou vingt-trois ans qu'elle se destine à apprendre les beaux Arts , le Commerce , ou à suivre le Barreau : on verra combien de jeunes gens auront le malheur d'être infectés de cette maladie destructive. Il n'est pas nécessaire de recourir au témoignage des Médecins & des



Chirurgiens, pour se convaincre que la plus grande partie de cette jeunesse ( sans en excepter la Noblesse ) fera infectée à l'âge de vingt-quatre ans (1). Que chacun s'examine soi-même, que celui qui a eu ce malheur, considere s'il a été parfaitement guéri, s'il a seulement gardé le régime prescrit pendant qu'il faisoit usage des remedes qui lui ont été administrés; il a souvent manqué à plusieurs les moyens nécessaires pour se mettre entre les mains d'un habile Médecin; & obligés le plus souvent de cacher leur malheur à leurs parens ou à leur maître, ils ne font des remedes que secretement & lorsqu'ils en ont le temps; d'après cela on sera aisément convaincu que cette maladie,

---

(1) Cent Ecoliers ont pris la vérole avant que d'être arrivés à leurs leçons d'Aristote de la tempérance. *Essais de Montaigne*, tome I, page 157, édition de M. Coste.



une fois contractée , passera dans toutes les humeurs , & les infectera pour toujours , ce que George Baglivi (1) a connu parfaitement dès le commencement de ce siècle.

Toute cette jeunesse a été guérie superficiellement ; mais comme les symptômes sont disparus , & qu'elle ne ressent pas la moindre incommodité , elle se croit radicalement guérie. La vigueur , la dissipation , les passions vives de cet âge augmentent la transpiration , & toutes les fonctions du corps se font librement : mais lorsque la vieillesse commence ,

---

(1) *Lues venerea , semel recepta in corpus ; difficulter postea deletur ejus caracter , adhibitis specificis mitescit , sed non extinguitur. Imò post triginta & plures annos sub specie aliorum morborum reviviscit , & Medicos decipit , causam morbi ordinariam putantes , cum reverà ab excito noviter venereo fermento dependeat. Opera omnia Practica & Anatomica. Venetiis , 1721 , lib. 1 , page 61.*



alors les maladies chroniques se montrent à proportion des années , du tempérament , de la vigueur ou de la foiblesse.

Ceux qui sont nés de peres sains, robustes, vigoureux, sans la moindre infection vénérienne, ont des corps musculeux & forts; lorsqu'ils ont été infectés & mal guéris pendant leur jeunesse, ils éprouvent au commencement de la vieillesse tous les symptômes d'un virus qui se porte à la superficie du corps, des rhumatismes, la goutte, des maux de reins, rendent du sable dans les urines, sont attaqués de la pierre, ont des inflammations à la gorge, des pleurésies rhumatiques, & jamais vraiment inflammatoires; des dartres, la lepre blanche, & d'autres maladies de la peau; ils finissent leurs jours, s'ils vivent long-temps, par des hydropisies de poitrine, des apoplexies, des anasarques, ou la démence. Au con-



traire , ceux qui sont nés de parens infectés , sont d'un tempérament délicat , sensible , vif ; leur corps est sans muscles , leur voix est aiguë , ils ont la poitrine & les épaules étroites , & quelquefois leur poitrine est si mal conformée , qu'elle ressemble à celle d'une volaille maigre & décharnée. Dans ces constitutions , le virus vénérien héréditaire se montre dans les trois cavités , sur-tout si cette jeunesse a eu le malheur d'avoir acquis elle-même la maladie vénérienne. Ce virus se manifeste alors par des maux d'yeux terribles , des glandes au col , & dans d'autres endroits , des crachemens de sang , des hémorrhagies qui se terminent par la phthisie. Quelquefois ils sont attaqués d'asthmes convulsifs ; l'estomac & tout le canal intestinal sont les parties qui souffrent le plus , les spasmes en sont la cause , de-là les vapeurs , les vents , les coliques , la



couleur du visage est pâle , tirant sur le verd ; ces malades deviennent hypocondriaques , inconstans , plaintifs , dévots sans vocation , soupçonneux. Le sexe , dans ces circonstances , est bien plus à plaindre & plus difficile à guérir , sur-tout s'il tombe entre les mains de Médecins avarés ou ignorans.

Les premiers maux que les filles ressentent sont le dérangement de leurs regles , accompagné de coliques de l'estomac & du bas-ventre ; des fleurs blanches ; des glandes au col , au sein ; des affections hystériques , quelquefois si violentes , qu'elles tombent en convulsion ou en défaillance , & ont des palpitations de cœur effrayantes. Si elles se marient , plusieurs sont stériles ; si elles deviennent grosses , le plus souvent elles font des fausses couches ; si elles accouchent à terme , rarement leurs couches sont heureuses , par le mauvais état de  
de



de leurs humeurs, par l'ignorance du commun de ceux qui se mêlent d'accoucher; elles éprouvent mille maladies dans le sein, sont attaquées de celle que l'on connoît aujourd'hui sous le nom de lait répandu, qui se termine souvent par la phthisie, ou elles éprouvent ces fièvres pourprées, si difficiles à guérir, & si variables dans chaque sujet. Ces femmes languissent misérablement jusqu'à la cessation de leurs regles: mais alors tous les accidens augmentent; & si on les traite avec des humectans, des relâchans, des bains, des eaux minérales, des suc d'herbes anti-scorbutiques, des saignées, des minoratifs; leurs maladies se terminent par l'hydropisie de poitrine, l'anasarque, la manie & la démence, état misérable dans lequel elles vivent plusieurs années.

Depuis que j'ai vu & observé ce que je viens de dire, j'ai abandonné le



X ( sentiment des Auteurs qui ont écrit depuis l'année 1530 ; savoir , que la maladie vénérienne avoit diminué de férocité trois fois depuis son apparition , & qu'elle cessera à la fin comme la lepre. Je pense que si, depuis le dix-septieme siecle , cette maladie s'est montrée plus traitable & plus bénigne en apparence , c'est que nos corps & notre constitution sont devenus plus foibles & plus délicats , qu'ils n'étoient avant l'apparition de la maladie vénérienne en Europe. Tout le monde fait qu'avant que la poudre à canon ait été connue généralement , & mise en usage dans les armées de l'Europe , les hommes étoient plus forts , plus robustes & d'une taille plus avantageuse : ils avoient plus de confiance dans les travaux. Les armures , les cottes de maille , les visieres , les cuirasses , que l'on voit encore dans les arsenaux & dans les vieux châteaux , confirment ce que j'avance,



Ceux qui furent infectés de cette maladie dès le commencement, n'en furent jamais guéris radicalement, malgré l'usage du mercure & du gaïac : le caractère malin & presque indestructible de ce virus resta enraciné dans leur corps. Ces hommes ainsi traités, eurent des enfans, qui, dès leur formation, furent héritiers du vice de leurs peres : étant d'une constitution plus foible, s'ils avoient le malheur d'être infectés, par leur faute, de la maladie vénérienne, cette maladie ne se montroit plus sur la surface du corps avec des symptômes aussi affreux qu'au commencement de son apparition ; une constitution foible ne pouvoit pas agir avec la même vigueur qu'une saine & robuste, pour expulser le virus à la surface du corps ; ce virus restoit alors, comme il fait de nos jours, dans le centre le plus caché de leur corps. Ce phénomène a donné lieu aux Médecins de penser que la



malignité de cette maladie diminueoit chaque jour ; mais malheureusement elle s'étend plus que jamais, & se montre par la multitude infinie de maladies chroniques , par la diminution de la taille & de la vigueur des individus ; ce qu'on est à portée d'observer dans les grandes villes & les ports de mer. On est surpris & attendri en voyant à chaque pas tant de maux d'yeux , tant d'écrouelles , tant de gens avec les épaules de travers , avec l'épine du dos courbée de mille façons , les jambes crochues , une petite taille , mince , fans muscles prononcés & fans consistance des os. Si cela se peut appeller diminution de la maladie vénérienne, & qu'on en puisse conclure qu'elle finira comme la lepre , on peut alors assurer que cette maladie finira avec l'espece humaine , & qu'elle fera un jour la cause d'une révolution en Europe, semblable à celle qui arriva dans le 5<sup>e</sup> siecle, orsque la Monarchie Romaine tomba



dans le néant par sa foiblesse, son luxe & ses mœurs dépravées (1). Il seroit à souhaiter que les Gouvernemens d'Europe prissent plus en considération l'extinction ou la diminution de cette peste lente & chronique de nos jours, afin d'éviter les maux qu'on doit craindre, si elle continue d'affoiblir & d'anéantir l'espèce humaine, comme nous le voyons journellement, & comme on en sera peut-être convaincu par ce que je dirai plus bas.

Avant d'entrer en matière, je me crois obligé de m'étendre sur quelques

---

(1) Lorsque nous voulons insulter un ennemi, dit Luitprand, & lui donner des noms odieux, nous l'appellons *Romain* : ce nom renferme tout ce qu'on peut imaginer de bassesse, de lâcheté, d'avarice, de débauche, de mensonge, enfin l'assemblage de tous les vices. Luitprand. Legat. apud Murator. Script. Italic., vol. II, p. 1, p. 481. Hist. de Charles V, par M. Robertson, trad. en François, vol. II, p. 3, édit. de Paris, 1771, in-12.



objets qui ont rapport à mes idées sur la maladie vénérienne. J'espère qu'on me pardonnera ces préliminaires, que je regarde comme nécessaires, afin de me faire mieux comprendre. Ces objets seront discutés dans plusieurs Paragraphes. Je traiterai donc premièrement des effets du spasme des arteres dans le corps sain ; secondement, du spasme des arteres & des nerfs, produit par la morsure des animaux venimeux ; troisiemement, du même spasme produit par les maladies contagieuses ; quatriemement, des moyens propres à guérir les maladies spasmodiques dans leur invasion ; cinquiement, des remedes antispasmodiques ; sixiement enfin, du feu élémentaire comme remede, & des remedes ignées.





§. P R E M I E R.

*Des effets que le spasme des arteres produit dans le corps en santé.*

DEPUIS Hippocrates jusqu'à nos jours, tous les Médecins ont observé que le corps vivant est composé de parties élastiques, sensibles & irritables, dont le mouvement procede d'une force supérieure, appelée par Hippocrates *ἐνσπνῆντα*, *impetum facientia*. Les nerfs, & toutes les parties dans lesquelles ils se répandent, comme sont toutes les membranes, les arteres, les veines, toutes les parties contenues dans les trois cavités, & toute la peau, sont doués non-seulement de ces qualités, mais encore du pouvoir de s'allonger, de se rétrécir, selon les différens états du corps.



Le plus grand nombre des Médecins Grecs, Arabes, & ceux de nos jours, depuis la renaissance des Lettres, n'ont pensé, dans la guérison des maladies, qu'à évacuer, corriger & purifier les quatre humeurs; ils faisoient rarement usage d'autres remèdes, si ce n'est des aromatiques & des spiritueux, pour soutenir & augmenter les forces du cœur. Il faut y ajouter les moyens chirurgicaux. Vers la fin du regne d'Auguste César, ou vers les commencemens de celui de Tibere, Thémison, Médecin renommé, forma la secte méthodique, qui n'avoit d'autre but dans la guérison des maladies, que de guérir les parties solides du corps vivant, sans prendre en considération les quatre humeurs dont il est composé. Theffalus, Soranus, Cælius Aurelianus, suivirent les dogmes de Thémison. Depuis le cinquieme siècle, cette secte s'est anéantie par l'ascendant que la doc-



trine de Galien a pris sur les autres ; tous les remedes dont cette secte faisoit usage dans la guérison des maladies , se réduisoient à des relâchans & à des astringens & roborans , leurs indications principales étant seulement de resserrer le corps relâché , ou de relâcher le corps resserré. Dans le dix - septieme siecle , Prosper Alpina tâcha de faire revivre cette secte dans sa médecine méthodique ; mais ses efforts furent inutiles , malgré le savoir & les recherches qu'on trouve dans cet ouvrage. Au commencement de ce siecle , Georges Baglivi , savant Praticien de Rome , & très - instruit dans les Ecrits des Médecins Grecs , semble , en quelque maniere , avoir eu intention de rappeler la secte méthodique , dégagée des erreurs qui avoient été la cause de son oubli : cet heureux génie , parfaitement instruit dans l'anatomie & dans l'observation , a persuadé les Médecins de



l'existence de la fibre lâche & de la fibre roide dans plusieurs maladies ; mais jusqu'à présent on n'en a pas tiré d'indications utiles pour guérir des dérangemens des parties solides de notre corps. Enfin , pour l'honneur de la médecine , & le bonheur de l'humanité , parut Herman Boerrhaave. Instruit , dès sa plus tendre jeunesse , dans les Langues savantes & orientales , dans la Littérature , la Critique & l'Histoire , il professa les Mathématiques à l'âge de dix-sept ans ; puis ayant embrassé la Médecine , il lut , pendant dix ans , tous les ouvrages qui traitent de cette science , de la Chimie , de la Botanique , qu'il cultiva en même-temps , & de tout ce qui regarde le corps sain & malade : il publia , au bout de ce temps , ses Institutions de Médecine : enfin , ayant réuni & digéré toutes ses connoissances par vingt ans d'étude & de pratique , comme disciple &



comme maître , il publia ses Aphorismes.

On fait qu'avant Boerrhaave la médecine étoit un amas informe d'observations faites pendant deux mille ans sur le corps sain & malade , mais si mêlées de la physique de Démocrite , d'Aristote , des subtilités des Arabes , des extravagances des Chimistes , qui parurent depuis le quinzième siècle , qu'outre la destruction qu'elle caufoit aux nations policées , elle n'avoit pas le moindre principe de science ; ce fut alors que Boerrhaave , à la méthode des Géomètres , *à minimis ad maxima , à cognitis ad incognita* , créa ses Aphorismes , qui seront regardés par la postérité , comme l'ouvrage le plus utile qui ait encore paru. En effet , on y trouve tout ce qu'il y a de certain dans les sectes des Médecins , tout ce qu'on a découvert en Chimie , en Anatomie , en Phy-



sique, depuis Bacon de Verulam. Boerrhaave a été le premier qui a jeté les véritables fondemens de la guérison des maladies, tant internes qu'externes; il a prouvé que les loix que la nature suit pour se délivrer des maladies de la peau, sont les mêmes qu'elle emploie pour guérir les maladies internes. Ce grand homme disoit souvent à ses disciples, dans ses leçons particulières, que son système de Médecine n'étoit pas complet, mais que tout ce que la postérité trouveroit de nouveau, véritable & utile, on pourroit l'ajouter à ses principes, & que, par ces additions, on pourroit parvenir à terminer son ouvrage, où il croyoit avoir rassemblé tous les fondemens de l'art de guérir.

Depuis la mort de Boerrhaave, un de ses plus illustres disciples, le Chevalier John Pringle, est le seul que je sache qui ait ajouté quelque chose aux



principes de son maître. Il a été le premier qui ait démontré, par des observations, que l'inflammation interne, outre ses terminaisons ordinaires, pouvoit aussi finir par la pourriture des humeurs qui circulent dans le corps vivant; de plus il a fait des expériences pour connoître les corps qui empêchent la pourriture des humeurs, & ceux qui l'accélerent; ainsi la Chimie est devenue plus utile à la Médecine, en l'éclairant & en faisant connoître ce qu'il y a de vrai & d'illusoire dans les différentes acrimonies. Dans le dix-septieme siecle, Sanctorius a publié sa Médecine pratique. Cet ouvrage ne contient que le résultat des expériences de l'Auteur, qui se faisoit peser chaque jour une ou plusieurs fois; mais il ne fait pas mention de la maniere dont il avoit fait ces expériences. Il est certain que Sanctorius ignoroit que notre corps absorbe l'humidité de l'atmos-



phere ; il ne parle pas non plus des exhalations & inhalations du poumon. Lister , Keil , Gorter , ont commenté l'ouvrage de Sanctorius : les deux derniers ont répété ses expériences ; mais celui qui a le plus mérité dans cette matiere , est le Docteur John Lining , Médecin à Charles-Town , dans la Caroline méridionale. Les résultats de ses observations sont différens de ceux de Sanctorius , soit parce que le climat de la Caroline passe subitement du chaud au froid dans le même jour , soit parce qu'il a fait entrer dans son calcul l'absorption de l'humidité de l'air dans notre corps ( 1 ). Sanctorius

---

(1) Voyez les Transact. Philosoph. , n°. 470 , p. 491 ; n°. 475 , p. 318 ; & Philosoph. transactions, abridged from. 1743, to the year 1750, by John Martin. Vol. X, p. 1350. London. 1756, in-40. V. An essay on fevers , by Lionel Chalmers , M. D. London. 1768 , in-8°. p. 96.



regarde la diminution de la transpiration comme la cause générale de toutes les maladies ; M. Lining a trouvé que la diminution ou l'augmentation de la transpiration y avoient très-peu de part , principalement dans les fièvres. Il prouve , par des expériences , que le spasme ou la constriction des arteres & des membranes est la cause immédiate des fièvres , de quelque maniere que ce spasme ou cette constriction soient produits , & que la force ou le danger de la maladie est toujours en proportion du plus grand ou du plus petit nombre des arteres rétrécies par la constriction. M. Chalmers prouve cette importante vérité dans un Essai sur les fièvres , par plusieurs expériences , & par l'histoire des symptômes de ces maladies. Je vais donner une idée abrégée de sa doctrine.

Le corps vivant transpire toujours plus ou moins , mais cette transpira-



tion ou perspiration insensible est un composé de la dernière coction des humeurs, échappée par la force des artères capillaires qui se trouvent à la surface du corps & dans ses cavités, & des vapeurs humides répandues dans l'atmosphère qui entrent par les vaisseaux absorbans (*venæ bibulæ*) de la peau, & qui, par les vaisseaux lymphatiques, se communiquent à toute la masse du sang. Cette évaporation & absorption est non-seulement continue dans la peau, mais aussi dans le poumon; celui-ci absorbe l'air qu'il attire, & il l'exhale par l'expiration, après l'avoir altéré. Ces vérités sont reconnues, & c'est la raison pour laquelle nous ne pouvons pas être convaincus, par les expériences de Sanctorius, que la seule diminution de la perspiration insensible diminuée soit la cause des maladies. Par les expériences de M. Linning, que cite M. Chalmers, dans son livre sur les fièvres, pag. 6,



il est prouvé qu'il a observé pendant une année entière qu'il y avoit une relation intime entre l'évacuation plus ou moins abondante de l'urine, & celle de la perspiration insensible : lorsqu'une de ces évacuations est diminuée, ou pendant l'été ou pendant l'hiver, l'autre augmente en proportion aussi-tôt, sans que la santé éprouve une altération sensible; cependant il a observé que pendant la chaleur de l'été en Caroline, s'étant exposé tout en sueur devant une fenêtre, au courant de l'air l'espace d'une heure, la perspiration insensible avoit été supprimée légèrement, car il suoit dans quelques parties du corps, & qu'il avoit éprouvé sur le champ des tranchées dans le ventre, suivies de quelques évacuations, mais sans aucune lésion de sa santé. M. Chalmers démontre qu'il est impossible que la transpiration insensible diminuée ou supprimée soit la cause de la fièvre,



de la pleurésie , de l'esquinancie , de la rigidité des membres quelquefois mortelle , qu'éprouve un homme fatigué & couvert de sueur , s'il se plonge subitement dans l'eau froide ; que cette suppression de la perspiration insensible n'est pas la cause du froid & du frisson que ressentent ceux qui boivent de l'eau froide étant fatigués & en sueur , & qui restent en repos & dans la même place , ni de la douleur de côté qui s'enfuit , & qui est connue sous le nom de pleurésie ; qu'il avoit vu à la Caroline , le tétanos survenir à ceux qui s'exposent à la pluie pendant l'été , ou qui dorment à découvert dans la campagne pendant la nuit , quoique pendant très - peu de temps ; que de si terribles accidens sont dûs à une autre cause que celle de la suppression de la perspiration insensible , que cette cause est seulement un spasme particulier ou général des arteres ; ce qu'il démontre de



la maniere suivante : un homme , dans la plus parfaite santé , sent tout d'un coup un froid passager dans le dos ; à proportion que cette sensation incommode est plus sensible , le malade devient frilleux par intervalles ; ses joues deviennent rouges ; il éprouve une foiblesse , une fatigue dans les cuisses & les genoux , une espece de nonchalance ; son esprit est abattu , son pouls n'est pas fréquent , mais dur & concentré. Les sensations de froid passageres augmentent chaque jour ; s'il s'expose au vent , qu'il reste dans un lieu humide & froid , il tombe dans un tremblement de tout le corps , & éprouve un froid très-vif aux extrémités , de la soif & des douleurs à la tête ; il devient pâle , la peau est seche , roide ; tout le corps est raccourci ; tous les muscles , sur-tout ceux des cuisses , deviennent douloureux. Alors il commence à sentir des maux d'estomac , des envies de vomir ; quelquefois le



vomissement survient avec des douleurs inexprimables, parce que la respiration est embarrassée; & pendant tout le temps que le malade est dans cet état de tremblement, de froid, le pouls est petit, concentré, à peine sensible, dur & fréquent. Tous ces symptômes se terminent par une grande chaleur suivie de sueur, & quelquefois par une apoplexie, ou par la rupture de quelque vaisseau dans l'intérieur du corps. On voit, d'après le détail qui vient d'être fait, que les veines & les artères des muscles de tout le corps, & de la peau même, sont vuides de sang, qu'elles sont rétrécies & contractées; la petitesse du pouls démontre, par sa dureté, par sa fréquence, que l'artère aorte, & toutes ses divisions sont rétrécies, & que leurs diamètres sont diminués: elles ne peuvent recevoir le sang qui entre dans le sinus & le ventricule droit du cœur; il séjourne



dans le poumon ; ce qui est cause de la grande soif que l'on éprouve, & de la chaleur qu'on sent alors dans les entrailles aux environs du cœur ; le sang, qui n'y circule pas librement, y reste ; celui des veines s'arrête dans le ventricule droit, d'où il ne peut pas sortir, le poumon étant déjà trop distendu par le sang, qui ne peut pas entrer dans le sinus gauche du cœur. Cet état de constriction & de resserrement des artères, n'est pas toujours général ; les artères qui restent en spasme, vident leur sang dans celles qui sont dans leur état naturel ; elles se remplissent, mais se vident difficilement dans les veines qui sont déjà assez distendues par le surplus du sang qu'elles ont reçu, & qui reste accumulé dans le sinus & le ventricule droit du cœur. Il est indubitable que ce spasme général du système des artères est la cause de toutes les fièvres, & que les fièvres seront plus ou



moins dangereuses, à proportion que ce spasme sera général ou partiel. Les migraines, certaines coliques, la jaunisse, les maux hystériques & hypocondriaques, tiennent au spasme des arteres seulement dans les parties affectées; les autres arteres sont dans leur état naturel; le pouls est alors plus plein, quoique l'artere soit dure au tact & son mouvement irrégulier.

M. Chalmers a observé que même dans le tétanos, le spasme des arteres n'est pas général, excepté dans les accès les plus forts; que lorsque ces accès sont passés, certaines parties du corps restent roides; mais le malade peut mouvoir les autres à sa volonté; signe certain qu'il y a des arteres libres de spasme, & dans lesquelles la circulation continue de se faire.

Si le spasme général ou particulier des arteres, accompagné de frisson, de tremblement des membres, de soif,



de douleurs de tête violentes , n'est pas suivi de fièvres , d'évacuations , & principalement d'une sueur générale de tout le corps , cet état est mortel , non-seulement dans les fièvres intermittentes , mais dans plusieurs autres maladies. Le grand Boerrhaave cite un passage d'Harvée , dans lequel cet Auteur dit avoir trouvé le poumon rempli de sang dans des cadavres de personnes mortes , après avoir éprouvé ces symptômes ( 1 ). M. Chalmers dit avoir vu le ventricule droit du cœur crevé dans des cas semblables ( 2 ).

---

( 1 ) *Aphorismi de cognoscendis & curandis morbis. Lugd. Batav. 1737 , in-12. §. 749.*

( 2 ) *An essay on fevers. London , 1768 , in-8º. , p. 30 , dans les notes.*





## §. I I.

*Du spasme des arteres & des nerfs à la suite de la morsure des animaux venimeux,*

SI on réfléchit sur le grand rôle que jouent les nerfs & les arteres dans la cause des maladies, soit aiguës, soit chroniques, alors on sera persuadé qu'on n'a pas assez fait attention, dans la pratique de la médecine, à toutes les propriétés des parties solides de notre corps, à leur sensibilité, à leur irritabilité & à cet *impetum faciens* qui régit notre corps. On s'appercvra encore plus de cette vérité, si on fait attention que les Auteurs qui ont traité des effets funestes des poisons qui détruisent notre corps en très-peu d'instans, en ont attribué la seule cause à la pourriture de nos humeurs, sans faire aucune mention



mention du dérangement des parties solides.

Examinons les effets de quelques-uns de ces poisons. Ceux de la morsure de la vipere font une vive douleur avec enflure; la partie mordue devient rouge aussi-tôt, & ensuite livide par degrés. Le malade tombe en défaillance, le pouls acquiert une grande vîtesse, quelquefois il est imperceptible, ou intermittent. Il survient des nausées, des vomissemens qui sont quelquefois bilieux, des sueurs froides, des douleurs vives dans la région ombilicale; en moins d'une heure, la couleur de la peau devient jaune, comme si le malade étoit attaqué de la jaunisse; & si l'on n'administre pas des secours très prompts, le malade meurt. On voit clairement par la nature des remedes qui domptent & détruisent ce poison, que le spasme de toutes les parties solides, ou ce que M. Mead



appelle la liqueur des nerfs (1), est la cause de tous ces symptômes funestes qui se terminent par la mort. Les remèdes sont les alkalis volatils, les émétiques, les sudorifiques, tels que la serpentaire de Virginie, les confecti-  
ons salines, aromatiques, par lesquelles on cherche à disposer le corps à tomber en sueur : on fait que ces remèdes sont les plus forts anti-spasmodiques. Les effets de la morsure faite par un animal enragé, sont les suivans ; la plaie devient douloureuse, la douleur se répand principalement dans les parties voisines, tout le système musculéux devient lourd & pesant, les malades sont fatigués & ont de la peine à se mouvoir, le sommeil est interrompu, accompagné de rêves

---

(1) Mechanical account of poisons, by Richard Mead. M. D. the third Edition. *London*, 1745, p. 8 & 30.



affreux de treffaillemens, de convulsions; l'inquiétude, la tristesse s'empare des malades, ils cherchent la solitude: si on les saigne dans le commencement, on n'apperçoit dans le sang aucune altération; les malades éprouvent ensuite des angoisses dans les hypochondres; ils respirent avec difficulté; enfin surviennent le tremblement, l'horreur de l'eau, de la lumière, &c.

On verra la terminaison de cette affreuse maladie dans les Aphorismes de Boerrhaave, §. 1138. Tous les symptômes mentionnés ci-dessus, prouvent que les parties solides du corps, & celles qui sont organes du mouvement & de la sensibilité, sont les seules qui soient affectées, irritées & en spasme; que le sang est dans l'état naturel, tant que la circulation n'est pas ralentie par le spasme des arteres. On fait que parmi les remedes internes les seuls anti-spasmodiques ont le pouvoir de guérir cette maladie; qu'il



faut administrer ces remèdes dès le commencement du second état ; que les évacuations, soit du sang, soit des humeurs, ont été inutiles ; qu'après les remèdes chirurgicaux, tels que l'ustion, l'amputation & la longue suppuration des plaies, le mercure, la racine, & les feuilles de belladone, le musc, l'opium, & peut-être les frictions de teinture de cantharides, enfin tous les remèdes sudorifiques, donnés pendant un mois, sont les seuls qui puissent vaincre cette affreuse maladie.

La morsure de l'aspic fait périr par la léthargie, celle du seps par la gangrene de tout le corps, celle de l'hæmorrhous par une hémorrhagie universelle : tous ces poisons tuent en peu de temps, par le spasme général de toutes les parties solides. La circulation du sang s'arrête plus ou moins selon la violence de la contraction des nerfs & des artères ; & le sang alors altéré & changé par la suspension de



son mouvement, cause une mort plus prompte ou plus tardive, mais toujours certaine.

---

§. I I I.

*Du spasme des arteres & des nerfs produit par les maladies contagieuses.*

ON peut assurer, d'après l'histoire des premiers symptômes de la peste & de plusieurs maladies contagieuses, que le spasme général des nerfs & des arteres est la cause immédiate de ces maladies & de leurs symptômes, ordinairement mortels. Les premiers symptômes que ressentent les pestiférés, sont un léger tremblement & une sensation ingrate de froid par tout le corps, un étourdissement, un léger vertige, des nausées, quelquefois des vomissemens; alors le pouls est foible, tardif, intermittent; peu de temps après, ils éprouvent une ardeur



d'entrailles, des anxiétés, des palpitations de cœur, une lassitude accablante de tout le corps, des ferremens & sentimens de brûlure, une ardeur inexprimable dans le creux de l'estomac. Tels sont les signes du premier accès de la peste; ceux qui désireront s'instruire davantage sur cette maladie, n'ont qu'à consulter l'Ouvrage de Schreiber, (1) & celui d'Isbrand Diemerbroeck (2). Tous ces signes sont les effets du spasme des nerfs, des artères & des membranes de tout le corps, ainsi que du dérangement de l'éther animal, cause de tous nos mouvemens: ainsi, dans cette première attaque, tous les remèdes qui peuvent vaincre ce spasme, & faire tomber le malade dans une sueur aussi

---

(1) *Observationes & cogitata de peste quæ annis 1738 & 1739, in Ukraina grassata est.* Auct. J. Fred. Schreiber. Petropoli. in-4°. p. 10.

(2) *Traëctus de Peste*, lib. j, cap. vij.



abondante que ses forces peuvent le permettre, sont ceux qui sont indiqués. ( J'ai démontré ailleurs que la maladie vénérienne, lors de son apparition (1) en 1493 & 1494, étoit une fièvre épidémique pestilentielle; c'étoit donc une maladie spasmodique pendant les premières vingt-quatre heures). Les moyens que la nature emploie pour guérir la peste, sont les suivans. Elle excite la fièvre: le pouls devient plus fréquent, plus plein; la circulation, qui étoit arrêtée par le spasme des artères, commence à se rétablir; le sang arrêté dans les artères des parties où il n'y a pas de muscles, comme sont celles des cavités de la tête, de la poitrine & du bas-ventre, se porte bientôt vers les surfaces dans les artères des muscles

---

(1) *Voyez* Examen historique sur l'apparition de la maladie vénérienne en Europe, & sur la nature de cette épidémie.



& de la peau. Dans le second degré de la maladie, la nature tâche de vaincre le spasme général, & d'expulser, par les sueurs, le vice que le sang a contracté pendant qu'il a été arrêté dans les arteres; elle se débarrasse par les bubons, les charbons, les parotides, ou des sueurs abondantes. Si l'action de la nature a été critique, si le spasme général a été totalement détruit, si le vice du sang a été chassé ou par la peau, ou par les émonctoires, le malade guérit au troisieme ou au cinquieme jour; si, au contraire, l'effort de la nature a été si foible, que le spasme n'ait pas été vaincu totalement, ni le vice du sang évacué par les sueurs, le malade périt.

Tous les Auteurs qui, jusqu'aujourd'hui, ont traité de la petite-vérole, ne reconnoissent d'autres causes à cette maladie que la contagion du poison varioleux, & d'autres effets sur le corps



humain que l'inflammation ou la pourriture des humeurs. Les premiers symptômes de cette maladie, se présentent de la manière suivante. On sent subitement, par tout le corps, & principalement au dos, une sensation froide, avec tremblement universel, sur-tout dans le dos; on éprouve ensuite une fièvre assez forte, suivie d'une grande chaleur; les yeux sont brillans & éclatans, très-rarement larmoyans, comme dans la rougeole; on ressent de vives douleurs à la tête & dans les membres, qui empêchent le mouvement, si elles se fixent sur le dos; le pouls est petit & concentré; cette maladie est alors de mauvais augure; il survient des angoisses, des douleurs dans le creux de l'estomac & les parties voisines, des vomissemens, des nausées, une agitation continuelle, quelquefois une stupeur plus ou moins forte. Les enfans éprouvent, dans ce premier



degré , des convulsions. Si l'on tire du sang , on n'y apperçoit pas le moindre vice ; il est comme dans l'état naturel.

Si on compare ces symptômes avec ceux de la vipere , du chien enragé , & de la peste , on remarquera que le virus varioleux agit dans sa premiere attaque de la même maniere que le virus des autres maladies , & que le spasme des nerfs , des arteres & des membranes , est la cause de tous les symptômes qu'on éprouve dans tous les périodes de cette maladie jusqu'à sa terminaison en bien ou en mal. La maladie épidémique pestilentielle , qui a paru en Italie , en 1493 , connue l'année suivante , sous le nom de *Morbus gallicus* , se terminoit , au commencement de son apparition , par une espece de lepre en forme de croûtes ; ce qui a donné lieu aux premiers Auteurs qui ont écrit sur cette maladie , de la caractériser du nom



d'elephantiasis. Suivant le rapport de Sébastien Aquilanus, plusieurs de ceux qui en furent attaqués dès le commencement, mouroient subitement, comme s'ils avoient été atteints de la véritable peste.

On va voir que les signes de cette maladie étoient en tout semblables, dans le commencement de l'épidémie, à ceux de la peste, des morsures d'animaux venimeux, de la petite-vérole.

Suivant Pierre Pintor, cette épidémie, dans son commencement, pendant les mois de Mars & d'Août, étoit aiguë, accompagnée d'une fièvre violente & de symptômes terribles; mais cet Auteur n'en donne pas le détail, comme il fait de ceux par lesquels cette fièvre pestilentielle se terminoit, tels que les charbons, les croûtes fanieuses sur toute la peau.

On peut bien se persuader qu'elle commençoit par le frisson, le trem-



blement, la douleur de tête, l'étourdissement, les nausées, le vomissement & l'assoupissement léthargique; symptômes causés par le spasme général des nerfs, & par celui des artères, dans lesquelles le sang s'arrêtoit. Cette maladie continua de ravager l'Europe pendant quelques années avec autant de force que les différentes pestes. Quelques années après, elle suivit la marche & prit le caractère des maladies chroniques. C'est à cette époque qu'elle a été décrite par Fracastor; & voici ses symptômes, d'après cet Auteur (1): une tristesse, une mélancholie, s'empareroient de l'esprit des malades, leur visage étoit pâle; ils éprouvoient une lassitude & un abattement dans tout le corps; plusieurs étoient tourmentés de vertiges; quelques jours après,

---

(1) *Fracastorii de contagiosis morbis*, l. ij; c. xij.



il survenoit de petits ulceres dans les parties de la génération , & ces petits ulceres se multiplioient à mesure que les premiers disparoissoient ; ils se terminoient par des croûtes sur tout le corps , & principalement sur la tête. Ces ulceres étoient très-différens les uns des autres ; chez quelques-uns ils étoient petits , rouges , durs ; chez certains ils étoient plus grands & jaunâtres ; il en étoit de même des croûtes ; peu après leur apparition , elles laissoient échapper une espece de mucilage fétide , & si corrosif , qu'il rongeoit les chairs , les membranes & les os même ; car les os du palais , du nez , les yeux & les parties de la génération , tomboient en pourriture , & étoient souvent entièrement détruits. Pendant tout ce temps , les malades étoient languissans , sans force , tristes , enclins à une colere continue ; ils avoient une envie insurmontable d'être couchés , & ne pou-



voient dormir ; leur visage & leurs jambes étoient bouffis.

Si on fait attention à tous les signes des morfures des animaux venimeux , à ceux de la peste , de la petite-vérole & de la maladie vénérienne dans l'état inflammatoire , & dans l'état où elle est devenue chronique , on verra que ces poisons n'attaquent pas les humeurs du corps immédiatement , mais , en premier lieu , la cause du mouvement , *l'εννομη* d'Hippocrate , l'origine des nerfs , le principe sensitif , & par conséquent les parties solides , telles que les nerfs , les arteres & les membranes ; que ces parties se contractent dans toutes leurs dimensions ; que la circulation du sang est alors troublée , arrêtée ; que les arteres & les veines des cavités retiennent une plus grande quantité de sang que celles qui sont à la superficie du corps , & qui sont recouvertes par les muscles ; ce qui , ( dans la pre-



miere attaque de ces poisons), est démontré évidemment par le pouls; car il est foible, petit, intermittent, inégal, accompagné d'anxiétés dans le creux de l'estomac, & de difficulté de respirer.

---

§. I V.

*Des moyens propres à guérir les maladies spasmodiques dans leur invasion.*

**L**ES indications que l'on a à remplir pour guérir les morsures des animaux venimeux, & la contagion des maladies pestilentiellles dans le temps de leur invasion, sont de vaincre le spasme général de tout le corps, & de le faire tomber dans des sueurs abondantes & aussi longues que les forces le permettront; mais ces moyens doivent être employés sur le champ; car si on vouloit les employer vingt-quatre ou trente-six heures après, on



nuiroit au malade , loin de lui être utile.

J'ai traité plusieurs femmes immédiatement après leurs couches , dont la santé n'avoit été altérée , ni par des maladies héréditaires , ni par des maladies chroniques ; j'en ai traité d'autres , que je savois être attaquées de maladies chroniques simples , ou de maladie vénérienne. Voici ce que j'ai observé dans les femmes Russes , immédiatement après leurs couches ; ce qui m'a fait adopter la méthode décrite ci-après dans le traitement de ces maladies.

Aussi-tôt qu'une femme Russe, ( principalement celles du Peuple , tant des Villes que des Villages ) , est accouchée , elle s'habille , prend son enfant entre ses bras ; & , avec l'aide d'une autre femme , elle se rend dans le bain de vapeur ; elle y reste nue avec son enfant , exposée à la vapeur ardente de l'eau , pendant une heure ,



& quelquefois plus. La chaleur y est ordinairement de cent cinq à cent douze degrés du thermometre de Fahrenheit ; elle y sue continuellement ; on la frotte par tout le corps avec des branches de tilleul trempées dans l'eau très-chaude , & frottées avec du savon ; elle se lave ensuite dans l'eau froide , s'habille , prend son enfant dans ses bras , & retourne , étant soutenue , dans sa maison , marchant souvent sur la neige & sur la glace , & souvent dans des temps où le froid est si excessif , que le mercure & l'esprit-de-vin entrent dans la boule du thermometre ; arrivée , elle se couche chaudement , & prend , pour toute boisson & nourriture , pendant trois jours , une espece de biere , de liqueur fermentée , connue sous le nom de quatz , tantôt avec de l'eau-de-vie , quelquefois avec du miel ; cette boisson , prise toujours chaude , & souvent , excite , pendant tout ce temps ,



une sueur continuelle ; si elle se sent foible , elle mange quelque soupe : elle nourrit elle-même son enfant ; & avec ce régime , elle se leve le quatrieme ou le cinquieme jour au plus tard , ayant assez de force pour faire son ménage , sortir de chez elle & aller aux champs.

En général toutes les maisons des Nobles ont leur bain de vapeur , & les Dames en font usage pour l'ordinaire , quoique moins fréquemment , depuis vingt ans ; mais elles s'en servent après leurs couches ; elles y suent & s'y font frotter , comme il est d'usage dans toute la nation. Je n'ai jamais vu les Dames Russes allaiter leurs enfans ; elles en sont punies , pour l'ordinaire , par des inflammations & d'autres incommodités au sein , dans le temps des lochies , si le Médecin ne prend pas les précautions que je détaillerai plus bas.

Ce seroit perdre le temps que d'exa-



miner qui a conseillé le premier aux femmes Russes d'aller au bain de vapeur, & d'y suer abondamment, immédiatement après leurs couches, surtout si on considère la force & l'énergie de la nature, qui, par elle-même, & sans être conduite par aucun autre agent, dirige & fait tout ce qui convient à sa conservation (1). Examinons présentement ce qui résulte de ces faits incontestables; voyons de quelle manière on pourroit prévenir tant de maladies, qui font perdre la vie à des milliers de femmes après des couches même heureuses, ou qui les font languir le reste de leur vie, affectées de plusieurs maladies chroniques.

---

(1) *Natura ipsa sibi per se, non ex consilio; motiones ad actiones obeundas invenit..... A nullo quidem edocta natura, citràque disciplinam, ea quæ conveniunt efficit.* Hippocr. VI, de Morb. vulgar. Sect. V, édit. Foës.



Tous les Médecins conviennent que, pendant la grossesse, toutes les parties solides sont plus sensibles; qu'elles s'irritent très-facilement, & que les humeurs ne circulent pas aussi facilement que dans l'état de santé. Pendant la grossesse, le volume de la matrice augmente chaque jour; le système des artères & des veines est comprimé; le sang y circule plus lentement; il y contracte le premier degré de putréfaction: pendant la grossesse, les passions sont plus violentes, l'esprit est inquiet & jamais satisfait. Je ne parle pas de diverses incommodités qui surviennent alors; c'est assez de considérer les changemens survenus aux parties solides & à la masse du sang; mais ces changemens augmentent pendant les couches, dans celles même qui sont les plus heureuses; les douleurs, l'appréhension, l'inquiétude, l'impression d'un air froid sur des parties toujours couvertes, augmentent



le spasme des nerfs & des arteres, & dérangent la circulation du sang, arrêtée dans certains vaisseaux par la compression & le spasme, tandis que d'autres sont vuides par la pression, la contusion des parties consacrées au passage du foetus, & par les hémorrhagies. Il suit de cet exposé que les indications qu'il y a à remplir, sont de vaincre le spasme général des nerfs & des arteres, d'évacuer & de corriger la pourriture des humeurs, engendrée pendant la grossesse & l'accouchement : or, il n'y a pas de remede plus propre à diminuer les spasmes, à évacuer par la sueur les humeurs corrompues, & à les corriger, que la vapeur de l'eau chaude, & presque bouillante, appliquée sur toute la superficie du corps, dans un lieu qui n'a aucune communication avec l'air libre. Mes observations sur les femmes Russes confirment tout ce que je viens de dire. D'après les réflexions que je fis



alors , je me suis servi de la méthode suivante , après être sorti de Russie.

Aussi - tôt que l'accouchement est fini , que l'accouchée est tranquille , que sa perte n'est plus considérable , qu'elle a assez de force & de fermeté pour se soumettre au traitement qui lui convient , je lui fais donner un lavement d'eau miellée , si elle n'a pas eu le ventre libre depuis vingt quatre heures ; je lui fais donner ensuite quelque nourriture , puis je la fais disposer à suer légèrement pendant quatre à cinq jours par les moyens suivants.

Je fais mettre dans l'eau bouillante quatre ou cinq briques , jusqu'à ce qu'elles soient aussi chaudes que l'eau bouillante elle-même ( 1 ) ; alors on

---

(1) On peut , pour avoir plutôt fait , mettre les briques dans le feu , en même-temps qu'on fait chauffer l'eau , & lorsqu'elles sont presque rouges , on les met dans l'eau bouillante.



les enveloppe dans une serviette mouillée , & on les met dans le lit de l'accouchée , à quelques distances de ses pieds & de ses jambes , le lit accommodé de façon que la vapeur qui s'élèvera des serviettes mouillées soit retenue par les couvertures. L'accouchée doit être en chemise , plutôt couchée sur le côté que sur le dos , la tête doit être couverte ; le cou , les bras & les mains doivent être cachés par les couvertures , qui ne doivent être ni trop pesantes ni trop légères ; la sueur doit être modérée , & on doit la régler en augmentant ou diminuant le nombre des briques , & en humectant les serviettes de temps en temps. Si l'accouchée doit allaiter son enfant , elle lui présentera le sein une ou deux heures après ses couches. On ne doit pas chercher une autre nourrice à l'enfant , s'il ne commence pas à tetter , quoiqu'on l'ait présenté au tetton quatre ou cinq fois ; car il peut sans



danger être fans rien prendre pendant vingt-quatre & trente heures.

La nourriture de l'accouchée doit être très-légere tant qu'elle sera en sueur : des bouillons légers, des soupes, des confitures, des laits de poule faits avec du sucre bouilli dans l'eau, y ajoutant, vers la fin, un ou deux jaunes d'œufs délayés, un peu de croûte ou de mie de pain grillé, & quelques cuillerées à bouche de quelque vin de liqueur. La boisson sera composée d'eau, sur laquelle on mettra la troisieme partie de vin vieux qui ne soit pas violent. Il y a des constitutions qui ne peuvent souffrir cette évacuation continuée de la sueur, fans manger ; s'il n'y a pas de fièvre, on peut leur accorder un peu de viande blanche, ou de mouton bouilli & grillé. Les accouchées tombent aussi-tôt après leurs couches dans un sommeil doux & rafraîchissant. Il en est de même de l'enfant ; il dort par intervalles



valles pendant les premières vingt-quatre ou trente heures : il a besoin de ce repos pour qu'il se fasse en lui une nouvelle circulation ; pendant ce temps il n'éprouve pas la faim ; cependant, lorsque la mère s'éveillera de son premier sommeil, il faut l'appliquer à la mamelle, & répéter ainsi autant de fois qu'il s'éveillera, jusqu'à ce qu'il commence à sucer & à avaler.

On fait que la fièvre ne se montre après les couches qu'au bout de vingt-quatre heures, & souvent le troisième jour. Le vulgaire appelle cette fièvre *fièvre de lait*, quand le sein devient gonflé, douloureux, &c. Lorsque l'accouchée commence à suer & à allaiter son enfant immédiatement après ses couches, cette fièvre ne paroît jamais, quoiqu'elle fournisse abondamment du lait à son enfant, & le lait ne manque pas, malgré la sueur continuée jusqu'au



quatrieme & cinquieme jours. Toutes les femmes traitées ainsi, n'éprouvent jamais de douleur dans le sein ni dans les mamelons, signe certain que la cause de cette fièvre n'est pas le lait. Il faut avoir grand soin que l'accouchée ait le ventre libre pendant le temps que dure la fièvre. Si on la change de linge, il faut que ce linge ait été porté par une autre personne saine, ou qu'il ait servi dans le lit de cette personne; le linge blanc de lessive chauffé, ou frotté entre les mains, n'est pas propre à servir à l'accouchée.

On peut entretenir le ventre libre à l'aide d'un ou deux lavemens en vingt-quatre heures. Si cela ne suffit pas, on pourra prendre une ou deux fois par jour, une once de l'électuaire suivant comme laxatif & jamais dans l'intention de purger.



R $\bar{L}$ Pulp. tamarind.	}	aa ℥ij
Cassia recens extract.		
Mannæ Calabrinæ		
Pulpæ prunor. dulc.		

Pulv. cardamomi minor. excortic. ℥℥

Syrupi rosar. solutiv. s. q.

M. f. Electar. s. a. capiat pro re nata ut dictum.

Mais si l'accouchée ne se détermine pas à allaiter son enfant, comme il arrive très-souvent, au désavantage de tous deux, je fais appliquer sur les deux mamelles, immédiatement après l'accouchement, l'emplâtre stomachique composé de la pharmacopée d'Edimbourg, que je préfère à celui des autres pharmacopées (1).

---

(1) R $\bar{L}$  Cerae flavæ ℥viiij, Tacamahacæ triæ ℥iv, olei palmæ ℥vj. Liquefactis simul, adjice remotis ab igne, caryophyllorum aromaticor. pulv. ℥ij, olei expressi macis ℥℥, olei stillat. menthæ ℥ij. Agitatione perficiatur mixtura ut fiat emplastrum renovandum ad vj vel septimum usque diem à partu.



Cependant à son défaut on peut se servir de ceux qui sont décrits dans les pharmacopées de Paris & de Londres.

Je me suis servi, depuis plus de trente ans, de cette méthode avec le plus grand succès, pour les femmes nouvellement accouchées & les enfans nouveaux nés. Mais il faut faire usage de ces secours six heures ou douze heures après l'accouchement, ou au moins avant que la fièvre se soit manifestée. Si on relâche, & si on prévient le spasme par la sueur universelle, par l'évacuation du lait des mamelles, en faisant tetter l'enfant, ou en appliquant les emplâtres relâchans & diaphorétiques, avant que la nature ait commencé à vaincre le spasme par la fièvre, les douleurs, les convulsions; on empêchera la fièvre, les gonflemens, les tumeurs douloureuses des mamelles, la suppression des vuidanges, les coliques, & plusieurs autres



accidens connus de nos jours sous le nom de lait répandu , ainsi que l'inflammation & la pourriture des humeurs. Comme mon dessein n'est pas de traiter *ex professo* les autres symptômes de l'accouchement , je vais continuer de décrire la méthode de guérir les maladies spasmodiques chroniques.

Je logeois à la campagne dans une maison habitée par une vieille femme & sa fille. La fille avoit travaillé dans le jardin après le coucher du soleil & assez tard ; c'étoit pendant l'été , & le temps étoit extrêmement chaud ; comme elle étoit habillée très-légerement , elle éprouva du froid , elle se coucha sans souper. A minuit , la mere m'appella pour secourir sa fille qui se mouroit. Je la trouvai tourmentée d'une violente colique , le battement du poulx étoit presque insensible , la respiration interceptée ; les cris , l'agitation étoient violens ;



je me trouvois destitué de tout remede, & sans autre feu que celui de la lumiere, qui me fit appercevoir, dans un des coins de la chambre, une cruche qui étoit remplie d'eau; je me déterminai, dans cette occasion embarrassante, à lui faire avaler de l'eau froide verre à verre, jusqu'à ce que la violence de la douleur fût diminuée, espérant que le froid de l'eau serviroit de narcotique. Elle buvoit un verre d'eau de trois minutes en trois minutes; au sixieme, elle commença à vomir, & rendit l'eau presqu'aussi claire qu'elle l'avoit avalée. Le vomissement fini, je continuai à la faire boire, car la douleur étoit presqu'aussi vive; le vomissement revint; je réitérai plusieurs fois; la violence de la colique commença à diminuer; mais je fus forcé d'interrompre la boisson d'eau froide, la malade ayant été saisie d'un frisson si violent, que je n'en ai jamais vu



de pareil dans la fièvre quarte. Je la fis couvrir de plusieurs courte-pointes & de quantité de hardes ; mais comme elle se plaignoit toujours d'un grand froid , je fus obligé de lui faire mettre plusieurs couvertures & un matelas. Sa colique commençoit à être supportable ; je n'avois rien de chaud à lui donner à boire ; une heure après, elle commença à suer, & le pouls devint moins embarrassé ; la sueur continua jusqu'à dix heures du matin ; elle s'endormit ; & à midi , je la trouvais encore en transpiration, sans fièvre & sans la moindre incommodité.

Cette observation m'indiqua la méthode par laquelle on peut prévenir plusieurs maladies mortelles , principalement celles qui commencent par le spasme des parties solides du corps ; savoir , en détruisant le spasme, & en mettant ensuite le corps dans un état de sueur long & continuel.

On voit que la jeune fille avoit été



faisie par le froid & le serein du soir après un exercice violent qui l'avoit mise en sueur, & qui avoit relâché les parties solides; qu'elle fut attaquée d'un spasme général, & que le sang des arteres des intestins & du bas-ventre ne circuloit pas, à cause du spasme de la violente colique; & comme le sang n'entroit pas dans le ventricule droit, & qu'il n'entroit qu'avec difficulté dans le ventricule gauche, il restoit dans le poumon; de-là les anxiétés, la respiration difficile, le pouls presque insensible & intermittent.

Lorsque la nécessité m'a obligé à donner à boire de l'eau froide verre à verre, & en quantité, car la malade en but au moins six pintes, mon intention étoit de modérer la douleur vive de la colique par le froid de l'eau, que j'employois comme narcotique; mais l'événement m'apprit que par ce moyen j'avois vaincu



le spasme des arteres & des membranes, &, par conséquent, de toutes les parties solides; le vomissement survint après avoir bu six ou sept verres d'eau; les effets du vomissement commencerent à vaincre le spasme des parties contenues dans le bas-ventre; j'ai persisté à faire boire la malade, & à la faire vomir, parce que j'observois quelque diminution dans la violence de la douleur, & que la respiration & le pouls étoient moins embarrassés; j'ai continué jusqu'à ce que je m'appercusse du froid, de l'horreur, du tremblement & du frisson dans tous les membres; signe évident de la diminution du spasme général, d'une plus grande liberté dans la circulation du sang; effets qui furent suivis de la sueur qui dura pendant onze heures, & qui ne cessa que lorsque la malade fut parfaitement rétablie.

Je savois, avant de faire cette ob-



ervation, qu'aucune fièvre continue ou rémittente ne se termine jamais totalement, ni par une hémorrhagie abondante, soit du nez ou des vaisseaux hémorrhoïdaux, ni par des vomissemens naturels, ni par une grande abondance de crachats quoique cuits, qui paroissent au cinquième, au neuvième & au onzième jour, tant qu'il ne survient pas une sueur générale, accompagnée des signes qui correspondent à cette évacuation totale de la peau, & que l'on apperçoit, dans les urines, la langue, les yeux & le pouls; mais je n'avois pas appliqué cette connoissance aux maladies causées par le spasme particulier ou général des parties solides.

J'appris, par cette observation, qu'il ne suffit pas de vaincre le spasme par les anti-spasmodiques, jusqu'à ce que le malade commence à trembler, mais qu'il faut immédiatement après exciter une sueur abondante & con-



tinuelle , ainsi que pratiquent les femmes Russes après leurs couches.

---

§. V.

*Des Remedes anti-spasmodiques.*

---

LE grand Boerrhaave nous a appris que l'eau , le feu , le vif-argent & l'opium , sont les remedes les plus universellement connus jusqu'à présent ( 1 ).

De tout temps la vapeur de l'eau chaude a été connue pour un remede émollient & relâchant , & pour procurer une sueur générale , non-seulement par le moyen des bains , mais aussi par celui des bains de vapeur ; méthode très-usitée en Russie , & pratiquée aujourd'hui en Angleterre ( 2 ) ,

---

( 1 ) *Institutiones* , §. 1182.

( 2 ) Observation on vapor Bathing &



dans les fievres & dans plusieurs autres maladies , tant aiguës que chroniques.

Depuis le commencement du siecle , on a fait usage de l'eau à la glace pour le traitement des fievres continues, dans l'Isle de Malte & dans quelques Villes de

---

effects , by John Symons Surgeon. *Bristol* ; & sold by Millar in the Strand , *London*, 1766 , *in-8°*. On voit , par les observations décrites dans cet Ouvrage , combien est grande l'utilité des bains de vapeur , dans toutes sortes de fievres , & plusieurs maladies chroniques ; dans les coliques , les rhumatismes , l'anchylose , dans les maladies vénériennes , principalement les chroniques , lorsque les glandes & les parties solides sont attaquées. *Voyez aussi* A Letter to Richard Huck , on the construction & method of using vapor Baths , by Thom Denman M. D. *London*. 1768 , & Alex. Sutherland Attempts to revive Antient Medical Doctrines. Tom. II , part. I. *London*. two vol. *in-8°*. & Philippi Colanerii novissima Methodus curandi morbos acutos inediâ & aquâ. *Dissertatio. Neapoli*, 1747. *in-8°*.



la Sicile & du Royaume de Naples. Jusqu'à présent je n'ai pu savoir la méthode que suivoient ceux qui guérissent ces fièvres, s'ils commençoient à faire boire l'eau froide ou à la glace immédiatement après le commencement de la fièvre, ou à son accroissement, s'ils la donnoient jusqu'à ce que le fébricitant commençât à trembler, & s'ils le dispoient à suer. On lit, dans les Voyages du Chevalier Chardin en Perse (1), la manière dont on guérit les fièvres ardentes endémiques à Bander-Abassi : on verse de l'eau froide sur le corps nud du malade fébricitant, après lui avoir fait auparavant avaler des purgatifs ; mais on ne dit pas si on administre ce moyen jusqu'à ce que le malade tremble, & si ensuite on le dispose à suer.

---

(1) T. III, IV, p. 181. *Amsterdam*, 1711, dans le premier Voyage d'Ispahan à Bander-Abassi.



Je viens de lire dans le Journal Encyclopédique , un Mémoire sur l'usage de l'eau froide dans les maladies contagieuses des bêtes à cornes (1); la maniere de l'administrer ref-

---

(1) M. Rosing, en Ost-Frise, propose, contre la mortalité des bêtes à cornes, le remede suivant, éprouvé avec succès plusieurs fois sous ses yeux :  
» Lorsque le bétail est encore sain, faites-le na-  
» ger dans l'eau courante , fût-ce au milieu de  
» l'hiver, ou arrosez-le de temps en temps d'eau  
» froide , & votre bétail sera préservé de la ma-  
» ladie contagieuse. S'il est déjà attaqué, arro-  
» sez-le de même d'eau froide , jusqu'à ce qu'il  
» tremble ; & une heure ou deux après , il com-  
» mencera à ruminer , à se rétablir insensi-  
» blement , & à avoir envie de manger : don-  
» nez - lui alors de la paille , des feuilles de  
» choux , &c. mais pas de foin , & faites-lui  
» boire de l'eau froide ».

Je me rappelle d'avoir lu un manuscrit en Espagne, qui contenoit une méthode de guérir les hydropisies , en obligeant le malade à boire de l'eau froide verre à verre jusqu'à le faire vomir , & à continuer chaque jour ce remede



semble en partie à celle que j'ai employée dans la colique mentionnée ci-dessus. Peut-être que l'usage de l'eau froide administrée soit en boisson , soit en asperision sur le corps , pourra devenir plus fréquente , lorsqu'on en aura observé les bons effets.

On fait combien on fait usage des bains froids en Angleterre , sur-tout dans les maladies occasionnées par la foiblesse des nerfs , & le relâchement des parties solides ; je n'ai point observé dans les écrits que j'ai lus sur cette matiere , que ceux qui les ordonnent fissent trembler leurs malades , & les fissent suer après être sortis du bain froid , ce qui me fait croire que l'effet de ces bains est de peu de durée. D'après ces observa-

---

jusqu'à parfaite guérison. Je n'en ai vu aucune expérience, n'étant pas alors Médecin. M. Musgrave, *upon the nerves* , assure que le spasme est la cause des hydropisies,



tions , je ferois d'avis qu'on fît avaler de l'eau froide verre à verre , à tous ceux qui viennent d'être mordus , ou par une vipere , ou par quelque animal enragé ; je continuerois ce remede jusqu'à ce qu'ils vomissent plusieurs fois , & qu'ils commençassent à trembler ; alors je les mettrois en état de fuer soit à l'aide des couvertures , soit par le moyen des briques chaudes , pendant huit à dix heures , & je répéteroïs cette méthode quatre ou cinq fois. J'administrerois aussi ce remede aux pestiférés , & à ceux qui sont attaqués de quelque épidémie contagieuse , aussi-tôt qu'ils se sentent étourdis , ou qu'ils éprouvent quelque sentiment de foiblesse , de gêne dans le creux de l'estomac , d'étourdissement ou de douleur à la tête.





§. V I.

*Du feu comme remede , & des remedes  
appelés ignées.*

ON connoît les avantages que les hommes retirent de l'élément du feu , & quoique les habitans des Îles Mariannes ne connussent pas l'usage du feu , la température de leur climat suppléoit à toutes les commodités que cet élément pouvoit leur fournir. Je ne traiterai pas des effets physiques du feu, de son utilité dans les maladies chirurgicales , mais seulement du feu élémentaire répandu par tout l'univers , dans tous les corps , & sur-tout dans ces médicamens appelés héroïques , qui sont adoptés par la médecine , pour la guérison des maladies les plus rebelles (1).

---

( 1 ) Voyez Boerrhaave , *Elementa Chimiæ* , *Lipsiæ* , 1732 , Tom. II , in-8°. pag. 242 , de *Igné elementari*.



Arétée, de Cappadoce, a connu ce feu élémentaire dans l'ellébore blanc (1); l'élatérium, la coloquinte, la scille, le jalap, sont doués de ce feu élémentaire. Les Anciens depuis

---

(1) *Per veratrum purgationes fiunt. Album quidem superiorem ventrem, atrum verò inferiorem purgat. Quin & album veratrum non vomitum tantum molitur, sed etiam omnium simul purgantium medicamentorum efficacissimum est, non multitudine & varietate excrementorum (id enim & affectus ille qui cholera dicitur, præstare solet), non distentionibus & violentiâ in vomendo (ad hoc enim & nausea & mare validiora sunt), sed potentiâ & qualitate non vitiosa. Quippè quæ laborantibus sanitatem reddit per exiguam purgationem & modicam intentionem. Vetustorum præterea morborum omnium firmis radicibus in hærentium, si cuncta alia medicamina viribus inferiora sint, id unicum remedium est. Siquidem igni facultate persimile est album veratrum: & quod ignis exurens facit, eò plus veratrum interius discurrens operatur: videlicet facilem spirationem ex difficili, ex pallido colore floridum, & ex macie corpulentiam.*



Hippocrate jusqu'aux Arabes, ont fait usage de ces remèdes , c'est-à-dire , des ellébores , de l'élatérium. On peut voir à ce sujet les deux savantes dissertations de M. Schulze.

Le mercure crud , le régule d'antimoine , & ses préparations, sont doués de ce feu élémentaire plus fortement que les ellébores , la coloquinte , &c. M. Schulze , après avoir fait usage de l'ellébore & de l'élatérium , a donné la préférence au mercure , à l'antimoine , & à leurs préparations (1).

---

( 1 ) *Seridò tunc omninò , cùm hæc scriberem , versabar in illâ opinione , multùm ad medicinæ decus illum esse allaturum qui posset utriusque veratri usum revocare , illumque certum omninò ac periculi expertem præmonstrare. Enimverò fateor nunc me , post aliqua experimenta infidæ eorum indolis , parum elleboris tribuere , & ab usu earum cum ipsummet abstinere , tum alios dehortari. Planè enim existimo , nobis in medicamentis ex stibio & hydrargiro paratis , si quis rectè uti illis Possit , suppetere , quicquid veteres ab elleboro utro-*



Les cantharides & l'euphorbe peuvent entrer dans la classe des remèdes de la nature du feu ; on pourroit y placer aussi le camphre , la racine de gingembre & plusieurs autres produits du regne végétal. Mais pour le présent mon intention est de parler seulement des remèdes anti-spasmodiques , qui doivent être employés

---

*que expectaverunt : minorique tam dantis quam accipientis periculo hæc adhiberi. Nam si duro nodo cuneus solvendo par requiritur, movendi & expurgandi vires in his non sunt minores, quam in veratro: carent autem illis, quæ meritò formidamus, strangulandi viribus, atque cæteris plerisque incommodis, quæ à veteribus in elleboris notata fuerunt. Jo. Henrici Schulze, D. Medicinæ eloquentiæ & antiquitatum in regiâ Fridericianâ Acad. Professoris.... Dissertationum Academicarum Fasciculus primus. Dissertatio secunda, p. 90. Halæ Magdeburgicæ, 1743, in-4°.*

*Voyez aussi* Reflections upon catholicons or universal Medicines, by Thom Knight, M. D. London. 1749, in-8.



pour la guérison des maladies qu'on a observées & traitées.

Il seroit inutile de chercher à expliquer la cause de la vertu du mercure, de l'antimoine, de l'ellébore, de l'élatérium, de la coloquinte, du jalap, de la scille, ainsi que celle du quinquina, du camphre, de la racine de gingembre, de l'euphorbe, de l'opium & des cantharides. Il nous suffit de connoître par des observations les effets qu'ils produisent sur le corps humain sain & malade. Mes observations particulieres, & mes lectures, m'ont appris que plusieurs de ces remedes diminuent les spasmes, les convulsions : je pourrois citer une infinité d'observations pour prouver ce que je viens d'avancer ; j'en citerai quelques-unes pour ne pas paroître singulier : je commencerai par celles que j'ai lues, elles serviront à confirmer celles qui me sont particulieres, & que je décrirai plus bas.



Dans les Effais d'Edimbourg, ( tom. III, pag. 551 & 557 ), M. Donald-Monro rapporte plusieurs observations de l'efficacité des frictions mercurielles dans le tétanos, l'opisthotonos & les autres especes de convulsions qui arrivent aux mâchoires, & qui sont quelquefois la suite des opérations de chirurgie, & qui n'avoient cédé ni à l'opium quoiqu'administré en grande dose, ni aux autres remèdes qu'on avoit employés pour vaincre ces maladies convulsives. Sa méthode consiste à mettre le malade atteint du tétanos, dans une chambre chaude, & dans un lit qui soit garni de couvertures de laine ou de coton; on le frotte trois & quatre fois par jour avec un onguent fait à parties égales de mercure crud & de sain-doux; on voit les convulsions diminuer à mesure que la salivation paroît. Cette méthode réussit mieux si on emploie les frictions dès le commencement;



dans le cas où la maladie est déjà avancée, il faut augmenter le nombre des frictions, autant que les circonstances le permettent. Quoique l'opium ne soit pas le remède principal pour guérir cette maladie, on en fait cependant usage pendant le temps des frictions, afin de procurer le sommeil, & du repos au malade; on l'emploie même en assez fortes doses. Tous les malades auxquels on a administré ces secours au commencement de la maladie, ont eu le bonheur d'être guéris.

Plusieurs Médecins illustres assurent que le mercure crud, & ses préparations salines, fondent les humeurs, & les réduisent en sérosités; que de-là provient la salivation abondante qu'on observe dans la plupart de ceux auxquels on administre ce remède. Cependant si on saigne un malade dans le moment de la salivation, & même quelques jours après qu'elle s'est établie, le



sang est enflammé , épais , & couvert d'une croûte inflammatoire : état contraire à celui que lui donnent ces Médecins. Je ne veux pas contredire l'opinion de ceux qui assurent que la salivation est l'effet du mercure , mais les expériences suivantes m'obligent d'en douter.

Pendant l'hiver de 1735 , j'ai traité quarante soldats Russes par la méthode de la salivation ; ils étoient dans deux grandes salles dont chacune avoit son four bâti à la maniere de Russie ; on échauffoit ce four une fois en vingt-quatre heures , la chaleur des salles se conservoit au degré de 75 à 90 du thermometre de Fahrenheit. Je me servis , pour traiter ces malades , qui étoient attaqués des symptômes les plus affreux de la maladie vénérienne , de la méthode du grand Boerhaave ; c'est-à-dire , de petites doses de mercure doux sublimé trois fois , jusqu'à ce que la salivation parût. J'avois  
ordonné



donné de mettre plus près du four, les lits des malades atteints des symptômes les plus malins. Parmi ceux-ci étoit un soldat robuste âgé d'environ quarante ans, qui avoit des ulcères dans la gorge, un bubon squirrheux, des chancres sur le gland & autour de l'anus, un grand nombre de crêtes & de condylômes sur le périnée, dont plusieurs de la longueur du doigt; il avoit déjà pris deux gros de mercure doux à la dose de dix grains, deux fois par jour, & quelquefois trois fois: il n'avoit aucun signe de salivation, & nulle inflammation dans la bouche. Je lui donnai sept grains de turbith minéral, (selon la méthode de Sydenham), qui lui firent vomir une prodigieuse quantité d'eau que je ne pus mesurer, parce qu'elle se répandit par toute la salle. Je remarquai que les symptômes avoient beaucoup diminué; ce malade ne suoit point, son pouls n'étoit pas fébrile; on le nour-



rissoit avec des bouillons d'avoine , du riz & de l'orge , ainsi que tous les autres malades qui salivoient presque tous abondamment , à l'exception de ceux qui étoient le plus près du four , qui salivoient beaucoup moins. Je me déterminai à recommencer le traitement ; je lui fis prendre deux gros & demi de mercure doux , de la même manière que la première fois : il n'éprouva pas le moindre signe de salivation , & n'eut ni sueur , ni fièvre. Je lui administrai la même dose de turbith ; il s'ensuivit un vomissement d'eau presque pure , dont il y avoit une grande quantité dans une terrine , mais la plus grande partie étoit répandue par terre. Je ne prescrivis aucun remède externe selon la méthode de Boerhaave , à l'exception de la propreté. Toutes les crêtes , tous les condylômes , les chancres , se terminèrent par une louable suppuration. Je répétai , pour la troisième fois , les



mêmes remèdes ; j'en obtins les mêmes effets : le malade fut parfaitement guéri en deux mois ; je l'ai vu huit mois après , dans le service militaire , sain & vigoureux.

J'ai pensé, d'après ces observations, que la cause de la salivation est l'air froid que respire celui auquel on administre le mercure. Lorsqu'on a la fièvre , la chaleur du corps est constamment de 100 à 105 degrés. L'air froid cause alors l'inflammation de la gorge & des parties internes de la bouche. Suivant Sanctorius , *pars inflammata non perspirat* ; & comme ces deux causes continuent jour & nuit à agir avec des effets contraires, de chaleur & de froid , il se rassemble une lymphe épaisse dans les glandes & les cavités du gosier , & la salivation s'établit. Les malades qui étoient les plus proches du four ne saliverent presque point ; celui qui a vomi par trois fois des eaux en abondance , étoit plus près du four & n'a jamais sa-



livé (1); comme la chaleur de l'atmosphère étoit toujours plus grande dans cet endroit que dans le reste de la salle, l'air que ces malades respiroient étoit aussi chaud que la gorge & que l'intérieur de la bouche; ces parties ne s'enflammerent point, & c'est la cause évidente pour laquelle ils n'éprouverent presque point de salivation. Ce qui m'étonnoit en observant les symptômes du malade qui a vomi trois fois, c'est qu'il ne sua jamais. Je me suis repenti plusieurs fois de n'avoir pas observé avec le thermometre, la différence de la chaleur qu'il y avoit dans l'air proche du four, & celle de l'autre coin de la salle où les malades qui étoient couchés, salivoient & suivoient régulièrement. Malgré ce

---

(1) Son lit étoit placé entre le four de la chambre où il couchoit, & celui de la chambre voisine. La maison étoit de bois.



défauf d'exactitude , on peut affurer que l'atmosphère près du four , étoit plus chaude de dix à vingt degrés que celle des autres coins de la falle.

Je pense ainfi que plusieurs Auteurs , que le mercure agit feulemeut fur les parties folides de notre corps ; mais dira-t-on , le malade ci-deffus mentionné , a vomi dans l'efpace de deux mois une très-grande quantité de lympe , & cette évacuation prouve incontestablement que le mercure agit fur les humeurs de notre corps , & qu'il les convertit en férofité , comme le grand Boerhaave le difoit très-fouvent. à fes Auditeurs. Cette objection eft fpécieufe , mais elle difparoît auffi-tôt qu'on réfléchit fur l'intime connexion qu'il y a entre la peau qui recouvre tout le corps , & l'eftomac & le canal intestinal. Ce malade , malgré les dofes de mercure doux continuées chaque jour, non-feulement ne falivoit pas , mais même



ne suoit pas. Par la sécheresse de la peau , & le spasme occasionné par le mercure non-seulement dans l'estomac , mais aussi dans toutes les parties sensibles & irritables , les sueurs & les urines ne sortoient pas par leurs émonctoires ; toutes ces sécrétions refluoient dans l'estomac & le canal intestinal , & ces parties irritées par le turbith minéral , s'en débarrassoient par les évacuations abondantes mentionnées ci-dessus , & qui furent suivies de la guérison du malade.

Si j'avois à ma disposition un bain de vapeur construit à la maniere de ceux de Russie , je pourrois démontrer que la salivation n'est pas l'effet total du mercure administré , soit intérieurement , soit extérieurement ; je tiendrois couché nuit & jour dans ce bain de vapeur , un malade qui auroit besoin d'être traité par le mercure , en quantité suffisante pour le faire saliver ; ce malade sueroit légèrement



nuit & jour ; & comme l'air qu'il respireroit seroit aussi chaud & humide que celui qui frapperoit la surface entiere de son corps , sa bouche & son gosier , ces parties ne s'enflammeroient pas : elles sueroient & transpireroient ainsi que la peau , & ce malade ne saliveroit jamais. Je me souviens d'avoir mis en pratique le conseil de M. Sutherland , dans le traitement de la petite-vérole (1) ; la premiere fois sur un garçon de dix ans , qui étoit au cinquieme jour d'une petite-vérole de mauvaise qualité , accompagnée d'une grande fièvre , de difficulté d'avaler & de respirer. Je lui fis appliquer un sac très-grand , en forme de pantalon , qui le prenoit

---

(1) *Attempts to revive ancient Doctrines*, by Alex. Sutherland, M. D. *London*, 1763, in-8. 2 vol.

*Voyez* Tom. II, p. 176. Appendix of plasters in the small Pox.



depuis l'estomac jusqu'aux pieds; ce sac ou pantalon étoit enduit d'onguent basilicum, qui touchoit la peau immédiatement. La petite-vérole étoit confluente, sur-tout au visage; on changeoit le pantalon toutes les vingt-quatre heures, on le retiroit tout rempli d'eau, on renouvelloit l'onguent chaque jour. Ce traitement fut continué jusqu'à la fin de la fièvre & de la petite-vérole. La seconde fois que j'employai ce moyen, fut vis-à-vis de mademoiselle Payen, fille de mon ami M. le Docteur Payen, Régent de la Faculté de Paris, & homme très-honnête & très-savant; cette demoiselle avoit trente ans, elle étoit au sixieme jour de la maladie; la petite-vérole étoit confluente; la malade étoit presque suffoquée & étranglée; les efforts qu'elle faisoit continuellement pour cracher, n'aboutissoient qu'à lui faire rendre une lymphe glutineuse mêlée de sang; elle éprouvoit intérieurement une chaleur



violente , & avoit de temps en temps le délire ; le quinquina , les acides , & le pantalon couvert de basilicum , furent les remèdes que j'employai ; la maladie se termina heureusement.

Je parlai plusieurs fois de cette méthode à mon ami M. le Docteur Andry ; il l'employa sur un enfant de onze ans , qui avoit une petite-vérole maligne ; mais un autre Médecin appelé à son insu blâma tout , fit appliquer des vésicatoires aux jambes de cet enfant qui étoit couvert d'ulcères gangréneux , ordonna du petit-lait , & autres boissöns de cette nature : l'enfant mourut deux jours après dans des convulsions.

Je ne choisís de l'observation de mademoiselle Payen , que l'effet des onguents dans la petite-vérole ; au bout de deux jours les boutons perdirent leur rougeur & leur inflammation , il suintoit de toute la peau intermédiaire une vapeur con-



tinuelle : ces deux jours écoulés, on ne voyoit plus que les marques des boutons sans matiere & sans rougeur ; toute la peau étoit couverte d'une humeur limpide , semblable à la vapeur ou sueur qui couvre le corps dans le bain de vapeur à la Russe ; la malade voyant cet effet , sans me demander conseil , se fit appliquer sur tout le visage , des linges couverts d'onguent basilicum ; & je pense que ce moyen n'a pas peu contribué à l'empêcher d'être défigurée. J'ai appris de mon ami M. Andry , que son savant confrere , M. le Docteur Gervaise, employoit depuis très-long-temps ce dernier moyen dans la petite-vérole.

J'ai rapporté ces faits , parce que je pense qu'ils servent d'appui à mon opinion , que si la gorge & les parties internes de la bouche de ceux qui font usage du mercure , ou intérieurement ou extérieurement , étoient dans une



continuelle perspiration , elles ne feroient jamais enflammées , & qu'il n'y auroit jamais de salivation ; que le mercure n'agit pas sur nos humeurs , & que la salivation qu'on a observée jusqu'à présent , ne provient pas de la vertu du mercure (1).

---

## CHAPITRE PREMIER.

*De la Maladie Vénérienne chronique, & de quelques Auteurs qui en ont parlé.*

COMME j'ai avancé , au commen-

---

(1) On s'imagine que le mercure introduit dans notre corps a une vertu spécifique de faire saliver , & qu'en y ajoutant du camphre , on corrige cette qualité nuisible. C'est ainsi que les premiers Médecins qui employèrent le mercure pour guérir la maladie vénérienne , y mêloient des aromates & des baumes échauffans , pour corriger la qualité froide au premier de-



cement de ces recherches, que la maladie vénérienne étoit de nos jours

---

gré qu'ils attribuoient au mercure. Mais cette qualité *salivatoire* est chimérique, ainsi que je l'ai déjà dit. Qu'il me soit permis de m'étendre davantage sur cet objet. Voici ce qui produit cette salivation: si tout le mercure, ou pris par la bouche, ou par les frictions, à proportion qu'il entre dans le corps, sortoit par la peau & l'épithélium de la bouche, avec la transpiration insensible, jamais le mercure ne causeroit la moindre salivation, & le malade seroit guéri de la maladie vénérienne la plus horrible en vingt-un jours. Il faudroit alors que la personne à laquelle on communiqueroit ce mercure, fût couchée ou assise dans une chambre également chaude nuit & jour, & que l'air qu'il respireroit fût sans altération de froid ni de chaud, presque au degré de la chaleur du sang humain; que les pieds & le visage fussent également chauds: cet homme auroit la peau moite, il auroit une fièvre modérée, on lui donneroit une boisson anti-septique faite avec la falsepareille, ou de la racine de bardane, des écorces de citron, de la racine de chiendent, & pour nourriture, du pain, des confitures de pommes, des raisins secs; on évite



une peste lente, répandue généralement dans les grandes Villes & les

---

teroit le lait, le vin, & tout ce qui peut tourner à l'acide. Le bain Russe devroit être établi par-tout, sur-tout dans les hôpitaux; dans ces bains on est couché tout nud, ou assis sur un matelas de foin; l'air y est chaud constamment jusqu'au quatre-vingt-dixieme degré du thermometre de Fahrenheit; une vapeur chaude s'élève des pierres ardentes, sur lesquelles on verse de l'eau; on conserve & on augmente la vapeur à volonté; l'air se renouvelle; on y respire avec aisance; la peau, & les parties internes de la bouche, sont dans la même température, & également perspirables.

J'ai appris en Russie, de personnes dignes de foi, que les Persans se guérissent de la maladie vénérienne de la maniere suivante: le malade se met tout nud dans une latrine jusqu'au col, avec une espece de chapeau sur la tête, afin que la vapeur des matieres échauffe la respiration & toute la tête; on lui fait prendre des liquides seulement pendant vingt-un jours qu'il y reste; il y dort, & au bout de ce temps il s'est entierement guéri & son corps renouvelé. En Pologne, on traite, de la même ma-



Ports de mer, je vais tâcher de le démontrer.

---

niere, ceux qui sont attaqués de la plique Polonoise, & ils sont guéris; ceux qui sont atteints de la maladie vénérienne, & qui veulent s'affujétir à cet horrible remede, sont également guéris. Je pense que si l'athmosphere de ceux qui prennent du mercure étoit aussi chaud que celle de cette espece de martyrs, il ne s'ensuivroit ni salivation, ni perte de dents. La salivation est donc produite par le froid de l'athmosphere, dans laquelle reste le malade, dans laquelle il respire; alors le mercure s'arrête dans les parties les plus exposées à l'air froid; ces parties, savoir les cavités de la bouche, de la gorge, du pharinx, &c. s'enflamment & ne transpirent pas; & comme le reste du corps est couvert, tant au lit comme hors du lit, la plus grande impression de l'air se fait sur le visage & sur les organes de la respiration; cette impression fera d'autant plus forte, que le froid fera plus grand; toute la lymphe se jettera & s'arrêtera sur la gorge & dans la bouche, & elle sortira en forme de salive. Il ne faut pas s'étonner que la plupart des malades, traités par le mercure, restent avec ce virus. Les cham-



Nous avons déjà considéré la jeunesse des deux sexes, attaquée & in-

---

bres font froides, le vent entre par-tout, on respire un air du mois de Mars, les malades ne transpirent pas, ne suent point; tout le monde fait la négligence qu'apportent sur ce point les malades & les Médecins eux-mêmes. Voyons-en les suites: le malade a rendu quatre-vingts livres de salive, quelquefois plus; cependant il n'est pas totalement guéri, parce que le mercure reste intérieurement, & que celui qui est sorti avec la salive, auroit dû sortir par la peau & à travers la membrane de Schneider. Alors, vers la fin du traitement, lorsque le malade commence à recouvrer ses forces, la nature se débarrasse vers la peau ou vers les os des extrémités du virus, d'où les exostoses, les dartres, les verrues, la carie, &c. Voilà la suite des salivations ordinaires; voilà la cause des cris contre la salivation. On en procure une autre, aussi mal administrée que la première, & avec aussi peu de succès. L'indication qu'il y a alors à remplir, est de guérir par les sueurs, soit avec la décoction de gaïac ou de falsépareille, soit avec la dissolution spiritueuse du sublimé corrosif, & d'employer en même-temps le bain



fectée de cette maladie , pendant qu'elle est sous la domination de ses

---

de vapeur ; lorsqu'il paroît une carie aux extrémités , par exemple aux os des jambes , des bras , de la tête , des mâchoires , ces vices locaux paroissent toujours après le premier traitement mercuriel ; la nature jette à la superficie le virus qui n'avoit pas été dompté par ce remede ; & pour traiter ce vice local , je ne vois que la méthode que je viens d'indiquer. La méthode qui est aujourd'hui en vogue est la plus extraordinaire & la plus pernicieuse que je connoisse ; elle est la fille de l'ignorance & de la charlatanerie ; c'est une regle certaine que si tout le mercure introduit par les frictions sort du corps , il n'est pas nuisible ; au contraire , s'il y reste , il s'enfuit la pâleur , la maigreur , l'atonie générale des membranes & des muscles , une toux qui tourmente sans cesse les malades , des maladies de poitrine , &c. ; j'ai vu , quatre ans après ce traitement , des malades ériques , mélancholiques & presque anéantis : on prépare ces malades par une trentaine de bains ; tout le bénéfice que je trouve , de ce remede si en vogue , est de relâcher un peu les parties solides ; ce n'est pas en mettant le corps dans l'eau tiede qu'on



parens ou de ses supérieurs, pendant qu'elle est élevée dans les Pensions,

---

l'amollit; par la pression de l'eau tiède, les artères de la superficie du corps ne peuvent pas accélérer la circulation; le sang, la lymphe & la perspiration insensible, s'y arrêtent; au sortir de ce bain, les malades se mettent dans le lit, & y suent pendant une ou deux heures; ces sueurs, il est vrai, relâchent un peu le ton des parties solides; mais je ne vois pas que ce remède soit suffisant pour empêcher une inflammation. Par ces bains, les humeurs ne deviennent pas *aqueuses*; ce qu'on doit produire pour préparer ces malades au traitement. Boerrhaave préparoit ses malades, en les mettant dans une chambre chaude & au lit; il leur faisoit boire une décoction de racine de chiendent, de squine, de falsepareille, d'orge mondé très-chaude, à la dose de quatre onces, toutes les heures, jusqu'à ce qu'il parût dans les urines un sédiment blanchâtre & pesant; signe que les humeurs sont délayées & sans cohésion inflammatoire. Le malade étoit préparé ainsi pendant six ou sept jours, & toujours en transpiration; & sûrement cette préparation a plus d'effet que cent bains pris à la maniere usitée. Mais ce qu'il y



les Colleges, les Universités, lorsqu'elle est dans l'apprentissage des Arts

---

a de plus absurde & de plus nuisible, c'est de faire prendre du lait pendant que l'on administre les frictions mercurielles: on empêche, il est vrai, la salivation; mais le mercure reste dans le corps pendant quatre ou cinq ans, & le malade est en danger de périr d'une suppuration au poulmon; je n'ai ni le courage ni la patience nécessaires pour démontrer ce qu'il y a de meurtrier dans cette méthode; elle est. . . . .

Aussi ceux qui en font usage, passeront toujours pour des personnes indignes du nom de Médecin.

L'observation suivante prouvera, d'une manière évidente, que le mercure, quoiqu'administré en grande dose, n'est pas nuisible, s'il sort par la peau, peu de temps après qu'il y est entré, & que la salivation n'est pas produite par le mercure, mais par l'air froid qui obstrue, resserre les pores de la peau & de l'intérieur de la bouche.

Une des demoiselles de compagnie de Madame la Princesse Galitzin, âgée de dix-neuf ans, belle, bien faite, saine & vigoureuse, fut mordue par un chien enragé, en 1760, au bras



& des Métiers , ou au service des Maîtres ; & nous avons vu l'impof-

---

droit, & bleffée en deux endroits; elle demeuroit à Paris , à l'Hôtel d'Entragues ; c'étoit au mois d'Octobre , & le froid commençoit à fe faire fentir. Le même jour , je fis faire des frictions fur les plaies , avec une demi-once d'onguent mercuriel camphré, où il y avoit un tiers de mercure ; je fis couvrir les plaies avec l'onguent *de ranis cum mercurio*. Ce traitement fut continué toutes les vingt-quatre heures pendant quarante jours ; comme je craignois les suites de ces bleffures , je lui faisois auffi faire des frictions tous les foirs aux jambes, depuis le genou jufqu'aux talons , avec une demi-once du même onguent ; elle prit auffi, pendant le même temps , à l'heure du fommeil, la poudre fuiuante , buvant par-deffus une taffe d'infufion de rhue & d'écorce d'orange. Prenez de mufc douze grains , de camphre fix grains , de fucroyal vingt-quatre grains, triturés pendant longtemps , pour une dofe. Les chambres qui l'environnoient étoient toutes échauffées par des poëles , & il y avoit du feu nuit & jour dans la chambre où elle dormoit , en forte que l'air y étoit auffi chaud qu'au mois de Juin ; je la mis



sibilité morale qu'il y a qu'elle soit guérie parfaitement. La honte, la

---

à une diete végétale ; je lui défendis le lait ; cependant , elle prenoit quelquefois du bouillon léger ; elle buvoit du lait d'amandes à discrétion ; elle suoit tous les matins , & ne se levoit qu'à onze heures ; elle étoit gaie & avoit appétit. Mon ami & mon confrere , M. Mertens , aujourd'hui à Vienne , traitoit la malade avec moi ; cette jeune personne n'eut jamais le moindre signe de salivation ; sans la moindre préparation , sans bains , sans purgations , on continua d'administrer le mercure pendant quarante jours ; la dose de mercure pur fut de huit à neuf onces. Elle étoit encore plus belle & plus fraîche après le traitement , & ses dents restèrent aussi blanches & aussi saines qu'avant le traitement. Le mercure qui entroit dans le corps en sortoit immédiatement ; l'air continuellement chaud qu'elle respiroit , aidait à ouvrir les pores de tout le corps , & les humeurs étoient poussées à la peau par le musc & par le camphre.

Cette observation me semble suffisante pour démontrer que la salivation n'est pas produite par le mercure ; elle prouve que le mercure est seulement nuisible quand il reste dans le corps ;



crainte , le déshonneur , l'empêchent de découvrir son mal & d'en chercher le remede ; cette jeunesse , tourmentée d'ardeurs d'urine , d'inflammations dans les parties de la génération , a recours aux confidens de son âge ; le Valet-de - chambre , la Gouvernante , le Perruquier , le compagnon Chirurgien , leur conseillent des remedes qui soulagent quelquefois leurs maux ; & comme rarement l'infection vénérienne oblige le malade à être alité , les symptômes se calment à la fin ; mais le malade reste infecté toute sa vie. Si les symptômes deviennent si graves que l'on soit obligé de s'aliter , alors un Chirurgien est appelé ; mais le poison attaque déjà tout le corps , & je pense qu'un malade ainsi infecté , ne

---

elle prouve que la salivation provient seulement de l'air froid qui resserre les pores de la peau , ceux de l'intérieur de la bouche , &c. &c.



fera jamais guéri radicalement. Ceux qui connoissent cette maladie, jugeront si mon opinion est téméraire, & si je ne suis pas bien fondé à prononcer que la maladie vénérienne de nos jours est semblable à une peste lente & chronique qui ravage la plus grande partie des habitans de l'Europe. Il est rare que des personnes capables de guérir ces maladies soient appelées dès le commencement ; il est encore plus rare que tant que la maladie ne se manifeste pas d'une manière visible, les malades observent la diete & le régime nécessaire ; ils ne s'alitent pas ; ils sortent quelque temps qu'il fasse ; ils mangent en Ville, & quelquefois ils n'évitent pas même les causes de leur malheur ; voilà une des causes principales de la décadence de la médecine, du peu d'estime qu'on a pour les Médecins, & des sarcasmes que quelques beaux diseurs lancent contre



eux. Un grand nombre de Médecins, & les Chirurgiens sur-tout, (car ils sont devenus aussi Médecins), connoissent rarement la cause des maladies qu'ils traitent; & leurs peines & leurs soins devenant inutiles, ils s'attirent le mépris. Montaigne, dans plusieurs endroits de ses Essais, & sur-tout dans le second Tome de ses Voyages, méprise la médecine, & sur-tout les Médecins. Depuis que ce dernier Ouvrage a été publié, on y apprend qu'il étoit très-souvent attaqué de la gravelle, & tourmenté de coliques; cette maladie ne fut pas connue par les Médecins qu'il appella; aussi ne reçut-il aucun soulagement; il fréquenta les différens bains d'eaux minérales, de France, d'Italie, d'Allemagne, comme font encore aujourd'hui les personnes riches des deux sexes, qui sont ordinairement traitées par des Médecins qui ne connoissent pas mieux la



cause de leur maladie que les Médecins de M. de Montaigne ne connoissoient la sienne ; la cause de sa maladie est démontrée par la maniere dont il termina ses jours ; il mourut d'une esquinancie qui lui ôta , pendant trois jours , l'usage de la parole , sans lui rien diminuer de son esprit ; il étoit âgé de soixante ans ( 1 ). A cet âge , les esquinancies ne sont pas , pour l'ordinaire , inflammatoires & accompagnées de fièvre ; cette esquinancie étoit gangréneuse , avec hydropisie de poitrine , terminaison ordinaire des . . . . . chroniques. Il faut remarquer , en passant , que jamais les eaux minérales n'ont eu autant de vogue que depuis que la maladie vénérienne est devenue chronique. On doit cette invention consolante à l'ignorance des Médecins du seizieme ,

---

(1) Mémoires pour servir à l'histoire des Hommes Illustres , par M. Nicéron , t. 16 , p. 215 , Paris , 1731.



du dix-septieme & sur-tout du dix-huitieme siecles. Quand ces Médecins étoient au bout de leur savoir, ils n'avoient d'autres ressources que de conseiller le soulagement passager des eaux minérales.

Avant de décrire les effets produits par le vice vénérien chronique, dans les parties solides & fluides du corps vivant, de donner la symptomatologie & les indications curatives de cette maladie; je pense que je dois citer quelques Auteurs qui ont eu une opinion analogue à la mienne; autrement on concluroit que je veux être cru sur parole, puisque les plus célèbres Médecins, depuis cent ans, n'ont pas parlé de la maladie vénérienne chronique, quoiqu'ils aient traité de l'inflammatoire & des accidens qui s'ensuivent; j'ai prouvé ci-dessus la difficulté qu'il y a à guérir la maladie vénérienne, & que lorsqu'elle est une fois contractée, elle est presque



indomptable. On fait que ce qui reste après les maladies , a coutume par la suite du temps de produire des rechûtes : on pourra m'accorder ces vérités ; mais on doutera encore , parce que Boerrhaave ayant traité , dans ses Aphorismes (1) , de la cause des maladies chroniques , n'a pas fait la moindre mention de la maladie vénérienne , en quoi il a été suivi par son illustre Commentateur.

Cependant outre Baglivi , cité ci-dessus , j'ai trouvé quelques Auteurs

---

(1) §. 1050, *ad* §. 1056, edit. Lugd. Batav. 1737, in-8°. Apud Haak, Luchtman, Verbeek, qui est la meilleure. Lorsque Boerrhaave expliquoit ce Chapitre, il disoit que pour le composer, il avoit écrit un volume *in-folio*, dans lequel il avoit réuni tous les signes des maladies chroniques, qu'ensuite il avoit rejeté tous les signes semblables, comme dans les opérations d'Algebre; & qu'alors, ayant mis en ordre les signes distinctifs, il lui avoit été facile de parvenir à la connoissance de leurs causes.



qui ont connu que la maladie vénérienne étoit la cause de plusieurs maladies chroniques , & qui favoient qu'alors il falloit guérir par des méthodes tout-à-fait différentes de celles qu'on a coutume d'employer. Je pourrois citer Vigo , un des Auteurs qui ont le mieux traité de cette maladie , & qui s'explique de la maniere suivante : *Diversos etiam oculorum morbos ab isto morbo ( gallico ) pronatos multoties curavimus , præsertim ophtalmiam à materiâ frigidâ cum obscuritate visûs , &c. Mercurialis* , dont voici les paroles : *Cùm videritis morbum quempiam communibus remediis non curari , putate esse morbum gallicum cognominatum.* Je pourrois citer Zacut le Portugais ; mais je m'en tiens aux trois Auteurs suivans.

Le premier est Levinus-Lemnius , dans son Traité *De occultis Naturæ miraculis* , *Antuerpiæ* , *Libri IV* , 1574 , in-8°. Dans le livre second de cet



ouvrage, il traite de la maladie vénérienne, & des différentes manières d'en être infecté; il dit qu'il connoissoit trois maladies alliées & mêlées ensemble; savoir, la maladie vénérienne, l'éléphantiasis & le scorbut; que cette maladie une fois contractée n'est jamais radicalement guérie; que les restes de cette maladie, par la suite du temps, sont la cause de plusieurs maux de poitrine, de la goutte, de la sciatique; que tous les débauchés tombent à la fin dans des rhumatismes chroniques; que leur peau devient rude, dartreuse; que la tête & la barbe sont parsemées de gales, d'où la chute des poils & des cheveux (1).

---

(1) *Tres sunt morbi inter se affines & cognati, . . . quorum alter in alterum transit ac permutatur; LUES VENEREA; ELEPHANTIASIS, seu vulgaris LEPROA quæ in scrophis GRANDIO dicitur, tum is qui STOMACHACE, & SCELOTYRBE dicitur. Hi superioribus annis*



Il continue dans le reste de son ouvrage à décrire d'autres symptômes de cette maladie, acquise *per libidines vagas*. Ces symptômes sont une démangeaison continuelle, un grand penchant au libertinage, des boutons, des pustules en différentes parties du corps, la tuméfaction, la dureté des glandes inguinales qui ne viennent

---

*intolerandis modis homines excarnificabant; nunc prorsus mitescere coeperunt, minusque infesti sunt. . . . Semper tamen vestigia inhærescunt, veterisque morbi reliquiæ relinquantur; quæ si in pulmonem decumbunt, raucos illos esse atque anhelosos perspicis.*

*Si in articulos PODAGRÆ ac CHIRAGRÆ, & quæ subindè recurrit, ischiatico dolore obnoxios. Sic omnes ficosi articulari morbo laborant; & non omnes Podagrici aut coxendico cruciatu affecti morbi Gallici labe imbuti sunt: quòd si in extimam cutem diffunditur humorum colluvies, scabra cute efficiuntur, ac corticosa, lichenibus, impetigine, mentagrâ, ac porrigine in facie deformati, non sine capillorum defluvio. Lib. 2, c. 14, p. 174.*



point à suppuration , ou qui n'en ont qu'une imparfaite & de la plus mauvaise qualité (1).

Le second Auteur est M. O-Connel, Médecin en Irlande ; cet Auteur a ajouté à la fin de son excellent ouvrage sur les épidémies , un petit

---

(1) *Ib.* Lib. 2, c. 23, p. 191 ad p. 195. *Quo fit, ut omnes morbillosi, quique lue venerea infecti sunt, impensè sint salaces ob putridi humoris acrimoniam, quam retundi ac mitigari concubitu sentiunt. . . .* Pag. 193. *Ita quoque morbus est fornicatio Græcis μωρυμμία ( Vide Cels. Lib. v, c. 28. ), quæ foris corpus fædis tuberculis ac pustulis deformat, intus verò mordentis formicæ sensum adfert, ac cruciatum. . . . Hinc Plautus ( quoniam multi illo sæculo fædissimis morbis erant contaminati ) illis vitiis deformatos, formicinos mucidos, vietos, putridos, ulcerosos vocat. . . . Quocirca qui ficosos tumores circa inguina, partesque abditas ac latentes contraxerunt, vel ex concubitu, vel si ulli contaminato sodali convixerint, lectoque communi sint usi. . . .* Pag 195. *Sic morbillosa ista affectio, ubi in toto consistit, ac ubique diffusa est, fædissimum illum morbum excitat, quem alii Gallicum, alii Neapolitanum vocant.*



traité sur les maladies chroniques ,  
parmi lesquelles il parle de la maladie  
vénérienne (1).

Il divise la goutte en trois classes ;  
la première est héréditaire , la seconde  
est symptômatique , & la troisième

---

( 1 ) *Morborum Acutorum quorundam Observationes Medicinales Experimentales*, Authore  
Mauritio O-Connel, M. D. Dublini. Typis S.  
Powel, 1746, in-8°. Hinc enim venereum virus  
sæpè inveteratum devenit , nullâ prorsus deinceps  
arte sanabile : nobilium complurium hæredes , aut  
in juventute extincti , aut ad generationem , &  
speciei propagationem inepti facti , misère conficiun-  
tur ; dirissimorum morborum , podagræ v. g. rheu-  
matismi , phthiseos pulmonalis acutæ , chronicæ ,  
febris hæcticæ , scorbuti , hydropis , asthmatis ,  
cachexiæ universalis , viscerum nobilium obs-  
tructionum insanabilium , phthiseos nervosæ , mor-  
borum hystericorum & hypocondriacorum , tus-  
sum catharralium , paralyseos , tremorum , epi-  
lepsiæ , apoplexiæ , febrium malignarum , alio-  
rumque lethaliū morborum magnum horrendum-  
que agmen , latentia etiam sæpius ac primaria se-  
minia luctuose sobolescunt. p. 407.



est celle que l'on a acquise. Il pose pour principe que le rhumatisme, la pierre, le sable des reins, l'asthme, la goutte, sont des maladies de la même famille, & mêlées ensemble, qui ont ordinairement une cause commune; savoir, la seule maladie vénérienne, acquise par les actes vénériens, ou par les nourrices, ou par les baisers impurs, ou par quelques autres moyens que la décence ne permet pas de nommer; que cette maladie une fois contractée est très-difficile à détruire; que par la suite elle reparoît sous le masque de plusieurs maladies chroniques, non-seulement dans les trois cavités du corps humain, mais encore dans tous les membres, & voici le portrait qu'il fait. Si malheureusement cette maladie est ancienne, elle est incurable. De-là tant de maisons sans héritiers, qui meurent dans la fleur de la jeunesse, ou qui périssent



misérablement sans avoir pu procréer leurs semblables ; car ils portent dès leur naissance les semences cachées des maladies les plus graves ; de la goutte, des rhumatismes, de la phthisie pulmonaire aiguë & chronique, de la fièvre hectique, du scorbut, de l'hydropisie, de l'asthme, de la cachexie universelle, des obstructions incurables, des viscères les plus essentiels à la vie, de la phthisie nerveuse, des maladies hystériques & hypocondriacques, des toux catarrhales, de la paralysie, des tremblemens, de l'épilepsie, de l'apoplexie, des fièvres nerveuses appelées vulgairement fièvres malignes, & de plusieurs autres maladies mortelles.

Ce Médecin observateur & très-instruit, traite toutes ces maladies avec différentes préparations mercurielles, auxquelles il associe selon les circonstances différens autres remèdes ; il examine & considère com-



bien il y a de difficulté à connoître ce virus déguisé sous toutes sortes de faces, & finit en disant que cette quantité immense de gens de toute espece qui se mêlent de le traiter, est la cause d'une infinité de maux & de la destruction de l'espece humaine.

Le troisieme Auteur est Charles Bisset (1). Il donne dans ses Essais de Médecine, sect. 17, pag. 195, l'idée qu'il a conçue du scorbut de terre (*Land-Scurvy* : après avoir décrit les signes de cette maladie qu'il divise en trois temps, il passe au traitement qui consiste dans des remedes mercuriels, alliés à des purgatifs ; quelquefois il excite une salivation modérée qu'il entretient pendant quelque temps. Il prouve l'utilité de sa méthode par des

---

( 1 ) Medical Essays and Observations, by Charles Bisset, M. D. Newcastle upon Tyne. Printed by Thompson. London, Dodsfley, 1766, in-8°.



observations qu'on peut voir aux pag. 275 & suiv.

Les signes de ce qu'il appelle scorbut de terre, sont, 1°. de légères fièvres nerveuses avec les signes de l'hypocondriacisme & de l'hystéricisme; 2°. des dartres plus ou moins rouges, éréthypélateuses, écailleuses, des rhumatismes, la goutte vague, la sciatique, des paralysies bâtarde; 3°. très-souvent la cachexie, des hydropisies de poitrine, l'ascite, l'atrophie; 4°. des glandes dures, squirrheuses, dans le col, les aines & plusieurs autres parties; 5°. des ophtalmies, plusieurs maladies des yeux, la dysurie, plusieurs affections de la vessie; 6°. toutes les especes de vers, & sur-tout le tænia, qu'il guérit avec des remèdes mercuriels, alliés à des purgatifs très-forts (*Voyez* pag. 130); 7°. des plaies aux jambes de la plus mauvaise qualité; 8°. les maladies de la peau, les dartres, herpes, &c. si elles disparois-



sont dans les personnes du sexe, elles attaquent les glandes du sein, & y forment des squirrhes qui se terminent en cancers; 9°. les maladies des nerfs; 10°. les indigestions, la transpiration insensible arrêtée, les maux d'estomac, les douleurs de ventre; 11°. des urines pâles pour l'ordinaire, l'insomnie vers le matin; & s'il y a sommeil, il n'est pas rafraîchissant, & pendant le reste de la matinée, les malades sont pesans, inquiets, chagrins, portés à la colere, & sentent le besoin de dormir; après le repas, l'estomac est gonflé, les malades ont des rapports acides, rances, âcres, des nausées, des vomissemens, des vents; 12°. la peau est dure, âpre, & quelquefois gersée dans les paumes des mains & à la plante des pieds; 13°. dans cette maladie, les cauterres se tournent en ulceres de la plus mauvaise qualité; 14°. il y a très-souvent enflure aux chevilles des pieds, sur-



tout le soir ; 15°. le scorbut de terre cause plusieurs maladies chroniques dans le sexe , les regles sont irrégulières , tantôt elles sont entièrement supprimées , tantôt elles coulent en abondance , quelquefois goutte à goutte. Ordinairement les femmes attaquées de cette maladie sont stériles ; si elles deviennent grosses , leur grossesse est orageuse , leurs couches sont difficiles & souvent suivies de plusieurs maladies dangereuses.

M. O-Connel , cité ci-dessus , dit que ces maladies hypocondriaques & cachectiques sont ordinairement appelées scorbutiques , quoiqu'elles proviennent de la maladie vénérienne dégénérée. Il parle en Médecin honnête & instruit ; mais il suit de l'extrait que je viens de donner du livre de M. Bisset , ou qu'il ne connoissoit pas les suites de la maladie vénérienne , ou qu'il a voulu flater ses malades.

La maladie que M. Bisset caracté-



rise du nom de scorbut de terre (Land-Scurvy) dans le langage véridique de Levinus-Lemnius, de Baglivi, de Maurice O-Connel, est la maladie vénérienne chronique. M. Bisset se condamne lui-même en donnant le traitement de son scorbut de terre; il fait usage des mercuriaux, tant intérieurement qu'extérieurement, jusqu'à produire une salivation modérée; il traite ses malades en vrai Médecin: mais en les flatant, il fait tomber dans l'erreur les jeunes Médecins qui commencent à pratiquer sans avoir vu des malades sous la conduite d'un Praticien instruit.

Je pense avoir prouvé suffisamment ce que j'avois promis au commencement de ce Chapitre, en citant les observations & la méthode curative des trois Auteurs mentionnés.





CHAPITRE II.

*De la méthode que j'ai suivie pendant quarante ans pour guérir la Maladie Vénérienne, soit inflammatoire, soit chronique.*

**J**E ne traiterai pas de l'inflammation, ni des signes qui l'accompagnent dans la gonorrhée. Il n'y a aucun Médecin ou Chirurgien qui n'ait dû lire les ouvrages de M. Astruc, du grand Boerrhaave & de son Commentateur. On ne pourra jamais mieux dire, soit du côté de l'exactitude, soit du côté de la science. Dans les gonorrhées, les chancres, le phymosis, les bubons, &c. avec fièvre ou sans fièvre, avec rougeur, ardeur, douleur, gonflement, &c. je n'ai jamais employé que des remèdes antiphlogistiques, soit intérieurement, soit extérieurement, & un régime de la



même nature, pendant tout le temps de l'inflammation. Ces remèdes sont les saignées plus ou moins répétées, suivant la force de l'inflammation, les émulsions, les potions laxatives avec les tamarins, la crème de tartre, la manne, les cataplasmes émolliens avec la farine de fèves & l'oxycrat appliqués sur les parties enflammées, &c. Lorsque l'inflammation est terminée par la résolution, & que la matière devient de bonne couleur, que les urines viennent sans ardeur, sans la moindre irritation, je commence à faire usage du mercure intérieurement; mais je m'en abstiens tant qu'il y a des symptômes inflammatoires, non-seulement dans les parties de la génération, mais aux aines, aux bourses, au périnée. Dans les chancres & les autres ulcères vénériens, je n'ai jamais fait usage des remèdes mercuriels, ni des injections mercurielles, soit pendant le temps de



l'inflammation, soit pendant le suintement ou *stillicidium* de matiere déliée qui reste à la fin des gonorrhées invétérées; le mercure empêche toujours la transpiration des plaies, leur superficie devient *imperspirable*, & le virus vénérien se communique à tout le corps avec des symptômes affreux, à la gorge, au front, avec des douleurs nocturnes, &c. Dans ces cas, j'emploie les cataplasmes émolliens, animés avec le galbanum dissous dans le jaune d'œuf; je fais en sorte que le malade ait toujours le ventre libre, & lorsqu'il n'y a plus d'inflammation, je le purge fréquemment pendant un mois ou cinq semaines, selon ses forces, avec le mercure doux trituré avec parties égales de racine de gingembre, & avec l'extrait ou la poudre de jalap. Je suis sûr que par cette méthode on pourroit guérir les gonorrhées, les chancres, les phymosis, &c. & que l'on pourroit non-seu-



lement préserver le malade de la maladie vénérienne, mais le guérir parfaitement; il est vrai que cela arrive rarement, mais il faut l'attribuer aux circonstances; au mauvais régime des malades, & au peu de soin que prennent de ces maladies ceux qui se chargent de les traiter.

Qu'on ne m'accuse pas d'avoir mauvaise opinion des Médecins & des Chirurgiens; je parle en général; & lorsqu'on examine la maniere dont ils sont élevés aujourd'hui dans les Universités, dans les Ecoles & dans les Hôpitaux, on conviendra avec moi de ce que j'avance. Il est certain que l'Etat civil n'a pas pris en considération cette classe d'hommes destinés à la conservation de la vie & de la santé des sujets & des citoyens. On a vu peu de premiers Médecins qui aient entrepris, comme François Valles (Vallesius), premier Médecin de Philippe, Roi d'Espagne, de ré-



former les Universités, les Facultés, les Colleges de Chirurgie, de Pharmacie, &c. ce sera encore pis par la suite, selon toutes les apparences, puisqu'aujourd'hui ( en 1773 ) il y a plusieurs Souverains dans l'Europe qui n'ont plus de premier Médecin; & l'on fait que, dans plusieurs Etats, le premier Médecin a perdu les droits qu'il avoit sur tous ceux qui exercent la médecine & ses différentes parties, depuis l'établissement des Universités, des Académies, &c. &c. Les abus en médecine ne se réformeront que par l'érection d'un tribunal. J'ai prouvé la nécessité de ce tribunal dans un ouvrage particulier.





---

### CHAPITRE III.

*Des effets pernicioeux des préparations  
mercurielles administrées dans le temps  
de la Maladie Vénérienne inflamma-  
toire.*

J'AI décrit ci-dessus la maniere de traiter les gonorrhées, les chancres, les phymosis, les bubons dans le temps de l'inflammation, des ardeurs d'urine, &c. avec des remedes capables de terminer l'inflammation par la résolution ou par la suppuration. Je n'ai pas parlé des moyens propres à détruire le virus vénérien qui reste toujours dans le corps après que l'inflammation s'est terminée; car il est certain que dans les gonorrhées vénériennes, &c. quoique les symptômes de l'inflammation soient guéris,



le virus vénérien ne l'est pas. Il attaque les parties sensibles & irritables, telles que les nerfs & les artères, & occasionne un spasme dans toutes ces parties; il faut détruire ce spasme général; il faut augmenter la transpiration insensible; il seroit même plus convenable de faire suer le malade régulièrement par le moyen des bains de vapeurs, afin d'évacuer, par cette excrétion, les humeurs arrêtées par le spasme des nerfs & des artères.

La plupart de ceux qui se mêlent de guérir ces fortes de maladies, ne pensent pas à l'extinction du virus vénérien qui reste après la guérison des gonorrhées. Ils se contentent, pour l'ordinaire, de détruire l'inflammation & de faire cesser la suppuration, & regardent le malade comme guéri lorsque l'écoulement est cessé, quoiqu'il paroisse encore un suintement lorsque le malade s'éveille;



mais quelquefois cette goutte devient rebelle, & il en résulte un écoulement de matiere délicate, & qui continue pendant long-temps, malgré les remedes astringens dont on fait usage pour les guérir. Cet écoulement, qui n'est accompagné ni de douleur ni d'ardeur, est l'effet des liqueurs arrêtées par le spasme des arteres; & lorsque le spasme sera détruit, l'écoulement en question finira également.

Voici les remedes dont j'ai toujours fait usage après la guérison de l'inflammation & de la suppuration des gonorrhées & des ulceres vénériens.

Je donne des sels mercuriels unis à des purgatifs drastiques & à des antispasmodiques, en forme de pilules, dans l'intention de vaincre les spasmes de l'estomac & du canal intestinal, & de tenir le ventre libre, de deux ou trois jours l'un; dans les jours intermédiaires, je fais prendre le matin trois ou quatre verres d'une dé-



coction de falsepareille ou de bardane ; j'y ajoute quelquefois , pour augmenter la transpiration , quelques gouttes de vin antimonial , ou de teinture de verre d'antimoine d'Huxham.

Si le sujet est robuste , je lui fais prendre tous les jours , en entrant au lit , une pilule de celles mêmes qui lui servent de purgatif , & souvent je fais précéder ce médicament d'un bain de pieds. Si ces malades n'ont jamais été attaqués d'autres gonorrhées bien ou mal guéries ; s'ils font usage de ces remèdes pendant trois semaines , qu'ils suivent un régime régulier , je suis sûr qu'ils seront parfaitement guéris.

Au contraire , si on traite les gonorrhées pendant l'inflammation avec des purgatifs drastiques , unis aux préparations mercurielles ; si on traite les chancres vénériens avec l'onguent mercuriel , non - seulement les ma-



lades ne sont pas guéris de ces symptômes inflammatoires, mais ils restent infectés du virus vénérien, & les plaies, tant celles des parties génitales, que des autres endroits, qui ont été traitées avec du mercure, deviennent, par la suite du temps, des carcinômes & des cancers, qui terminent douloureusement les jours des malades qui ont été ainsi traités. J'ai vu traiter des gonorrhées & des chancres sur le gland, avec la teinture de sublimé corrosif, selon la méthode de M. le Baron Van-Swieten (1);

---

(1) M. Van-Swieten a conseillé la teinture de sublimé corrosif sans les précautions que je lui avois communiquées; mais les Médecins & Chirurgiens, auxquels il avoit ordonné d'en faire l'essai, lui en rapportèrent des effets merveilleux, sans avoir eu la précaution de mettre deux fois par jour les malades dans le bain de vapeur; il a publié, sur la foi de ses adulateurs, les bons effets qu'ils assuroient en avoir obtenus. La même chose est arrivée en Angle-

il



il s'en est suivi des cancers, entr'autres sur un malade dont le gland a été rongé totalement jusqu'aux pointes des corps caverneux qui paroissoient à découvert. J'ai vu des bubons ouverts par une suppuration incomplète ; ils furent traités intérieurement par la même méthode, & extérieurement avec l'onguent mercuriel ; ils tomberent en cancers rongeurs & douloureux, & l'extrait & la racine de ciguë ne produisirent aucun effet avantageux.

Il est facile de concevoir que les remèdes mercuriels & les purgatifs drastiques, donnés dans le commencement de l'inflammation, contri-

---

terre à M. Pringle, digne disciple de Boerhaave ; il a préconisé la même teinture d'après le rapport des Chirurgiens qui étoient sous son commandement, & qui s'occupoient plus à lui plaire, qu'à déclarer ce qu'il y avoit de nuisible dans l'administration de ce remède.



buerent à l'augmenter, ainsi que le spasme déjà répandu dans les parties sensibles de tout le corps. Dans les ulceres vénériens, ces remedes s'opposeront à une suppuration louable, & produiront des effets pernicioeux dans le système nerveux & artériel; d'où l'on peut juger que la maladie ne fera que prendre de l'accroissement & se répandre, & combien il est rare qu'un sujet qui en aura été une fois infecté, en soit guéri parfaitement, non-seulement à cause du mauvais traitement fait le plus souvent sans ordre, sans méthode, sans la connoissance des effets des remedes, mais aussi à cause du mauvais régime des malades, qui, n'étant pas alités, vivent à la maniere des gens sains, fréquentent les compagnies, prennent des alimens & des boissons capables d'augmenter l'inflammation, & ne prennent jamais les remedes, (supposé qu'ils soient ordonnés à



propos), ni à temps, ni avec la tranquillité & le repos nécessaires; ajoutez à cela que beaucoup de ces malades se livrent encore à leurs passions & aux desirs violens dont ils sont tourmentés; c'est pourquoi la virulence se propage, infecte tout le corps, & reste cachée dans les parties les plus intimes; ce n'est qu'à la longue que ce vice se montre sous les symptômes de maladies chroniques, lorsqu'on a donné lieu à son développement; ce que Baglivi a déjà observé.

Je ne traiterai pas ici des autres symptômes de la maladie vénérienne, des douleurs nocturnes, des exostoses, de la carie des os, des plaies, des tumeurs, des glandes engorgées & squirrheuses, des dartres. Je ne traiterai pas non plus de la guérison de cette maladie, soit par les remèdes mercuriaux pris intérieurement & administrés en frictions, soit par les



sudorifiques que l'on fait prendre aux malades , en les tenant dans des étuves ; je remarquerai seulement que ceux qui pensent que la maladie vénérienne peut être guérie par la salivation en trente-six jours , ou en quarante ou cinquante jours sans salivation , soit avec la teinture du sublimé corrosif , soit avec d'autres secrets , en entre-mêlant l'usage des purgatifs , se trompent & trompent les malades. Je ne puis pas concevoir que la maladie vénérienne puisse être guérie radicalement , lorsqu'elle est répandue dans le système des nerfs & des artères , soit avec des signes visibles sur la superficie du corps , soit avec des signes cachés , dont le siège est dans les trois cavités du corps , que par les moyens suivans : 1°. après avoir vaincu le spasme des nerfs & des artères , en donnant des remèdes ignées ; 2°. par les sueurs universelles de tout le corps.



Se persuader que la maladie vénérienne, telle que je la suppose, puisse être guérie en laissant vivre les malades à la manière des gens qui se portent bien, en leur permettant de sortir, d'aller en compagnie, aux promenades, aux spectacles, quoique couverts de fourrures, qui les défendent de l'intempérie des saisons (1),

---

( 1 ) « *Sed nullum incommodum ab ægris percipiebatur ( i e à tinct. sublim. corrosivi recepta dosi ) poterantque sic tegere fœdi mali curationem. . . . . dùm simul plurimi ex illis poterant vacare solitis laboribus, & æstivis præcipuis mensibus liberâ aurâ frui. . . . . Hinc quâvis tempestate anni in publicum prodibant. . . . . Publica frequentabant spectacula, in quibus mos est ferè pelliceâ veste tegi. . . . . Hoc modo plures, curæ tempore, aulam, spectacula, amicos, frequentasse novi, sine noxâ ».* In Herm. Boerrhaave Aphorismos de cogn. & curandis morbis. Tom. V, Lugd. Batav. 1772, pag. 553.

Je suis entierement convaincu que M. le Baron Van - Swieten a été, dans cette occa-



c'est ne connoître ni la nature du virus vénérien , ni les moyens capables de l'exterminer & de l'anéantir. Si les remedes mercuriels, administrés dans cette maladie, ne sont pas terminés par des sueurs chaque jour qu'on les prend, cette maladie ne fera jamais déracinée, les malades pourront paroître guéris pendant quelques mois; mais le principe de la maladie restera toujours dans le centre le plus intime du corps. Comme tous les Auteurs qui ont traité de cette maladie n'ont jamais pensé ni écrit qu'outre les mercuriaux les sueurs étoient absolument nécessaires, on pourra présumer qu'aucun des malades traités à

---

sion, la dupe des courtisans, ainsi que M. le Chevalier Pringle celle des Chirurgiens des Hôpitaux dont il avoit la direction, tous louant à outrance la teinture de sublimé corrosif que ces deux savans Médecins avoient introduite dans la pratique de la Médecine.



leur maniere ne fera jamais guéri ;  
ce qui est la principale cause pour  
laquelle le mal vénérien chronique  
est devenu une peste lente & con-  
tagieuse.

---

#### CHAPITRE IV.

*Des effets que le virus vénérien produit  
dans les parties solides & dans les hu-  
meurs de notre corps.*

**I**L y a autant de moyens d'être in-  
fecté de la maladie vénérienne, qu'il  
y a de différentes especes de liberti-  
nage. La religion & la décence m'em-  
pêchent d'aller plus loin. Je citerai  
seulement, & en Latin, le passage  
suivant, tiré des ouvrages du plus  
célèbre Naturaliste qu'il y ait eu :  
*Hominem scire nihil sine doctrinâ ; non  
fari, non ingredi, non vesci : breviterque  
non aliud naturæ sponte, quàm flere. Ita-*



*que multi exstiterent, qui non nasci optimum censerent, aut quàm ocyssimè aboleri. Uni animantium luctus est datus, uni luxuria, & quidem innumerabilibus modis, ac per singula membra. C'est ainsi que s'exprime Pline, dans la Préface du Livre septieme de son Histoire Naturelle, en gémissant sur les miseres de l'homme.*

Tous les Auteurs que j'ai lus sur les maladies vénériennes, assurent qu'on peut en être infecté, si on dort dans le même lit avec une personne infectée de cette maladie, sur-tout si tous les deux tombent en sueur. Le poison vénérien entre alors par les veines absorbantes de la peau, & les humeurs du corps en sont viciées. On assure que le même accident arrive à ceux qui respirent l'air infecté & renfermé de la chambre d'un malade qui a des ulceres vénériens, & dont les humeurs sont en pourriture. Je suis persuadé que les humeurs d'un homme



sain pourront contracter le virus vénérien de la maniere que je viens de décrire ; mais je ne pense pas qu'il soit infecté au même point & aussi fortement que ceux qui contractent cette maladie par les actes vénériens dans lesquels tout le corps , toutes les arteres , tous les nerfs sont en contraction. Le virus vénérien contracté de cette maniere violente , attaque les nerfs & toutes les parties sensibles, & les fait tomber en spasme. Le mouvement du sang est suspendu & arrêté , les humeurs s'enflamment ou tombent en pourriture , selon la disposition du sujet & du degré du spasme des arteres, & de la malignité du virus vénérien. Les remedes qui conviennent après cette espece d'infection , sont les seuls anti-spasmodiques , & ensuite les sudorifiques : on continue ces remedes jusqu'à ce qu'il paroisse un sédiment louable dans les urines.



On contracte très-souvent le virus vénérien sans qu'il paroisse le moindre signe d'inflammation, d'ardeur ni de démangeaison dans les parties infectées; on se regarde comme sain & sans la moindre infection; mais peu de temps après, & le plus tard au bout de vingt-quatre heures, on se sent abattu, triste, attaqué de quelque vertige, les yeux deviennent légèrement rouges, on éprouve un certain bruissement dans les oreilles, signes certains que le spasme contracté par l'acte vénérien, s'est terminé au *sensorium commune*, où le poison vénérien, inflammatoire ou chronique se fixe principalement; très-souvent l'irritation est si grande, que l'élasticité se communique à tous les nerfs, à toutes les membranes du corps, qui tombent dans le même état. Quelquefois le poison vénérien, contracté de toutes sortes de manières, affoiblit le *sensorium commune* de telle ma-



niere, que plusieurs tombent en démence, & dans une telle insensibilité, qu'ils deviennent tristes, évitent la lumière, fuient la compagnie, & sont attaqués de toutes les maladies qui proviennent *ab infirmato tenore medullæ cerebri*, sujet qui a été traité d'une manière supérieure par M. Kloekhof, dans une savante Dissertation imprimée à Utrecht en 1753.

J'ai vu plusieurs malades infectés du poison vénérien sans la moindre inflammation, plaie ou signe visible dans les parties par lesquelles il avoit été contracté, qui, après avoir éprouvé tous les dérangemens de l'estomac & du bas-ventre, tomboient sur le champ dans un dérangement total de l'esprit, ou dans des convulsions terribles, ou avec perte de connoissance, comme il arrive dans la manie; quelques-uns, principalement les vieillards, tomboient en démence, ayant la poitrine légèrement embar-



raffée, une petite toux suivie de crachats, symptômes qui duroient jusqu'à ce que la pourriture totale de leurs humeurs vînt mettre fin à leurs jours. Je suis persuadé que plusieurs Médecins auront de la peine à croire, & nieront même ce que je viens d'avancer; ils m'objecteront qu'on ne trouve, dans aucun des Auteurs qui ont traité de cette matiere, des observations de maladies chroniques, dont l'origine avoit été le poison vénérien. Je pourrois en citer un grand nombre, je me contenterai d'en citer deux; l'une, que je ne transcrirai pas, se trouve dans le recueil d'Observations Médicinales de Jean Schenckius, *Lib. 2, de Morbis pulmonum*, Obs. vij, p. 266, col. 2; la seconde, est la suivante, dans laquelle on voit que la maladie vénérienne chronique peut produire la manie. Quoique l'Auteur de cette Observation n'ait pas fait la moindre mention de la



maladie vénérienne, il est constant que cette manie, guérie par l'usage du mercure poussé jusqu'à la salivation, étoit vénérienne.

*Anno 1752, Verbi divi Magister 30 annorum. . . . . maniaco correptus & diù afflictus fuit delirio. . . . . Post varia. . . . . sed incassum. . . . . medicamenta, medicus. . . . . sanguinem per octodecim vices misit ad ʒvi quâlibet vice. . . . : hinc raso capite universæ ejus regioni capillatæ unguentum mercuriale bis de die. . . . affricare jussit. . . . 30 die salivatio. . . . . post aliquot dierum intervallum, resipuit, & mentis compos iterùm factus; vir tamdiù demens & insanus continuato per mensem ptyalismo. . . . . sanitatem & rationis integritatem recuperavit. . . . De me ipso testari possum, quòd in chronico delirio maniaco sæpiùs vel ad salivationem, vel sine ea ad mercurialia unguenta vel interni mercurii dulcis usum, interpositis cathar-*



*ticis confugerim, semperque spei optatus responderit eventus* (1).

J'ai dit ci-dessus que le virus vénérien affoiblit tellement le ressort du *sensorium commune*, que toutes les fonctions animales & vitales deviennent languissantes. Cette foiblesse du *sensorium commune* a été connue de toute antiquité ; c'est elle qui est la cause des idées les plus fixes, des plaisirs vénériens les plus impurs & les plus criminels chez les Vieillards (2) ;

---

(1) *Nova acta Physico-Medica*. T. I, Obs. 88, p. 346. Norimb. 1757, in-4°.

(2) *Avicenna*, l. 3, Fen. 20, cap. 4, p. 900, édit. Valgrif. de *Aluminatis*. *Cælius Aurelianus*. *dechronic. morb.* cap. 9, de *mollibus sive subactis* quos Græci *μαλακας* vocant : ubi ostenditur hunc morbum à malignâ ac sædissimâ mentis passione ortum ducere. Voyez aussi le Dictionnaire Hist. & Crit. de Chauffepied, vol. 4, art. Williams ; vous y lirez avec surprise dans quelle misère est tombé le Chancelier Bacon.



mais cette foiblesse est plus considérable dans le *sensorium commune* que dans le système des nerfs & dans les parties où ils se terminent chez ceux qui sont infectés du virus vénérien héréditaire ou acquis.

Les effets de ce poison vénérien produit dans les humeurs étant considérable, nous en développerons la malignité, & nous dirons par quels moyens elle est produite dans le corps humain.

Nous avons vu que le poison ou virus vénérien peut infecter le corps vivant par les embrassemens amoureux, sans qu'il s'en suive la moindre inflammation dans les parties visibles de la génération. Nous avons dit que si après les actes charnels l'inflammation se montre dans les parties qui les ont exercées, il falloit la guérir simplement sans aucune sorte de remedes mercuriaux, & que lorsqu'elle fera guérie totalement, il falloit



vaincre le levain vénérien , c'est-à-dire , le spasme des nerfs & des arteres qu'il produit , & qui a son siege principal dans le *sensorium commune*. Si on néglige de traiter ainsi un malade à la suite d'une gonorrhée, d'un bubon , d'un chancre , &c. les humeurs s'altéreront à cause des spasmes qui surviendront dans les différentes cavités du corps vivant.

J'ai dit ci-dessus qu'aussi-tôt que les nerfs & les arteres tombent en spasme, qu'elles se rétrécissent , & que le sang ne circule pas librement , le sang ainsi retenu par sa propre nature , les parties dont il est composé , l'alterent & tendent vers la pourriture , la partie la plus volatile s'évapore par la transpiration , qui est cependant très-diminuée ; de-là les engorgemens des glandes , la jaunisse , les mauvaises couleurs du visage , les ophtalmies bâtarde , les maux d'estomac , des reins , de la poitrine , principalement



dans les constitutions foibles ; mais dans les constitutions robustes , musculieuses , le vice du sang est poussé vers les membranes musculaires sous la peau ; de-là les rhumatismes , la gravelle , & souvent la pierre. Je vais entrer dans quelques détails sur les maladies produites par le vice vénérien , que j'ai vues & que j'ai traitées.

---

## CHAPITRE V.

*Des maladies chroniques ; suites du poison vénérien , & de la maniere de le traiter depuis l'enfance jusqu'à l'âge de puberté.*

J'AI observé que les enfans nés de peres & de meres infectés du vice vénérien , étoient attaqués des maladies suivantes. J'en ai vu aussi plusieurs qui naissoient avec des vices de



conformation , par exemple avec l'ouverture de l'uretre mal placée , avec l'imperforation de l'anus. Cette partie étoit fermée par une pellicule quelquefois superficielle , quelquefois plus profonde , & qui s'étendoit dans l'intestin. La seule utilité qu'on a retiré de l'opération , a été d'évacuer le meconium , mais je n'ai jamais vu que cette opération ait sauvé la vie à ces jeunes victimes.

On fait que , pour l'ordinaire , la dentition commence au septieme mois ; j'ai observé que chez ces enfans elle ne commençoit qu'à quatorze mois ; leurs dents deviennent noires & se pourrissent en peu de temps.

Ces enfans sont tourmentés de douleurs d'estomac & de tranchées , ce qu'on connoît par leurs cris , par l'insomnie ; leurs excréments sont verdâtres ; ils sont disposés à engendrer des humeurs acides , dont l'âcreté & l'irritation ne peut être corrigée que par



la diete de la nourrice , par des absorbans , des frictions spiritueuses.

Depuis l'âge de deux ans jusqu'à celui de puberté , ils sont tourmentés par les vers ; ce qu'on connoît par les vomissemens , le cours de ventre , les défaillances , la petitesse du pouls , son intermittence , par la démangeaison du nez , la toux sèche , les accidens épileptiques.

Le signe qui m'a paru démontrer plus clairement le vice vénérien dans ces enfans , est une ampoule ou pustule placée au milieu de la levre supérieure , intérieurement sur le filet même ; elle disparoît quelquefois : mais elle est très-apparente , lorsque les autres symptômes se manifestent avec plus d'indensité.

C'est dans ce même âge que paroissent le rachitis , les maux des yeux , les engorgemens des glandes , le *spina ventosa* , sur-tout dans les doigts des mains & les os des pieds ,



la teigne, les écouelles, les maladies de l'oreille, les croûtes, les pustules sur la tête & sur le visage, la mauvaise couleur, la débilité du corps jointe à la vivacité de l'esprit, la courbure de l'épine & la difformité des os longs.

On pourra m'objecter que ces maladies ont été observées de tout temps, & qu'elles ne sont pas le produit d'un vice vénérien, ce qui est vrai, si on ne fait attention qu'au vice des fluides & des solides, sans considérer l'infection ou la pourriture d'une nature particulière qui accompagne ces maladies dans les enfans infectés, & qui étoit inconnue avant l'apparition de la maladie vénérienne. D'ailleurs, dans les enfans engendrés de peres infectés, les symptômes sont plus opiniâtres, plus rebelles, parce que les nerfs, les artères, toutes les parties sensibles, sont dans un état de spasme continuel; que les liqueurs



sont plus disposées à la pourriture , plus épaisses , moins susceptibles d'être évacuées par la perspiration , & de tomber en suppuration.

Les indications curatives sont 1°. de tenir libres l'estomac & tout le canal intestinal , d'atténuer les humeurs & de les préserver de la pourriture. On satisfait à ces indications, en donnant des purgatifs échauffans , auxquels on associe un demi-grain en un grain de mercure doux , en employant les bains de vapeur aussi souvent que les forces peuvent le permettre , & les frictions de teinture de cantharides depuis les pieds jusqu'à la moitié de la jambe , lorsque le malade entrera au lit.





---

## CHAPITRE VI.

*Des maladies causées par le vice vénérien héréditaire, qui arrivent aux deux sexes depuis l'âge de puberté.*

CES maladies sont les fièvres quartes rebelles, la goutte, les rhumatismes, l'hémiplégie, la manie, la surdité, les ophtalmies, la jaunisse, les palpitations, les douleurs d'estomac, les diabetes, les difficultés d'uriner, les coliques, la dysurie, le lumbago, les douleurs vagues, les démangeaisons au scrotum, & chez les personnes du sexe, les fleurs blanches, &c.

L'expérience m'a appris que les effets du poison vénérien héréditaire, ou acquis *per singulas corporis partes*, étoient de se montrer sur la peau



dans les corps robustes, musculeux & vigoureux, & de paroître sous la forme de rhumatismes, de sciaticques, de dartres, d'ophtalmies, & dans les corps vifs, sensibles, ingénieux, délicats, tels que les personnes du sexe, d'attaquer l'estomac, le canal intestinal, les reins, le diaphragme & les parties vitales.

Ce virus vénérien, qui s'est déposé sur les nerfs, après que l'inflammation s'est terminée ou par résolution ou par suppuration, ne se montre pas aussi facilement dans la vigueur de la jeunesse; mais aussi-tôt que les femmes commencent à perdre leurs regles, ou qu'elles ont cessées tout-à-fait, alors elles sont tourmentées des maux de nerfs, des spasmes de l'estomac & du canal intestinal, des engorgemens des glandes, des ophtalmies, des maux de tête, toutes maladies qui ne sont accompagnées d'aucune inflammation véritable.



Chez les hommes robustes & vigoureux, tous ces maux spasmodiques se montrent à la superficie du corps & dans le canal intestinal, lorsqu'ils ont atteint l'âge de cinquante à soixante ans; & s'ils ne font pas de remèdes, ou qu'ils soient traités avec des saignées, des purgations, faites avec la manne, le séné & les sels neutres, avec des bains, des eaux minérales, la maladie finit par une hydropisie de poitrine.

Si ces hommes sont foibles, sensibles, irritables, adonnés à l'étude; s'ils sont enclins à la débauche, alors tous leurs nerfs, principalement ceux de l'estomac & du canal intestinal, sont attaqués de spasme; de-là les coliques, l'ictère, les maladies du foie, des reins, de la tête, &c.

Le Médecin ne doit alors songer qu'à prolonger les jours de son malade & à diminuer ses souffrances; ce qui m'a le mieux réussi, & dont  
j'ai



j'ai fait l'expérience pendant trente ans, même en faisant vivre mes malades en société & sans quitter leurs occupations, est de tenir le canal intestinal libre par le moyen des pilules suivantes que je fais prendre depuis une jusqu'à cinq, une, deux ou trois fois par semaine, le soir en se mettant au lit.

*R̄ Mercurii dulcis ʒj.*

*Rad. zingib pulv.*

*Sacchari albiss. & duriss. } aa ʒj.*

*Camphoræ ʒss.*

*Terantur simul f. s. a. pulv. subtiliss. adde.*

*Extracti jalappæ Pharmac. Lond. } aa ʒi ss.*  
*Cathart. Pharm. Lond. }*

*Assæ fætida. } aa ʒj.*  
*Pitul. Rufi. }*

*Bals. Peruv. liq. ʒss.*

*Elix. ppr. sine acido f. q. m. f. pil. singulæ gr. v. inaurandæ.*

Le lendemain au soir en entrant au



lit, je fais frotter les pieds & les jambes jusqu'aux mollets, avec trois onces de teinture de cantharides de la Pharmacopée d'Edimbourg ( quatrième édition ); on frotte ces parties jusqu'à ce que la peau reste parfaitement sèche, sans cela il surviendrait des ampoules qui empêcheroient de continuer les frictions que l'on fait seulement le soir du jour où les pilules ont lâché le ventre.

Je pourrois citer un grand nombre d'observations pour prouver les succès de cette méthode, je me contenterai d'en citer deux.

10. J'ai été consulté par un malade âgé de quarante-cinq ans, né de parens qui avoient eu la maladie vénérienne, & qu'il avoit aussi, à ce que je pense, acquise de son côté; ses vaisseaux spermatiques étoient gonflés, le scrotum couvert de tumeurs, les deux cubitus remplis de durctés qui ressembloient à des exof-



tofes , mais fans douleur , ni perte de mouvement ; je pensai que le virus vénérien étoit déposé dans le *panniculum adiposum* ; je lui conseillai de prendre les pilules ci-dessus deux & trois fois par semaine pendant deux mois & demi , & de se frotter les duretés des bras avec la teinture de cantharides en entrant au lit , & le soir du jour où les pilules l'auroient purgé. Au bout de ce temps , les tumeurs devinrent rouges en certains endroits ; elles s'enflammerent & suppurèrent ; l'enflure & la dureté diminuèrent , enfin disparurent ; les bras se guérèrent en peu de temps , l'homme devint sain , & la couleur de son visage annonça une santé parfaite.

20. Une autre personne , âgée de soixante-cinq ans , me consulta , en 1766 , sur une dartre éléphantiasique qui lui dévorait les deux bras & les mains ; je regardai cette maladie comme provenant *ex venere* A. ....



( J'ai vu quelques - uns de ces malades avoir les ongles tellement monstrueux , qu'ils ne pouvoient s'aider de leurs doigts ). Je lui ordonnai les pilules ci - dessus , & la teinture de cantharides en frictions sur les parties malades ; il suivit ces remedes exactement pendant trois mois ; il se forma sur le dos de la main un abcès qui jeta beaucoup de matiere ; le malade fut guéri de sa dartre & de sa maladie vénérienne ; il est aujourd'hui en très - bonne santé. ( J'écris en 1776 ).

Je finis en observant que la plus grande partie des opérations chirurgicales sont meurtrieres , parce que peu de Chirurgiens connoissent la maladie vénérienne chronique.

On accuse l'air des Hôpitaux dans les Villes , les Armées & dans les Vaisseaux de guerre. On a raison jusqu'à un certain point ; mais combien de soldats , de matelots , de gens du bas peuple sont infectés de maladies



vénériennes chroniques , ou par génération , ou par leur propre libertinage ; la plupart ont été mal guéris , la plupart ont éprouvé rechûtes sur rechûtes. Le Chirurgien ne connoissant pas la cause des mauvaises supurations , des engorgemens , des glandes , coupe , instrumente , & tout finit par la gangrene. La plupart ignorent encore la maniere dont il faut employer le mercure dans de telles circonstances.

*De his forsan scribam , sed quare ?*

---

## C H A P I T R E V I I.

*Examen de quelques questions relatives  
aux Maladies Vénériennes.*

§. P R E M I E R.

1°. *Des Sudorifiques.*

J E pense que le poison vénérien , dans son commencement , a été si aigu , si venimeux , qu'il tuoit en trois semaines ; ce qui me porte à le croire ,



c'est qu'il faisoit tomber en très-peu de temps les parties molles en gangrene, & les parties solides en carie & en sphacele. (Voyez Alexander Benedictus). Depuis l'année 1518, lorsque le gâïac s'est introduit, cette maladie parcourut des temps plus longs. On voit qu'elle imita la peste; celle-ci tue au commencement en six, en douze, en dix-huit, en vingt-quatre heures; ensuite la fièvre survient; elle tue en trois jours, en cinq, elle s'étend jusqu'au septieme ou au neuvieme jour, & devient à la fin une fièvre putride, ou une fièvre de la nature des intermittentes *mali moris*. Cette maladie est donc aujourd'hui moins aiguë, mais toujours venimeuse, rebelle & destructive de l'espece humaine. Nous en connoissons encore aujourd'hui deux especes, une qui est inflammatoire, & l'autre qui est chronique; la premiere s'annonce sous les symptômes d'une violente



gonorrhée , des inflammations des testicules , du prépuce , des douleurs vives du canal de l'uretre , des bubons , &c. Nous voyons tous les jours ces accidens dans les corps robustes & forts à la suite d'un commerce impur ; mais si c'est un corps maigre , foible , cachectique , d'une constitution grêle & délicate , qui soit âgé de plus de cinquante ans , alors le virus acquis ne produira pas une inflammation ; il sera repompé , se communiquera à toutes les parties ; ce qui s'observe par la tristesse , la pesanteur & l'abattement qui s'ensuivent. Examinons actuellement ce qu'il faut faire dans ces deux especes de maladies vénériennes , & quel est le traitement qui leur convient.

C'est une loi de la nature que plus un corps est sain , jeune , vigoureux , élastique , plus il est sensible ; le contraire arrive dans un corps malade , âgé , foible , sans ressort. Si on met



un grain de sublimé corrosif sur la cornée d'un cadavre , il ne surviendra ni inflammation ni gangrene ; mettez-le sur la cornée d'un vieillard maigre , sec , cachectique , il produira une inflammation , mais légère ; la gangrene viendra avant la suppuration , & la fièvre sera légère. Mais si vous mettez ce grain de sublimé corrosif sur le même endroit de l'œil d'un jeune homme , alors il y aura une vive inflammation , avec tumeur , rougeur du globe & des paupieres ; il surviendra une fièvre violente , des maux de tête ; enfin tout s'armera dans le corps pour produire la suppuration , & par son moyen chasser l'ennemi hors du corps. Voilà la loi de la nature.

Supposons présentement qu'un corps sain & robuste soit attaqué du virus vénérien , *vel ex coitu impuro , vel alio modo*. La nature irritée à proportion de ses forces , produit aussi-tôt l'in-



flammation ; elle réunit toutes ses forces , excite un mouvement dans les nerfs & les arteres ; il survient d'abord des tumeurs inflammatoires dans les parties lésées , des bubons ; il survient des gonorrhées , des douleurs dans toutes les parties , des tumeurs sur la peau , des ulceres à la tête , aux oreilles , dans l'intérieur de la bouche , des pustules sur le front , & la plupart de ces tumeurs ne tardent pas à suppurer. Ici la nature jette tout le virus vers la surface du corps où les nerfs & les arteres viennent se terminer.

Dans les cinquante années qui suivirent l'apparition de la maladie vénérienne en Italie , & dans la partie méridionale de la France , les hommes étoient plus robustes , plus vigoureux. Nous lisons , dans les Auteurs de ce temps , les affreux ravages que cette maladie faisoit sur la peau , sur les os de la tête , &c. Nous y voyons , &



dans Fallope sur-tout, mort trop tôt pour les progrès de la médecine, que l'effet du virus vénérien étoit de détruire par la carie, par le pus, la sanie & les humeurs fougueuses.

Alors l'indication curative étoit d'augmenter la circulation, de relâcher la peau, en donnant le gaïac, la teinture de sublimé corrosif donnée dans une décoction sudorifique, les malades étant mis dans un bain de vapeur, & respirant toujours un air chaud, au quatre-vingtième degré du thermometre de Fahrenheith, auroit encore produit plus d'effet; les sueurs abondantes & continuelles nétoieroient, purifieroient & renouvelleroient tout le corps. Cet effet étoit produit par le gaïac; & voilà l'origine des louanges que Fernel, Hutten, & plusieurs autres, ont fait de ce médicament; voilà la cause de la guérison de deux Espagnols, guéris sous le Tropique, à l'Isle de Saint-Do-



mingue ; c'est aussi de-là que nous pourrons tirer l'indication curative qui se présente encore de nos jours.

Lorsque le virus vénérien se jettera sur les parties extérieures du corps , ou *per vires actuosas vitæ* , ou après la salivation , ou après quelque autre traitement mercuriel , l'indication curative fera de guérir par tous les remèdes qui relâchent la peau , qui augmentent le mouvement des artères ; ce que l'on fera en faisant prendre des boissons anti-sceptiques , & en faisant respirer en même-temps un air presque aussi chaud que le sang humain.

Un autre incident arrivé dans les commencemens de l'apparition de la maladie vénérienne , donna de la réputation au gaiac. Suivant Fracastor , le mercure fut mis en usage par un Barbier de Venise , avant que Béren-ger s'en servît. On donnoit à tort & à travers le mercure & la salivation.



Qu'arriva-t-il ? Le virus étoit en partie vaincu & expulsé ; le reste se jetoit vers la peau, sur les os de la tête, du nez, de la mâchoire, sur les dents, les bras, &c. On apporta du gaïac de l'Amérique ; on en fit usage dans ces reliquats ; il réussit parfaitement. La teinture de sublimé corrosif auroit le même avantage, & guériroit même plus promptement, si on l'employoit comme je viens de le dire.

---

## §. I I.

*Des Frictions.*

J'AI décrit les suites de la contagion dans un corps robuste, sain & vigoureux, soit dans le commencement de l'apparition de la maladie vénérienne, soit dans celle qui existe de nos jours : suivons les effets de la contagion dans un corps foible, sans nerfs, usé, enfin dans ces sujets que l'on trouve si souvent à la Cour & dans les grandes



Villes. Supposons qu'un de ces corps soit infecté *vel per legitimam venerem, vel per insolitam vagamque*. Qu'arrivera-t-il ? La nature trop foible poussera-t-elle le virus vers la peau ? naîtra-t-il, dans différentes parties, une inflammation forte, des tumeurs qui viendront à suppuration comme dans le corps robuste ? Non certainement. Le virus s'attachera aux parties qui ont été lésées en premier ; peu-à-peu il gagnera du terrain, en suivant les membranes & les enveloppes des nerfs, & se montrera seulement sous les symptômes des maladies chroniques. Qu'arrive-t-il alors ? La tristesse s'empare de l'ame, on est tourmenté de vertiges par intervalles, on éprouve une douleur fourde aux épaules, au col & sur les reins, un embarras dans la gorge, une légère rougeur des yeux ; on ressent, dans les parties lésées, une inflammation très-moderée ; il survient un écoulement, mais de mauvaise nature, sanieux, séreux & peu abon-



dant; peu après on est attaqué de douleurs sourdes au sternum, ou au côté droit, de vents dans l'estomac, de borborrygmes dans le colon, d'ulceres dans l'intérieur de la bouche; les gencives deviennent d'un rouge pourpre; il paroît sur le visage de petits boutons, mais en petit nombre; quelquefois ils se jettent sur le front; ces malades ont des douleurs de tête fréquentes; ils deviennent tristes, languissans, paresseux; ils éprouvent rarement des douleurs pendant la nuit dans les articulations; mais il leur survient des tumeurs, des exostoses sur la tête, sur les tibias; plusieurs ont les ongles difformes, des douleurs d'estomac après le repas. Les femmes ont des coliques plus vives, plus tranchantes avant l'apparition de leurs regles; il leur survient des maladies dans les reins, dans les ovaires; le teint devient jaune, plombé, verdâtre. Enfin ces malades sont tourmentés de mille maux différens, qui les dégoûtent de



la vie & leur en font desirer la fin. Tous ces symptômes ont été observés par différens Auteurs ; je les ai vus moi-même. Seroit-il raisonnable de guérir ces malades par le gaïac, par les sudorifiques, par la teinture de sublimé corrosif ? Non. Voyons donc avec quels remèdes il faut les traiter.

10. Si j'apperçois des plaies au palais, avec crainte de carie aux os du palais & du nez, je prépare le malade pendant quatre à cinq jours, & je passe sur le champ à l'usage des frictions, que je fais continuer jusqu'au trente-cinquième jour ; que la salivation survienne ou non, je ne pousse pas les frictions plus loin ; si elle paroît, je la laisse, je la modère, ou je la prolonge à volonté.

Lorsque je traitois quinze à vingt soldats à la fois dans les Hôpitaux Russes, je pouvois prolonger la salivation sans continuer l'usage du mer-



cure, & la modérer ou la faire finir sans employer de purgatifs.

11 } Lorsque je voyois que le malade avoit rendu, pendant six à sept jours, deux ou trois livres de salive pendant vingt-quatre heures, & que le neuvieme ou le dixieme jour la salivation diminuoit, & n'alloit plus qu'à une livre ou peu de chose, je ne faisois pas administrer de nouvelles frictions; je faisois mettre, dans douze onces d'eau, trois onces de vin blanc du Rhin, ou de vin d'Espagne; &, à leur défaut, autant d'eau-de-vie: je faisois boire cette mixture tiede à la dose d'une once toutes les demi-heures; & dans l'espace de six heures, la salivation revenoit au point que je desirois. Si je voyois au contraire une grande inflammation dans la gorge, une salivation trop abondante & mêlée de sang, épaisse, jaunâtre, & à la quantité de quatre livres par jour, alors je ne purgeois pas; ce que je



regarde comme très-pernicieux : mais je faisois mettre trois ou quatre onces de lait dans une livre d'eau ; je faisois prendre ce mélange tiède à la dose de deux ou trois onces à la fois ; dans l'espace de quatre heures , la salivation & le mal de gorge diminuoient : si le malade en prenoit trop à la fois, la salivation s'arrêtoit entièrement. De cette maniere , tantôt avec l'eau & le vin , tantôt avec l'eau & le lait , j'obtenois une salivation graduée jusqu'au quarantieme jour, qui n'étoit suivie d'aucun inconvénient , & je n'employois jamais plus de trois ou quatre onces de mercure appliquées dès le commencement. Cette méthode est différente de celle qui est usitée dans quelques Villes de France où l'on donne du lait aux malades en même temps qu'on leur administre des frictions à outrance ; alors le lait arrête l'action du mercure qui reste dans le corps.



2°. Si je suis assuré que les symptômes inflammatoires, & les autres accidens vénériens du malade que j'ai à traiter, ne doivent pas se terminer par la carie, ou par la destruction de quelque partie charnue, alors je ne me presse pas de faire saliver; je fais faire des frictions avec l'onguent mercuriel camphré à petites doses, ou chaque jour, ou de deux jours l'un; & je continue ainsi jusqu'au trentième ou au trente-cinquième jour.

3°. Si je ne vois chez le malade que des signes d'une maladie vénérienne déguisée sous les symptômes d'une maladie chronique, je ne fais pas saliver, je n'emploie pas les frictions, mais je donne à l'intérieur des remèdes mercuriels unis à d'autres remèdes appropriés à la maladie chronique que j'ai en même-temps à traiter.





§. . I I I.

*De la meilleure maniere d'administrer les  
Frictions.*

**L**E grand Boerrhaave, mon Maître, n'a jamais traité les malades attaqués de maladie vénérienne, par les frictions. Il se servoit du mercure doux qu'il faisoit prendre intérieurement à la maniere de Sydenham; il n'a jamais enseigné d'autre méthode pendant deux ans que je l'ai suivi, soit dans les leçons particulieres sur les Aphorismes, soit dans ses leçons publiques sur la maladie vénérienne. Ce grand homme craignoit les frictions, parce que, disoit-il, la grande quantité de mercure qui entre dans le corps, *rodit & destruit oleum illud animale quo membranæ & nervi imbuuntur: tunc flaccidi fiunt, & membranæ crassæ imperspirabilesque evadunt; observatum est illos quibus*



*liberaliter mercurio tractati fuere, in morbos melancholicos & cachecticos incidisse.*

Mais on ne connoissoit pas encore les bons effets du camphre, du musc, & sur-tout du bain de vapeur, pour chasser du corps tout le mercure qui y entre, soit par les frictions, soit par la bouche; & il craignoit, avec raison, que le mercure restât dans le corps, parce qu'il ne savoit pas l'en faire sortir, comme je l'ai indiqué ci-dessus. Voici ce que je pense sur cet objet :

Où la maladie vénérienne se montre sur la peau avec des symptômes qui lui sont propres, ou non. Si elle s'annonce sur la surface du corps & aux extrémités, par des ulcères, des dartres, des verrues, des exostoses, des douleurs ostéocopes, alors la guérison consiste à pousser toute la circulation des humeurs du centre à la circonférence : ou elle est plus dans



le centre du corps que sur la peau ;  
& alors l'indication est la même.

Dans le premier cas , je fais faire des frictions aux jambes avec une demi-once ou six gros d'onguent mercuriel camphré , fait avec une partie de mercure , & deux de beurre de cacao , triturés ensemble pendant quarante-huit heures ; les frictions se font du talon au genou seulement , à moins qu'il n'y ait un vice local dans quelque partie. Je fais continuer ces frictions tant que durent les symptômes , tantôt de suite , tantôt en y mettant quelque intervalle. Pendant tout ce temps , je fais boire toujours chaud , & toutes les deux heures , la décoction de falsépareille très-saturée ; j'y fais ajouter quelquefois six gouttes par verre de teinture de sublimé corrosif. Si le malade est toujours en transpiration , s'il s'affujettit à prendre pour toute nourriture des bouillons de riz , de gruau , des compotes



bien sucrées , de la poudre de pain bien fermentée , quelques laits de poule , sur six onces desquels on met une once de vin de liqueur , alors on pourra faire usage de la teinture de sublimé corrosif en même - temps qu'on emploiera les frictions ; tout le mercure sortira par la peau , & expulsera tout le virus qui caufoit la maladie. On appliquera nuit & jour , sur les exostoses & les ulceres vénériens , lorsqu'ils feront ouverts , des flanelles imbibées de décoction de gaïac très-faturée. Ce malade sera guéri du trente - cinquieme au quarantieme jour ; mais si le malade , outre les symptômes externes , est attaqué d'ulceres à la gorge , de carie aux os du palais , du nez , alors on doit employer , pour chaque friction , jusqu'à une once d'onguent mercuriel préparé de la maniere ci-dessus ; faisant en même-temps usage de la décoction chaude de falsepareille ,



on ne donne pas la teinture de sublimé. Ayant mis une si grande quantité de mercure dans le corps, peut-être qu'il ne sortira pas aussi-tôt avec la sueur & la transpiration, peut-être que la salivation s'ensuivra; mais elle fera aussi forte ou aussi légère que l'air respiré par le malade fera froid ou chaud; le malade doit toujours rester au lit: il faut dépurer & nettoyer la carie de ces parties si parfaitement, qu'il n'y reste pas le moindre reliquat; ce qu'on pourra voir en examinant le mucus des narines.

Si les os de la tête, les zigomatiques, ceux des épaules, sont cariés & qu'ils ne soient pas à découvert, il faudra les mettre à découvert, & les traiter comme j'ai dit ci-dessus.

Dans le second cas, je pense qu'on pourroit donner le mercure doux à la maniere de Sydenham & de Boerhaave; cependant je préfere l'on-



guent mercuriel préparé comme je l'ai indiqué.

Je ne fatigue pas inutilement le malade avec des bains ; la vraie préparation feroit de mettre le malade pendant cinq à six jours dans un bain de vapeur modéré , & de lui faire faire usage pendant ce temps de la boisson de falsépareille. Lorsque le corps est ainsi ramolli & relâché , je passe à l'usage des frictions que je fais administrer de suite , en y mettant un intervalle. Je peux empêcher la salivation 1°. par la chaleur de l'atmosphère ; 2°. avec un mélange de musc , de camphre , triturés avec le sucre que je fais avaler au malade tous les jours. Quant à la maladie vénérienne déguisée , qui se montre sous les signes des maladies chroniques , je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit.



§. I V.

*De l'emploi des purgatifs pendant le traitement des Maladies Vénériennes, de leur espece, du temps où il faut les employer, & de la maniere dont on doit les administrer.*

J'AI observé que plusieurs Médecins purgeoient les malades pendant le traitement avec les frictions, ou lorsqu'ils donnoient le mercure à l'intérieur; j'ai remarqué qu'ils n'avoient d'autre intention que de détourner la salivation, en augmentant les évacuations du bas-ventre; ils ont réussi quelquefois au-delà de leurs desirs; la salivation s'arrêtoit; ils faisoient recommencer l'usage des frictions, & quelquefois par quatre ou cinq reprises, pendant un seul traitement. Je laisse à juger à ceux qui ont de l'expé-



rience , si ces malades seront guéris ; ce n'est pas ici le lieu de m'occuper à relever toutes les fautes qui se font ordinairement dans le traitement de la maladie vénérienne. Je me bornerai à établir quand on doit purger , & de quelle manière on doit le faire. Si la maladie vénérienne est à la superficie du corps d'une manière si visible qu'il y ait des ulcères , des exostoses , alors il est inutile , il est même dangereux de purger pendant le temps des frictions. L'indication est de déterminer le mercure vers la peau , & de le faire sortir avec la transpiration pendant trente-cinq jours.

Mais si le virus reste plus dans l'intérieur du corps , qu'il ait été reçu par les vaisseaux sanguins immédiatement , & par des parties seulement couvertes de l'*épithélium* , alors il faut employer des laxatifs doux , soit seuls , soit avec la teinture de sublimé. On donne ces laxatifs tous les jours , met-



tant seulement un jour de repos tous les cinq ou six jours ; il faut que par ce laxatif le mercure soit poussé vers l'intestin rectum & vers l'utérus chez les femmes. La perspiration & les sueurs ne seront pas détournées par ces remèdes ; ce que font les purgatifs , sur-tout les drastiques , & c'est pour cela qu'ils sont nuisibles. Que la salivation survienne ou ne survienne pas , il faudra continuer ce laxatif.

Quelquefois le malade impatient se découvre pendant la nuit ; l'air de la chambre étant plus froid que celui du lit , le malade se refroidit , & il commence à saliver ; alors l'indication est de rétablir la transpiration & les sueurs , & non pas de purger comme on fait ordinairement. Voici le remède dont je fais usage.

℞. *Radic. sarsaparillæ minutim scissæ*  
℥ ʒ.



*Coque in ℥ xviiij aquæ ad ℥ x vel ad ℥ ix.*

*Sub finem adde*

*Foliorum sennæ mundatæ ℥ j vel ℥ i ℥ vel ℥ ij.*

*Flavedinis corticum citri recentis vel foliorum pimpinellæ ℥ j.*

*Semin. cardamomi minor. excort. vel seminis coriandri ℥ ℥.*

*Post aliquot ebullitiones digerantur fervidè : colaturæ frigidæ adde*

*Tinct. sublim. corrosivi à guttis x ad xxx. ( 1 )*

*Misce. Capiat manè tepesact. balneo mar. pro unâ dosi.*

Les malades vont à la selle deux ou trois fois , & ils ne doivent pas aller davantage pendant vingt-quatre heures ; la dose du séné doit être assujétie à cette regle.

---

( 1 ) Il entre , dans la teinture de sublimé corrosif , trois grains de sublimé sur douze onces d'eau-de-vie.



Voilà les indications que j'ai pour purger pendant les frictions, & lorsque je traite avec des mercuriels internes la maladie vénérienne déguisée ou dégénérée.

On retire un autre avantage de cette sorte de laxatifs. Le mercure se répand plus sûrement dans toutes les parties même les plus éloignées; tous les vaisseaux chyliques reprennent leur ressort; la sécrétion de la bile se fait régulièrement; toutes les fonctions sont rétablies, la mélancholie se dissipe, la tranquillité d'esprit, la gaieté reviennent, & le malade retrouve la santé.

Telle est la méthode que j'ai employée, & qui m'a réussi depuis quarante ans que j'ai traité cette maladie; j'ai cru devoir la décrire; j'assure avoir guéri de cette manière plus de quatre cents malades entièrement vérolés. Quant à ceux qui étoient infectés de la maladie vénérienne chro-



198 *Obs. sur les Maladies Vénériennes.*

nique, & masquée sous d'autres symptômes, je ne pourrois en dire le nombre, mais il est sûr qu'il surpasse le premier. Je laisse à mon confrere, à mon ami M. le Docteur Andry, Médecin de la Faculté de Paris, qui est ma seule consolation dans mes infirmités & dans ma vieillesse, le soin de publier ces réflexions, s'il les juge de quelque utilité. *A Paris, ce*  
(17  $\frac{20}{12}$  76). A. R. SANCHÈS.

**F I N.**



---

FORMULES de quelques Médicamens composés dont il est parlé dans cet Ouvrage.

*Extrait de Jalap de la Pharmacopée de Londres.*

VERSEZ de l'esprit-de-vin rectifié sur la racine de jalap mise en poudre ; tirez-en la teinture en exposant le matras qui les contient à une chaleur convenable ; faites bouillir le résidu dans l'eau à plusieurs reprises ; filtrez la teinture spiritueuse , faites-en évaporer l'esprit-de-vin jusqu'à ce que le tout commence à s'épaissir ; filtrez aussi les décoctions , & les faites évaporer jusqu'à ce qu'elles commencent à s'épaissir ; mêlez alors les extraits ensemble , & donnez - leur la consistance de pilules en employant un feu modéré.



*Extrait cathartique de la Pharmacopée  
de Londres.*

Prenez d'aloë succotrin une once  
& demie ;

de pulpe de coloquinte ,	six gros ;	} de chaque
de scammonée ;		
de semences de petit		
cardamôme sans écorce ,		} une demi-
		} once.

d'eau-de-vie forte, une livre,  
( ou seize onces ).

Versez l'eau-de-vie sur la pulpe de coloquinte que vous aurez coupée auparavant en morceaux, (& dont on aura aussi séparé les graines), & sur les semences de cardamôme concassées ; laissez le tout en digestion pendant quatre jours à une chaleur douce ; passez au bout de ce temps la teinture avec expression, & ajoutez-y l'aloë & la scammonée que vous aurez auparavant réduites en poudre ; après que ces substances seront dissoutes dans la teinture, faites évaporer l'humidité



& réduisez la masse à la consistance de pilules.

*Teinture de Cantharides.*

Prenez de cantharides deux gros ;  
d'esprit-de-vin affoibli une livre  
& demie.

Laissez le tout en digestion pendant quatre jours au bain de sable, & filtrez ensuite la teinture à travers le papier gris (1).

---

(1) Voyez la Pharmacopée du College Royal des Médecins de Londres, traduite de l'Anglois, sur la seconde édition donnée avec des Remarques, &c. T. II, p. 58 & 61. Paris, 1771, 2 vol. in-4<sup>e</sup>. Chez Théophile Barrois.

---

E R R A T A.

PAGE 1, lignes 2 & 8, Montagne, lisez Montaigne.

Page 79, lignes 5 & 6, de lui faire mettre, lisez de faire mettre sur elle.

Page 91, ligne 7 de la note, earum, lisez eorum.

Page 110, ligne 6, chaud, lisez chaude.

Page 138, ligne dernière, Philippe, lisez Philippe II.

Page 166, ligne 10, les diabetes, lisez le diabètes.



---

# T A B L E

## DES CHAPITRES.

INTRODUCTION,	Page 1
§. I. <i>Des effets que le spasme des arteres produit dans le corps en santé,</i>	31
§. II. <i>Du spasme des arteres &amp; des nerfs à la suite de la morsure des animaux venimeux,</i>	48
§. III. <i>Du spasme des arteres &amp; des nerfs produit par les maladies contagieuses,</i>	53
§. IV. <i>Des moyens propres à guérir les maladies spasmodiques dans leur invasion,</i>	63
§. V. <i>Des Remedes anti-spasmodiques,</i>	83
§. VI. <i>Du feu comme remede, &amp; des remedes appellés ignées,</i>	89



TABLE DES CHAP. 203

CHAP. I<sup>er</sup>. *De la Maladie Vénérienne chronique, & de quelques Auteurs qui en ont parlé,* 107

CHAP. II. *De la méthode que j'ai suivie pendant quarante ans pour guérir la Maladie Vénérienne, soit inflammatoire, soit chronique,* 135

CHAP. III. *Des effets pernicioeux des préparations mercurielles administrées dans le temps de la Maladie Vénérienne inflammatoire,* 140

CHAP. IV. *Des effets que le virus vénérien produit dans les parties solides & dans les humeurs de notre corps,* 151

CHAP. V. *Des maladies chroniques ; suites du poison vénérien, & de la manière de les traiter depuis l'enfance jusqu'à l'âge de puberté,* 161

CHAP. VI. *Des maladies causées par le vice vénérien héréditaire, qui arri-*



204 TABLE DES CHAP.

*vent aux deux sexes depuis l'âge de  
puberté ,* 166

CHAP. VII. *Examen de quelques  
questions relatives aux Maladies Vé-  
nériennes ,* 173

§. Ier. 1°. *Des Sudorifiques ,* ibid.

§. II. *Des Frictions ,* 180

§. III. *De la meilleure maniere d'ad-  
ministrer les Frictions ,* 187

§. IV. *De l'emploi des purgatifs pendant  
le traitement des Maladies Vénéériennes ,  
de leur espece , du temps où il faut  
les employer , & de la maniere dont  
on doit les administrer ,* 193

Fin de la Table.



